



First Session  
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

## SENATE OF CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

# Foreign Affairs

*Chair:*

The Honourable PETER A. STOLLERY

---

Tuesday, May 31, 2005  
Wednesday, June 1, 2005

---

**Issue No. 16**

**Twenty-second and twenty-third meetings on:**

Special study on Africa

---

INCLUDING:  
THE SECOND AND THIRD  
REPORTS OF THE COMMITTEE  
(Budgets 2004-2005, Foreign Relations  
and Special Study on Africa)

---

APPEARING:

Dr. Venâncio Masingue,  
Minister of Science and Technology, Mozambique

---

WITNESSES:  
(See back cover)

Première session de la  
trente-huitième législature, 2004-2005

## SÉNAT DU CANADA

---

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent des*

# Affaires étrangères

*Président :*

L'honorable PETER A. STOLLERY

---

Le mardi 31 mai 2005  
Le mercredi 1<sup>er</sup> juin 2005

---

**Fascicule n<sup>o</sup> 16**

**Vingt-deuxième et vingt-troisième réunions concernant :**

L'étude spéciale sur l'Afrique

---

Y COMPRIS :  
LES DEUXIÈME ET TROISIÈME  
RAPPORTS DU COMITÉ  
(Les budgets 2004-2005, relations étrangères  
et étude spéciale sur l'Afrique)

---

COMPARAÎT :

M. Venâncio Masingue,  
ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique

---

TÉMOINS :  
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE  
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Change in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Andreychuk (*June 1, 2005*).

The name of the Honourable Senator Andreychuk substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*June 2, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

*Président* : L'honorable Peter A. Stollery

*Vice-président* : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modifications de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson est substitué à celui de l'honorable sénateur Andreychuk (*le 1<sup>er</sup> juin 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Andreychuk est substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 2 juin 2005*).

**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Tuesday, May 31, 2005  
(28)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

*Other senator present:* The Honourable Senator Poy (1).

*Also present:* From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Blayne Haggart, Analyst.

*In attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

**APPEARING:**

Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, Mozambique.

**WITNESSES:***International Development Research Centre (IDRC):*

Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership Branch;

Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and Development.

The Minister made a presentation and answered questions.

At 6:05 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 6:12 p.m., the committee resumed sitting.

Mr. Medhora made a presentation and, along with Mr. Schönwälder, answered questions.

At 7:23 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

**ATTEST:**

OTTAWA, Wednesday, June 1, 2005  
(29)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:01 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le mardi 31 mai 2005  
(28)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (8).

*Autre sénateur présent :* L'honorable sénateur Poy (1).

*Aussi présent :* De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Blayne Haggart, analyste.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

**COMPARAÎT :**

M. Venâncio Massingue, ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique.

**TÉMOINS :***Centre de recherche pour le développement international (CRDI) :*

Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats.

Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement.

Le ministre fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 05, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 12, le comité reprend ses travaux.

M. Medhora fait un exposé puis, assisté de M. Schönwälder, répond aux questions.

À 19 h 23, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

**ATTESTÉ :**

OTTAWA, le mercredi 1<sup>er</sup> juin 2005  
(29)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 1, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Gustafson, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

*Other senator present:* The Honourable Senator Nancy Ruth (1).

*Also present:* From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg and Michael Holden, Analysts.

*In attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

**WITNESSES:**

*Institute on Governance:*

Claire Marshall, Director.

*As an individual:*

Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor, Political Science and Sociology, Carleton University;

Kashimoto Ngoy, International Development Researcher.

Ms. Marshall, Mr. Osei Kwadwo Prempeh and Mr. Ngoy made presentations and answered questions.

At 5:56 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

**ATTEST:**

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Gustafson, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (8).

*Autre sénateur présent :* L'honorable sénateur Nancy Ruth (1).

*Aussi présents :* De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg et Michael Holden, analystes.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

**TÉMOINS :**

*Institut sur la gouvernance :*

Claire Marshall, directrice.

*À titre individuel :*

Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science politique et sociologie, Université Carleton

Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international.

Mme Marshall ainsi que MM. Osei Kwadwo Prempeh et Ngoy font des exposés puis répondent aux questions.

À 17 h 56, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

**ATTESTÉ :**

*Le greffier du comité,*

François Michaud

*Clerk of the Committee*

**REPORTS OF THE COMMITTEE**

Thursday, February 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

**SECOND REPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday December 8, 2004 to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

*Le président,*

PETER A. STOLLERY

*Chair*

---

**STANDING SENATE COMMITTEE ON  
FOREIGN AFFAIRS**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

Extract from the *Journals of the Senate* of December 8, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Corbin:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs be authorized to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than June 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

*Le greffier du Sénat,*

Paul C. Bélisle

*Clerk of the Senate*

**RAPPORTS DU COMITÉ**

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

**DEUXIÈME RAPPORT**

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat du mercredi 8 décembre 2004 à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

---

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET  
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT  
LE 31 MARS 2005**

Extrait des *Journaux du Sénat* du 8 décembre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Corbin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes; et

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 30 juin 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

**SUMMARY OF EXPENDITURES**

Professional and Other Services	\$ 11,200
Transportation and Communications	16,000
All Other Expenditures	1,000
<b>TOTAL</b>	<b>\$ 28,200</b>

**SOMMAIRE DES DÉPENSES**

Services professionnels et autres	11 200 \$
Transports et communications	16 000
Autres dépenses	1 000
<b>TOTAL</b>	<b>28 200 \$</b>

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on \_\_\_\_\_, 2004.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le \_\_\_\_\_ 2004

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
The Honourable Peter A. Stollery  
Chair, Standing Senate Committee on  
Foreign Affairs

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
L'hon. Peter A. Stollery  
Président du Comité sénatorial permanent  
des affaires étrangères

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
The Honourable George Furey  
Chair, Standing Committee on Internal  
Economy, Budgets, and Administration

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
L'hon. George Furey  
Président du Comité permanent de la régie  
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE  
ON FOREIGN AFFAIRS**

**AFRICA**

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS  
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

**PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES**

Meals (0415) (14 meals X \$300)	\$ 4,200	
Hospitality (0410)	2,000	
Conference Fees (0406) (2 international conferences x \$2,500)	<u>5,000</u>	
<b>Total — Professional and Other Services</b>		<b>\$ 11,200</b>

**TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS**

<b>2 international conferences (estimated cost)</b>		
Air transportation	12,000	
Ground Transportation	400	
Hotel accommodations	2,100	
Per diem and incidentals	1,000	
Courier Services (0213)	<u>500</u>	
<b>Total — Transport and Communications</b>		<b>16,000</b>

**ALL OTHER EXPENDITURES**

Miscellaneous contingencies (0799)	<u>1,000</u>	
<b>Total — All Other Expenditures</b>		<b><u>1,000</u></b>

**GRAND TOTAL** **\$ 28,200**

The Senate administration has reviewed this budget application.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, Director, Finance

\_\_\_\_\_  
Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

**AFRIQUE**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES  
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR  
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005**

**SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES**

Repas (0415) (14 repas X 300\$)	4 200 \$	
Hospitalité (0410)	2 000	
Inscriptions à des conférences (0406) (2 conférences internationales X 2 500 \$)	<u>5 000</u>	
<b>Total — Services professionnels et autres</b>		<b>11 200 \$</b>

**TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS**

<b>2 conférences internationales (coût estimatif)</b>		
Transport aérien	12 000	
Transport terrestre	400	
Hébergement	2 100	
Indemnités journalières	1 000	
Services de messageries (0213)	<u>500</u>	
<b>Total — Transport et communications</b>		<b>16 000</b>

**AUTRES DÉPENSES**

Imprévus (0799)	<u>1 000</u>	
<b>Total — Autres dépenses</b>		<b><u>1 000</u></b>

**GRAND TOTAL** **28 200 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, directrice, Finances

\_\_\_\_\_  
Date



## APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, February 17, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its special study on Africa, as authorized by the Senate on Wednesday, December 8, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 6,200
Transportation and Communications	500
Other Expenditures	<u>1,000</u>
Total	\$ 7,700

Respectfully submitted,

*Le président,*

GEORGE FUREY

*Chair*

## ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale sur l'Afrique, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	6 200 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>1 000</u>
Total	7 700 \$

Respectueusement soumis,

Thursday, February 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

**THIRD REPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday October 21, 2004, to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

*Le président,*

PETER A. STOLLERY

*Chair*

---

**STANDING SENATE COMMITTEE ON  
FOREIGN AFFAIRS**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

Extract from the Journals of the Senate of Thursday, October 21, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Carstairs, P.C.:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, in accordance with Rule 86(1)(h), be authorized to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally; and

That the committee report to the Senate no later than March 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

*Le greffier du Sénat,*

Paul C. Bélisle

*Clerk of the Senate*

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

**TROISIÈME RAPPORT**

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004 à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

---

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET  
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT  
LE 31 MARS 2005**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 21 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Carstairs, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, en conformité avec l'article 86(1)(h) du Règlement, soit autorisé à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général; et

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

**SUMMARY OF EXPENDITURES**

Professional and Other Services	\$ 5,000
Transportation and Communications	15,500
All Other Expenditures	<u>0</u>
<b>TOTAL</b>	<b>\$ 20,500</b>

**SOMMAIRE DES DÉPENSES**

Services professionnels et autres	5 000 \$
Transports et communications	15 500
Autres dépenses	<u>0</u>
<b>TOTAL</b>	<b>20 500 \$</b>

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on \_\_\_\_\_, 2005.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le \_\_\_\_\_ 2005

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
The Honourable Peter A. Stollery  
Chair, Standing Senate Committee on  
Foreign Affairs

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
L'hon. Peter A. Stollery  
Président du Comité sénatorial permanent  
des affaires étrangères

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
The Honourable George Furey  
Chair, Standing Committee on Internal  
Economy, Budgets, and Administration

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
L'hon. George Furey  
Président du Comité permanent de la régie  
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE  
ON FOREIGN AFFAIRS**

**FOREIGN RELATIONS IN GENERAL**

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS  
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION  
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

**PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES**

Conference Fees (0406) (2 international conferences x \$2,500) (estimated cost)	\$ <u>5,000</u>	
<b>Total — Professional and Other Services</b>		<b>\$ 5,000</b>

**TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS**

<b>2 international conferences (estimated cost)</b>		
Air transportation	12,000	
Ground Transportation	400	
Hotel accommodations	2,100	
Per diem and incidentals	<u>1,000</u>	
<b>Total — Transport and Communications</b>		<b>15,500</b>

**ALL OTHER EXPENDITURES**

Total — All Other Expenditures		<u>0</u>
--------------------------------	--	----------

<b>GRAND TOTAL</b>		<b>\$ 20,500</b>
--------------------	--	------------------

The Senate administration has reviewed this budget application.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, Director, Finance

\_\_\_\_\_  
Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT  
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

**RELATIONS ÉTRANGÈRES EN GÉNÉRAL**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES  
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR  
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005**

**SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES**

<b>Inscriptions à des conférences (0406)</b> (2 conférences internationales X 2 500 \$) (coût estimatif)	<u>5 000 \$</u>	
<b>Total — Services professionnels et autres</b>		<b>5 000 \$</b>

**TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS**

<b>2 conférences internationales (coût estimatif)</b>		
Transport aérien	12 000	
Transport terrestre	400	
Hébergement	2 100	
Indemnités journalières	<u>1 000</u>	
<b>Total — Transport et communications</b>		<b>15 500</b>

**AUTRES DÉPENSES**

<b>Total — Autres dépenses</b>		<u><b>0</b></u>
--------------------------------	--	-----------------

**GRAND TOTAL** **20 500 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

\_\_\_\_\_  
Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Hélène Lavoie, directrice, Finances

\_\_\_\_\_  
Date

## APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, February 17, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its special study to examine such issues that may arise from time to time relating to foreign relations generally, as authorized by the Senate on Thursday, October 21, 2004. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 5,000
Transportation and Communications	15,500
Other Expenditures	<u>0</u>
Total	\$ 20,500

Respectfully submitted,

*Le président,*

GEORGE FUREY

*Chair*

## ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale sur les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004. Ledit budget se lit comme suit :

Services professionnels et autres	5 000 \$
Transports et communications	15 500
Autres dépenses	<u>0</u>
Total	20 500 \$

Respectueusement soumis,

**EVIDENCE**

OTTAWA, Tuesday, May 31, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

**Senator Peter A. Stollery** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Honourable senators, I call the meeting to order. I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

[*Translation*]

Today's meeting will be divided into two parts. Firstly, we will be focusing on the science and technology sector in Mozambique, and in Africa in general; and in the second part of our meeting we will be hearing from representatives from the International Development Research Centre.

[*English*]

We have today the honour and pleasure of welcoming His Excellency, Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, of Mozambique. Dr. Massingue is the former Vice-Rector of the University Eduardo Mondlane of Maputo. Since 2001, he has created and continues to support the Mozambique Information and Communication Technology Institute. In 1998, he won the UNESCO Albert Einstein Medal for Science and Technology. Welcome to the Senate of Canada.

Before we begin, I should like to take this opportunity to thank IDRC, some of whose people are sitting in the back of the room, for making us aware of Minister Massingue's visit to Ottawa. Thank you very much for your kind cooperation.

Again, I wish to remind our members and people who follow our hearings that we try to get people as they are coming through Ottawa. We do not always get a lot of notice, because of the nature of things. We have had some wonderful witnesses because of this policy and the assistance that groups have been giving us by telling us about people like our distinguished guest who are in Ottawa.

Minister, you have the floor. You know our techniques. I know that one of your first languages is Portuguese but that you also speak English and that you will be giving your testimony in English. Our members are quite flexible when it comes to languages. We are used to it in this committee, and in Canada generally, as we operate in two languages.

**Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, Mozambique:** I thank you very much, Mr. Chairman, for your introductory remarks. I should also like to say that it is my

**TÉMOIGNAGES**

OTTAWA, le mardi 31 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3 dans le cadre de son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

**Le sénateur Peter A. Stollery** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Je voudrais souhaiter la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères qui se tient dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

[*Français*]

La séance d'aujourd'hui sera divisée en deux parties. Nous nous concentrerons dans un premier temps sur le secteur de la science et de la technologie au Mozambique et en Afrique. Nous recevrons dans un deuxième temps des représentants du Centre de recherche pour le développement international.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous avons l'honneur et le plaisir d'accueillir Son Excellence Vanâncio Massingue, ministre des Sciences et de la Technologie du Mozambique. M. Massingue est ancien vice-recteur de l'Université Eduardo Mondlane de Maputo. Depuis 2001, il a créé et continue de soutenir l'Institut des technologies de l'information et des communications du Mozambique. En 1998, il a remporté la médaille Albert Einstein de l'UNESCO pour les sciences et la technologie. Bienvenue au Sénat du Canada.

Avant de commencer, je voudrais saisir cette occasion pour remercier le CRDI, dont certains représentants sont assis au fond de la salle, de nous avoir avisés de la visite du ministre Massingue à Ottawa. Merci infiniment de votre aimable coopération.

Encore une fois, je voudrais rappeler aux membres du comité et au public qui suit nos délibérations que nous cherchons toujours à inviter des personnalités de passage à Ottawa. Évidemment, la nature de ces visites fait en sorte que nous n'en sommes pas toujours informés. Nous avons eu de merveilleux témoins, grâce à cette politique et à certains groupes qui nous tiennent au courant des visites à Ottawa de personnalités comme notre distingué invité.

Monsieur le ministre, vous avez la parole. Vous connaissez notre façon de faire. Je sais que votre langue maternelle est le portugais, mais que vous parlez aussi l'anglais et que vous allez faire votre témoignage en anglais. Les membres de notre comité sont très souples en ce qui concerne les langues. Nous en avons l'habitude au sein de ce comité, et au Canada en général, puisque nous avons deux langues officielles.

**M. Venâncio Massingue, ministre des Sciences et de la Technologie, Mozambique :** Monsieur le président, je voudrais vous remercier infiniment de votre présentation. Je voudrais aussi

pleasure to meet this very important committee. My presence here today is a result of the excellent relationship that I have with Canada through the IDRC.

IDRC has made it possible for us to start programs in information and communication technology, ICT, not only for the implementation of technology, but also in human resources development. My doctorate was supported by Canada in full. I thank you very much for having this opportunity to be here.

I come here in my capacity as Minister of Science and Technology of Mozambique. Our government was established in February this year as a result of the general elections that took place in Mozambique. My ministry is a new ministry. When it was created, President Armando Guebuza said to me, "I am expecting you to help us discover what science and technology can contribute in our programs in general for development toward poverty alleviation."

My agenda became very clear. I am a science and technology minister who must promote the message that technology transfer will contribute to poverty alleviation. It is our aim to put science and technology as the primary force for the development of Mozambique. From this time forward, we have to put in place instruments that will allow us to have as much as possible the positive impact of science and technology. As we all know, science and technology is a transversal issue. It is cross-cutting. As such, there is no area of development today that is not involved with technology. Therefore, it will require good institutional coordination and cooperation between the different players.

In our five-year government program for 2005 to 2009, which has been approved by the Parliament of Mozambique, we have defined three major pillars on science and technology. The first is scientific research. We want to undertake scientific research that will allow us to boost the development of both the economy and social conditions.

The second is technology transfer and innovation. We would very much like to promote programs that will put the appropriate technology in different areas of development, such as agriculture, education, energy, agro-processing, health, natural resources and low-cost construction, to mention only a few. It is very important that those areas have a very big impact, mainly in the rural areas.

The third pillar is information and communication technology. We regard information and communication technology as a very important tool for the development of Mozambique. In a country with a 60 per cent illiteracy rate, it may be asked how information technology can contribute to development and influence positively. We can look for answers in formal education

dire mon plaisir de rencontrer ce très important comité. Ma présence ici aujourd'hui est le résultat de l'excellente relation que j'ai avec le Canada par le truchement du CRDI.

En effet, c'est grâce au CRDI que nous avons pu mettre sur pied des programmes en technologies de l'information et des communications, TIC, pas seulement dans le domaine de la mise en œuvre de la technologie, mais aussi du perfectionnement des ressources humaines. Mon doctorat a d'ailleurs été pleinement financé par le Canada. Encore une fois, merci beaucoup de me donner l'occasion d'être ici.

Je suis ici à titre de ministre des Sciences et de la Technologie du Mozambique. Notre gouvernement est arrivé au pouvoir en février dernier à la suite des élections générales qui se sont déroulées au Mozambique. Je suis chargé d'un nouveau ministère. Au moment de sa création, le président Armando Guebuza m'a dit « Je m'attends à ce que vous nous aidiez à découvrir ce que les sciences et la technologie peuvent faire pour nos programmes en général et pour le développement en particulier, en vue de réduire la pauvreté. »

Ma tâche était donc très claire. Je suis ministre des Sciences et de la Technologie et je dois faire la promotion du message voulant que le transfert de la technologie contribuera à l'atténuation de la pauvreté. Notre objectif est de faire des sciences et de la technologie la force motrice du développement du Mozambique. À partir de là, nous avons mis en place des instruments qui nous permettront de faire contribuer le plus possible les sciences et la technologie. Comme nous le savons tous, les sciences et la technologie sont une question transversale. Elle touche tous les secteurs. Il s'ensuit qu'aucun secteur du développement aujourd'hui ne peut se dispenser de la technologie. Par conséquent, les différents acteurs devront faire preuve d'une grande coordination et coopération institutionnelles.

Dans le plan quinquennal du gouvernement pour 2005-2009, qui a été approuvé par le Parlement du Mozambique, nous avons défini trois grands axes relatifs à la science et à la technologie. Le premier est la recherche scientifique. En effet, nous voulons entreprendre des travaux de recherche scientifique qui nous permettront de donner une impulsion au développement de notre économie et des conditions sociales.

Le deuxième est le transfert de la technologie et l'innovation. Nous aimerions beaucoup faire la promotion de programmes qui mettront en place la technologie appropriée dans différents secteurs du développement, notamment la culture, l'éducation, l'énergie, l'agroalimentaire, la santé, les ressources naturelles et la construction à faible coût, pour ne citer que quelques exemples. Il est très important que ces secteurs aient une très grande incidence, surtout dans les zones rurales.

Le troisième axe est celui de la technologie de l'information et des communications. Nous considérons que cette technologie constitue un outil très important pour le développement du Mozambique. Dans un pays où le taux d'analphabétisme est de 60 p. 100, l'on pourrait se demander comment la technologie de l'information peut contribuer au développement et influencer



and services that can be provided, as well as in targeting specific groups. We are already doing that with the IDRC through the establishment of telecentres and schoolnets.

As this is a new issue for our economy and our development, our government is challenged to undertake critical measures. The first measure is to mainstream science and technology in all development programs and establish a national strategy on science and technology with a definition of priorities and areas of concentration. In fact, we are already planning the establishment of such programs to be present on our PRSP to be launched in January 2006. We want to promote the necessary donor coordination and establish articulation mechanisms with internal and external partners. Our idea is that not all of our projects bring added value when it comes to technology because we do not all follow a concrete agenda. It is necessary, therefore, that we promote coordination between donors. We also want to promote partnership with industry, to encourage the retrieval of valuable research done within higher education institutions in Mozambique to the market and to establish fiscal incentives.

The government wants to develop building capacity in research planning management and performance monitoring at the institutional level and at the system level. That is to say, we want to establish a system for research and innovation in technology that will be done not by a single institution but by various institutions. We want to establish long-term research programs with research institutions with proven competence in the research field. We do not want to re-invent what has already been invented, but we do want to adopt the appropriate technology to ensure that we take advantage of it for the development of Mozambique.

We also want to develop an information and communication technology infrastructure, a very important element that will target all levels in the nation. When we speak of the users of technology, in many cases people think we are talking only about cities. In the five-year program, it has been defined that we want to put priority on the development of the rural areas at the district level. Therefore, we must put the necessary infrastructure in place at this level to allow the development and the growth of possibilities in agriculture and other areas.

We want to promote the establishment of databases. It is usual to hear in Africa that there is no content. One reason for that is that we do not have a systematic way of putting our content into electronic form, and that is because we do not have enough knowledge of the levels and stages of the development of databases.

positivement sur le cours des événements. Nous pouvons chercher des réponses dans les secteurs de l'éducation formelle et des services qui peuvent être fournis, et en ciblant des groupes particuliers. À cet égard, nous collaborons déjà avec le CRDI à l'établissement de télécentres et de réseaux scolaires.

Étant donné qu'il s'agit d'un secteur nouveau pour notre économie et notre développement, notre gouvernement a dû prendre des mesures critiques. La première mesure consiste à intégrer la science et la technologie à tous les programmes de développement et à établir une stratégie nationale sur la science et la technologie en définissant des priorités et des secteurs de concentration. De fait, nous planifions déjà l'établissement de tels programmes dans le cadre de notre DSRP, qui sera lancé en janvier 2006. Nous voulons promouvoir l'indispensable coordination des donateurs et établir des mécanismes d'articulation avec des partenaires internes et externes. Nous estimons que tous nos projets n'apportent pas une valeur ajoutée au chapitre de la technologie, puisque nous ne suivons pas un plan d'action concret. Par conséquent, il est nécessaire que nous fassions la promotion de la coordination entre donateurs. Nous voulons aussi favoriser la création de partenariats avec le secteur privé, et ce, afin d'encourager la récupération des travaux de recherche précieux effectués par les établissements d'enseignement supérieur au Mozambique pour les commercialiser et établir des mesures d'incitation fiscales.

Par ailleurs, le gouvernement veut renforcer la capacité de gestion de la planification de la recherche et la surveillance du rendement au niveau institutionnel et systémique. En d'autres termes, nous voulons établir un système de recherche et d'innovation en technologie qui ne sera pas l'apanage d'un seul établissement mais plutôt de plusieurs. En outre, nous voulons mettre en œuvre des programmes de recherche à long terme de concert avec des institutions de recherche ayant fait leurs preuves dans le domaine. Nous ne cherchons pas à réinventer ce qui a déjà été inventé, mais nous voulons adopter la technologie appropriée pour faire en sorte que nous puissions en tirer avantage pour assurer le développement du Mozambique.

Nous voulons aussi nous doter d'une infrastructure de technologie de l'information et des communications, puisque c'est un élément très important qui touchera tous les secteurs de la société. Quand nous parlons d'utilisateurs de la technologie, dans bien des cas, les gens pensent que nous parlons uniquement des villes. Dans notre programme quinquennal, nous précisons que nous voulons donner la priorité au développement des zones rurales au niveau des districts. C'est pourquoi nous devons ériger l'infrastructure nécessaire à ce niveau pour permettre le développement et les potentialités de croissance dans le secteur agricole et d'autres.

Nous voulons aussi promouvoir la création de bases de données. On entend souvent dire qu'en Afrique il n'y a pas de contenu. Une des raisons est que nous n'avons pas de méthode systématique de convertir notre contenu dans un format électronique, et c'est pourquoi nous n'avons pas suffisamment de connaissances des différents niveaux et stades de la conception de bases de données.

Therefore, we are planning to establish the Mozambican Information and Communication Technology Institute, comprised of the following three complements: research and learning, a technology incubator for the development of entrepreneurship, and the technology and science part. We also want to establish formal and operational connections with international knowledge centres through cooperation protocols. We want to increase the potential for commercial, industrial and research activities and interact with the aim of solving the real problems and better exploring technology and knowledge.

I hope I have transmitted some of the major issues of our program.

**Senator Grafstein:** Welcome. This is a fascinating paper. It is very modern. It is almost as if I were talking to the Prime Minister's advisor on science and technology, because this would be a great plan for Canada as well. I congratulate you on the plan.

Have you met with the Prime Minister's advisor on science and technology, Dr. Carty?

**Mr. Massingue:** Unfortunately, no.

**Senator Grafstein:** Put him on your agenda while you are here.

**Senator Prud'homme:** Introduce them to each other.

**Senator Grafstein:** I will meet with Dr. Carty tomorrow, and I will ensure that, if you call him, he sees you. He is going away, will only be here for a couple of hours tomorrow, but he might see you.

I would also suggest that you meet with Mr. Phillipson, the head of the Canada Foundation for Innovation, which is doing precisely what you are talking about here. You will find that all of the objectives you have listed are the objectives of that foundation, which is at arm's length from the government and funds specific projects of research and innovation.

I would be glad to assist you in setting up meetings with these people, because I think you will find it very useful.

This committee is studying a model of development that would allow underdeveloped countries such as yours, with high levels of illiteracy, to leap ahead. One model you might look at is that which has been adopted in Jordan. Although Jordan has absolutely no natural resources, they decided that, rather than going through the normal steps of development, they would leap ahead. They started five or six years ago giving wireless computers to Bedouin villages that had never before seen a computer, and in particular giving them to children. They discovered that, within a year or two, with minimal training, the Bedouin children became skilled in the use of computers and their level of education improved.

Par conséquent, nous prévoyons la création de l'Institut des technologies de l'information et des communications du Mozambique, qui sera composé des trois éléments suivants : recherche et apprentissage, un incubateur technologique pour le développement de l'entrepreneuriat et le volet science et technologie. De plus, nous voulons établir des liens formels et opérationnels avec des centres du savoir internationaux au moyen de protocoles de coopération. Nous voulons accroître le potentiel des activités commerciales, industrielles et de recherche, et collaborer dans le but de résoudre de véritables problèmes et explorer davantage la technologie et les connaissances.

J'espère avoir exposé quelques-unes des grandes lignes de notre programme.

**Le sénateur Grafstein :** Bienvenue. Ce document est fascinant. Il est très moderne. J'ai presque l'impression de parler au conseiller de notre premier ministre en matière de sciences et de technologie, car votre plan serait bon pour le Canada aussi. Je vous en félicite.

Avez-vous rencontré le conseiller du premier ministre en matière de sciences et de technologie, M. Carty?

**M. Massingue :** Malheureusement, non.

**Le sénateur Grafstein :** Prévoyez une rencontre avec lui durant votre passage ici.

**Le sénateur Prud'homme :** Peut-être pourriez-vous faire les présentations.

**Le sénateur Grafstein :** Je vais rencontrer M. Carty demain, et je vais faire en sorte qu'il vous rencontre, si vous l'appellez d'ici là. Il part en voyage demain; en fait, il ne sera ici que pendant quelques heures demain, mais il se peut qu'il vous rencontre.

Je vous suggérerais aussi de rencontrer M. Phillipson, le PDG de la Fondation canadienne pour l'innovation, dont les activités ressemblent précisément à ce dont vous venez de parler. Vous constaterez que tous les objectifs que vous avez énumérés sont les mêmes que ceux que visent la fondation, qui est un organisme indépendant du gouvernement et qui finance des projets dans les domaines de la recherche et de l'innovation.

Je me ferai un plaisir de vous aider à organiser une rencontre avec ces personnes, car cela pourrait être très utile pour vous.

Notre comité étudie un modèle de développement qui permettrait aux pays sous-développés comme le vôtre, où le taux d'analphabétisme est élevé, de faire des progrès. Un modèle que vous pourriez peut-être étudier est celui de la Jordanie. Bien que la Jordanie ne possède pas de ressources naturelles, elle a décidé de faire des avancées plutôt que de suivre le cours normal du développement. Il y a cinq ou six ans, le gouvernement a distribué des ordinateurs sans fil dans des villages bédouins, surtout à des enfants, qui n'avaient jamais vu d'ordinateurs auparavant. On a découvert que dans l'espace d'une année ou deux, avec un minimum de formation, les enfants bédouins avaient appris à utiliser les ordinateurs et que leur niveau d'éducation s'était amélioré.

What are the building blocks that you need to move to this very ambitious plan from the problems that you have in terms of basic communications? For instance, you talk about science, innovation and technology. The key to this is the Internet and digital communications. What is the digital, wireless or broadband framework in your country? Have you invested in the infrastructure to make this platform possible?

**Mr. Massingue:** Thank you for the observation and advice. The meetings you have suggested will be of great help. I hope we will find a way to make the adjustment.

We would very much like to be connected to other initiatives that are being successfully implemented. Some of things we are talking about, other nations have passed by. The suggestion of going to the Jordanian model, at least to learn about what they are doing there, is very useful. I have put that on my agenda. Some assistance may be required for us to be able to learn about this model.

We have to have mainstream building blocks. We have to manage to make science and technology visible in each development area. We must be clear in what the technology can help. We also need to create a vision. We need to create a strategy. We will be developing a strategy where some of the elements will be strongly addressed. However, there are already some ongoing plans. Unfortunately, they are still in a very infant stage in terms of impact at a national level. It is important that we come up with a plan for implementation of the infrastructure. It is my conviction that as soon as we have the infrastructure in place, most of the other things will follow.

In my presentation, I targeted rural areas. We have to ensure that we have radio and television in the communities as well as the Internet. This is the infrastructure component. Again, both for the designing of the plans and also for the implementation, we will be requiring some assistance.

**Senator Di Nino:** Minister, it is the good to see you here. I hope my colleagues will be able to arrange those meetings for you tomorrow morning. It would be useful. Frankly, I am surprised that they have not happened already. Perhaps no one thought about it.

Minister, I wish to focus first on the plans and strategies that you were talking about. Are these plans and strategies being looked at nationwide or are they being focussed right now in specific areas only?

**Mr. Massingue:** The strategy is national, but with an emphasis on what is happening in each sector. It is important for us to lay an infrastructure that will allow the health sector to operate properly. As soon as the health sector is connected in a region, why not also address education to take advantage of that? We are looking nationwide, but responding to the needs of each sector.

Quels sont les éléments constitutifs dont vous avez besoin pour extirper votre plan très ambitieux des problèmes auxquels vous faites face en termes de communication de base? Vous parlez, par exemple, de science, d'innovation et de technologie. La clé de ces questions est Internet et les communications numériques. Qu'en est-il du cadre numérique, sans fil ou Internet à large bande dans votre pays? Avez-vous investi dans l'infrastructure qui rendra votre plan possible?

**M. Massingue :** Merci de cette observation et de ce conseil. Les rencontres que vous avez suggérées nous seront d'une grande utilité. J'espère que nous trouverons un moyen de les rendre possibles.

Nous aimerions beaucoup établir des liens avec d'autres initiatives qui ont été mises en œuvre avec succès. Certaines des choses dont nous sommes en train de parler, d'autres pays les ont dépassées. La suggestion d'étudier le modèle jordanien, à tout le moins pour savoir comment on procède dans ce pays, est très utile. Je vais noter cela dans mon agenda. Cela étant, nous aurons peut-être besoin d'une aide quelconque pour être en mesure d'étudier ce modèle.

Nous devons intégrer tous les éléments constitutifs à notre plan. Nous devons faire en sorte que la science et la technologie soient visibles dans tous les secteurs du développement. Nous devons énoncer clairement ce à quoi la technologie peut contribuer. Nous avons également besoin d'esquisser une vision, et une stratégie. Nous avons l'intention d'élaborer une stratégie où certains de ces éléments seront clairement abordés. Cela étant, nous avons des plans qui sont déjà en cours. Malheureusement, ils en sont encore à leurs balbutiements pour ce qui est de leur incidence au niveau national. C'est pourquoi il est important que nous élaborions un plan de mise en œuvre de l'infrastructure. Je suis convaincu que dès que l'infrastructure nécessaire sera en place, l'essentiel du reste suivra.

Dans mon exposé, j'ai évoqué les zones rurales. Nous devons faire en sorte que les collectivités rurales aient accès à la radio, à la télévision et à Internet. C'est l'élément de l'infrastructure qu'il nous faut. Encore une fois, la conception des plans et la mise en œuvre exigeront de l'aide.

**Le sénateur Di Nino :** Monsieur le ministre, c'est bien de vous recevoir ici. J'espère que mes collègues pourront prendre les arrangements pour vous permettre d'avoir les rencontres en question demain matin. Ce serait utile. Franchement, je m'étonne que cela ne soit pas déjà fait. Peut-être que personne n'y a pensé.

Monsieur le ministre, je veux d'abord revenir sur les plans et les stratégies que vous avez évoqués. Est-ce que ces plans et stratégies sont à la grandeur du pays ou bien ciblent-ils seulement des régions particulières du pays à l'heure actuelle?

**M. Massingue :** La stratégie est nationale, mais elle met l'accent sur ce qui se fait dans chaque secteur. C'est important pour nous d'établir une infrastructure qui permettra au secteur de la santé de bien fonctionner. Dès que le secteur de la santé est branché dans une région donnée, pourquoi ne pas en faire profiter également l'éducation? Nous travaillons donc à la grandeur du pays, mais nous répondons aux besoins de chaque secteur.

**Senator Di Nino:** I understand that, at this time, most of the investment in your country is coming from South Africa. Could you confirm that? Also, I understand that you have two or three primary corporate entities that operate in your country. Does this make the technology transfer easier or more difficult?

**Mr. Massingue:** No doubt the fact that we have a big brother close to us in some aspects is an advantage.

**Senator Di Nino:** We know about that with the U.S.

**Mr. Massingue:** According to statistics, at the moment most of the investment comes from South Africa. In terms of consumption products and some services, we can get that from South Africa. However, when we talk about low-cost technology applied to the different areas, we must look into the other markets, not only to South Africa.

I cannot discuss in detail what is happening inside South Africa. However, I know they are also receiving technology from abroad, although they are producing internally. We will be looking to technology not only within our neighbours, but also with other nations.

**Senator Di Nino:** It is not so bad to have a big brother; it has worked quite well for Canada. As you know, we have our challenges, but there are tremendous benefits to be had if one creates the kind of relationship that is respectful and friendly.

In regard to your mandate and strategies, is a focus also being directed toward the female population of your nation? We have heard from witnesses who have come here that that is a mandate or focus of some other countries.

**Mr. Massingue:** Our Prime Minister is a woman. That is a strong signal that our government is promoting women at different levels.

We have specific programs that target females, not only on education, but also in business and politics. Women participate in different programs. In my ministry, I run special programs that create interest in young women to be able to participate in engineering and sciences. We have prizes and offer encouragement.

The problem is not only at the level in which they can do research; the problem is that the majority of the population is in the rural area. They are expected to do the work so they can start school. When it comes to the secondary school, the number of women is reduced dramatically because they must undertake other activities.

By putting the emphasis on rural areas, we also want to create special programs for these young women — programs that can be taught in a different way. They can become professionals on

**Le sénateur Di Nino :** Je crois savoir qu'à l'heure actuelle, la plupart des investissements dans votre pays viennent de l'Afrique du Sud. Pouvez-vous confirmer cela? De plus, Je crois que vous avez deux ou trois grandes entreprises prédominantes dans votre pays. Cela rend-il le transfert de technologies plus facile ou plus difficile?

**M. Massingue :** Nul doute que le fait d'avoir un grand frère près de nous est à certains égards un avantage.

**Le sénateur Di Nino :** Nous sommes dans la même situation vis-à-vis des États-Unis.

**M. Massingue :** D'après les statistiques, à l'heure actuelle, la plupart des investissements viennent d'Afrique du Sud. Nous pouvons obtenir les biens de consommation et certains services en Afrique du Sud. Cependant, quand il s'agit de technologie à faible coût appliquée aux différentes régions, nous devons nous tourner vers d'autres marchés, pas seulement l'Afrique du Sud.

Je ne peux pas discuter en détail de ce qui se passe en Afrique du Sud. Je sais toutefois que ce pays reçoit également de la technologie de l'étranger, bien qu'il en produise à l'interne. Nous chercherons à importer de la technologie pas seulement de nos voisins, mais aussi d'autres pays.

**Le sénateur Di Nino :** Ce n'est pas si mal d'avoir un grand frère; cela a donné de bons résultats au Canada. Comme vous le savez, nous avons nos problèmes, mais il y a des avantages extraordinaires si l'on réussit à établir des relations d'amitié et de respect.

Au sujet de votre mandat et de vos stratégies, est-ce que vous mettez également l'accent sur les femmes de votre pays? Nous avons entendu des témoins nous dire que c'est un mandat ou un objectif dans d'autre pays.

**M. Massingue :** Notre premier ministre est une femme. Cela indique clairement que notre gouvernement fait la promotion des femmes à différents niveaux.

Nous avons des programmes particuliers qui s'adressent aux femmes pas seulement dans le domaine de l'éducation, mais aussi dans les affaires et la politique. Les femmes participent à différents programmes. Dans mon ministère, je dirige des programmes spéciaux qui créent de l'intérêt chez les jeunes femmes et les incitent à participer dans le domaine du génie et des sciences. Nous avons des prix et nous offrons des encouragements.

Le problème ne se situe pas seulement au niveau auquel elles peuvent faire de la recherche; le problème est que la majorité de la population habite des régions rurales. On attend des femmes qu'elles fassent le travail, de sorte qu'elles peuvent commencer à aller à l'école, mais dès l'école secondaire, le nombre de femmes diminue considérablement parce qu'elles doivent se livrer à d'autres activités.

En mettant l'accent sur les régions rurales, nous voulons aussi créer des programmes spéciaux pour ces jeunes femmes — des programmes que l'on peut enseigner d'une manière différente.

different subjects without necessarily going to school. We have specific programs at our telecentre directed at ladies. We have special programs for them.

**The Chairman:** In your paper, it reads: “Natural resources: coal, titanium, natural gas, hydroelectric power, tantalum, graphite.” What is tantalum? Does anybody know? Is it a metal?

**Mr. Massingue:** We have what we call in English heavy sands. Given that you speak Portuguese, Mr. Chairman, it is *areias pesadas* in Portuguese.

**The Chairman:** It is a rare earth mineral used in high tech metals. I understand.

Mr. Massingue, you are our first witness from Mozambique. Given that Mozambique is on the border of South Africa, you have some investment opportunities from South Africa. Of course, Mozambique is not just on the frontier with South Africa. It goes up the coast of the Indian Ocean, and it is also on the frontiers of Tanzania.

I am sure you will correct me if I am wrong, but the economic development there, although I have only been around Mozambique, is mostly in the south. It goes up towards Beira, which is at the end of the railway, to Zimbabwe and then to Pemba — you have a very good map here. In other words, without understanding a little bit of the geography and the nature of economic development in the country, it is difficult for me to apply myself to science and technology and to see where it will have the greatest effect or how you will do this. Could you give me an impression on that?

**Mr. Massingue:** Thank you for that question — which is both technical and political.

It is true that the south has benefited more in terms of development programs, not only after our independence but even before. The capital is in the south, in Maputo. Obviously, the infrastructure there is much better.

As soon as we became independent, there was a dramatic change in terms of planning. Of course, it takes time. We became independent in 1975. In 1976, a destabilizing war started that went until 1992. During that period, it was difficult to undertake serious development programs. Only after the peace agreement was signed in 1992 did it become possible to come back to the plans that were made for the development of Mozambique.

Today, we have centres of development in Mozambique that have more of an impact in terms of economy and social well-being. For example, Nampula, which is the capital of northern Mozambique, is doing very well in terms of economy and development.

**The Chairman:** Why is that?

Elles peuvent devenir des professionnelles dans différents domaines sans nécessairement aller à l'école. Nous avons des programmes particuliers de téléapprentissage qui s'adressent aux femmes. Nous avons des programmes spéciaux pour elles.

**Le président :** Dans votre document, je lis ceci : « Ressources naturelles : charbon, titane, gaz naturel, hydroélectricité, tantale, graphite. » Qu'est-ce que le tantale? Est-ce que quelqu'un le sait? Est-ce un métal?

**M. Massingue :** Nous avons ce que nous appelons des sables lourds. Comme vous parlez portugais, monsieur le président, je vous dirai qu'en portugais, cela s'appelle *areias pesadas*.

**Le président :** C'est un minéral du groupe des terres rares utilisé dans les métaux de haute technologie. Je comprends.

Monsieur Massingue, vous êtes notre premier témoin du Mozambique. Étant donné que le Mozambique est limitrophe de l'Afrique du Sud, vous avez des possibilités d'investissement venant d'Afrique du Sud. Bien sûr, le Mozambique n'est pas seulement limitrophe de l'Afrique du Sud. Il s'étend le long de la côte de l'océan Indien jusqu'à la frontière de la Tanzanie.

Vous me reprendrez si je me trompe, mais le développement économique, bien que je n'aie pas visité la totalité du Mozambique, se situe principalement dans le sud. Cela va jusqu'à Beira, qui est le terminus du chemin de fer, vers le Zimbabwe et ensuite jusqu'à Pemba — vous avez une très bonne carte ici. Autrement dit, à moins de comprendre un peu la géographie et la nature du développement économique de votre pays, c'est difficile pour moi de comprendre dans quel secteur les sciences et la technologie auront les meilleures retombées ou la manière dont vous allez vous y prendre. Pouvez-vous me donner quelques détails là-dessus?

**M. Massingue :** Je vous remercie pour cette question qui est à la fois technique et politique.

Il est vrai que le sud a bénéficié davantage des programmes de développement, non seulement après notre indépendance, mais même avant. La capitale, Maputo, se trouve dans le sud. Il est évident que l'infrastructure est bien meilleure dans ce secteur.

Tout de suite après notre indépendance, il y a eu un changement complet en fait de planification. Bien sûr, cela prend du temps. Nous sommes devenus indépendants en 1975. En 1976, une guerre déstabilisatrice a commencé et a duré jusqu'en 1992. Pendant cette période, il était difficile d'entreprendre des programmes de développement le moins sérieux. C'est seulement après la signature de l'accord de paix en 1992 qu'il est devenu possible de revenir au plan qui avait été établi pour le développement du Mozambique.

Aujourd'hui, nous avons des centres de développement au Mozambique qui ont davantage d'incidence sur le plan économique et du bien-être social. Par exemple, Nampula, qui est la capitale du Mozambique septentrional, est très florissante sur le plan économique et du développement.

**Le président :** Pourquoi?

**Mr. Massingue:** It is doing well because we have a couple of projects and programs, mainly in the area of agriculture. As I mentioned, we also have the heavy sands-producing products. However, it is mainly agriculture that is having a positive impact.

The government has decided to create three big corridors. One is the so-called Maputo corridor, which links South Africa to Maputo. We have a second corridor, which links Beira to Zimbabwe. Unfortunately, we thought establishing these corridors would serve as a gateway for linking inland entries, but the situation in Zimbabwe at the moment does not allow for a big flow of business. Then we have the other corridor that has been established in the north, the Nacala corridor.

These corridors are now being improved in terms of infrastructure, by developing railways that link the inland to the outland. These developments are boosting the economy. In fact, we have the Cahora Bassa Dam in the central part where we generate electricity, which is not only being used by Mozambique but also goes to South Africa and through to Zimbabwe. There are negotiations with Malawi, which would also like to benefit from this hydro power station.

In terms of at the ministry level, the science and technology component is a new issue for many African economies. We really do not have anything in terms of infrastructure. What we have decided to do is to establish what we call three regional centres, but the centres are not there yet. We have them on paper. The idea is to implement the programs that we have at regional levels. One will be in the south, one will be in the centre part, and the other will be in the north.

Those centres will quickly assist the provinces in which they are located, but also the neighbouring provinces. In our plans, we are also saying that the centres themselves cannot take the whole responsibility of developing science and technology. We have to create what we call a provincial and a district nucleus. Hence, we are establishing a nucleus at the district level, as well as at the provincial level, which will interact with the regional centres they are going to establish.

What will we put in the regional centre? We want to put three kinds of activities: First, we want to put scientific research over there because we already have a critical mass of Mozambicans. It is a small number, but we can locate them in the different provinces to do scientific research in partnership with other countries. Second, we also want to promote business incubators. We want to make sure that we mainly teach the young people how they can use their skills to generate income. Third, we will use that as the linkage between industry and the scientific research process. These will be the major three activities that we will be doing in the centre for the benefit of the region, the province and the districts.

**M. Massingue :** La ville est florissante parce que nous avons quelques projets et programmes, principalement dans le domaine agricole. Comme je l'ai dit, nous avons aussi le secteur de production des sables lourds. Cependant, c'est surtout l'agriculture qui a des répercussions positives.

Le gouvernement a décidé de créer trois grands corridors. Le premier est le corridor de Maputo qui relie l'Afrique du Sud à Maputo. Nous avons un deuxième corridor qui relie Beira au Zimbabwe. Malheureusement, nous pensions que l'établissement de ces corridors servirait de porte d'entrée vers l'Hinterland, mais la situation au Zimbabwe à l'heure actuelle ne permet pas des échanges très nourris avec ce pays. Ensuite, nous avons l'autre corridor qui a été établi dans le Nord, celui de Nacala.

On apporte actuellement des améliorations à ces corridors au plan de l'infrastructure, en construisant des chemins de fer pour relier l'intérieur du pays au littoral. Cela donne un coup de pouce à l'économie. En fait, nous avons le barrage de Cahor Bassa dans le centre du pays où nous produisons de l'électricité, laquelle n'est pas seulement utilisée au Mozambique mais également exportée vers l'Afrique du Sud et le Zimbabwe. Il y a des négociations avec le Malawi, qui aimerait également bénéficier de cette centrale hydroélectrique.

Au niveau du ministère, la composante des sciences et de la technologie est un élément nouveau pour beaucoup d'économies africaines. En fait, nous n'avons aucune infrastructure dans ce domaine. Ce que nous avons décidé de faire, c'est d'établir ce que nous appelons trois centres régionaux, mais les centres ne sont pas encore établis. Ils existent sur papier. L'idée est de mettre en œuvre les programmes que nous avons au niveau régional. Il y en aura un dans le sud, un dans la partie centrale du pays et l'autre sera dans le nord.

Les centres vont aider rapidement les provinces dans lesquelles ils sont situés, mais aussi les provinces voisines. Selon nos plans, les centres eux-mêmes ne peuvent assumer l'entière responsabilité du développement scientifique et technologique. Nous devons créer ce que nous appelons un noyau provincial et de district. Nous créons donc un noyau au niveau du district ainsi qu'au niveau provincial et ce noyau va interagir avec les centres régionaux que nous allons créer.

Qu'allons-nous mettre dans le centre de la région? Nous voulons y mettre trois genres d'activités : tout d'abord, la recherche scientifique parce que nous avons déjà là une masse critique de locaux. C'est un petit nombre, certes, mais nous pouvons les situer dans les différentes provinces pour y faire de la recherche scientifique en partenariat avec d'autres pays. En second lieu, nous voulons également favoriser l'incubation d'entreprises. Nous voulons faire en sorte d'enseigner surtout aux jeunes gens comment ils peuvent utiliser leurs talents et leurs compétences pour gagner un revenu. En troisième lieu, nous avons utilisé cela comme un maillon entre l'industrie et le processus de recherche scientifique. Voilà donc les trois grandes activités que nous allons conduire dans le centre au profit de la région, de la province et des districts.

**The Chairman:** That enlightens me and helps the committee. If we think about it for a moment, for places like Zimbabwe, Zambia and Malawi the ports are all in Mozambique. In order for them to have any export facility, they have to go out basically through your country, which is, of course, an important potential source of revenue for your country. I just wanted to get that on the record and make it clear.

**Senator Downe:** Thank you minister, for your very impressive presentation. You indicated that this proposal was accepted by your Parliament and it is the priority of your country.

I note that the Canadian International Development Agency has indicated that it will provide development assistance of \$42 million to your country this year, but none of it is directed at the priority you outlined today. Would you like that money shifted from the current priorities to the priority you highlighted today to this committee?

**Mr. Massingue:** Senator Downe, I will first say that when the president appointed me minister and I looked at the budget, I found out that for the whole year I have \$1.3 million only for investment, running costs and salaries. Of course it is impossible to implement even 1 per cent of these ideas. Therefore, I will need critical support to do this.

I do not have information in terms of the \$42 million that has been allocated, but I also would like to say something which is true: Agencies such as the one you mentioned have not been confronted that much with science and technology. Therefore, it is a new area that is coming, as well as the leadership. We are putting this at the government level, the top level of the management of the country, meaning that it is a new area of development.

Of course, I will be cautious in saying that I want to shift the \$42 million that has been announced — because I do not know which areas are covered. However, I should very much like to see science and technology covered in one or another way by the cooperation program. I do not know if this means increasing resources from other sources, or allocating part of it, but it will be useful because all these ideas you consider positive will only move if I have resources.

**The Chairman:** Did I understand correctly that \$1.3 million is your departmental budget?

**Mr. Massingue:** Yes.

**Senator Eyton:** Minister, your plan is impressive and it is formidable, and you have just given a few numbers and I will get to some later on that underline that. Can you tell me about the plan? How was it developed? What kind of support did it have in order to be passed by your Parliament? How widely

**Le président :** Voilà qui m'éclaire et qui vient en aide au comité. Si nous y réfléchissons un instant, dans le cas de pays comme le Zimbabwe, la Zambie et le Malawi, tous les ports sont situés au Mozambique. Pour que ces pays puissent exporter, il faut qu'ils passent par chez vous, ce qui représente, bien sûr, une source de rentrées importantes pour votre pays. Je voulais que la chose soit dite et dite clairement.

**Le sénateur Downe :** Merci, monsieur le ministre, de cet exposé fort impressionnant. Vous nous avez dit que cette proposition avait été acceptée par votre Parlement et que c'était, pour votre pays, une priorité.

Je constate que l'Agence canadienne de développement international a fait savoir qu'elle offrirait cette année à votre pays 42 millions de dollars en aide publique au développement, mais que par contre rien de cela ne serait affecté à la priorité dont vous venez de nous parler. Voudriez-vous que cet argent aille plutôt à la priorité que vous venez tout juste de nous exposer plutôt qu'à celles qui sont actuellement prévues?

**M. Massingue :** Madame le sénateur, je vous dirais pour commencer que lorsque le président m'a confié mon portefeuille et que j'ai jeté un coup d'œil sur le budget, j'ai découvert que pour l'ensemble de l'année, je ne disposais que de 1,3 million de dollars pour l'investissement, les frais courants et les salaires. Il serait certes impossible, dans ces circonstances, de mettre en œuvre ne serait-ce que 1 p. 100 de ces idées. Par conséquent, je vais avoir besoin pour le faire d'un appui absolument indispensable.

Je ne sais pas comment ces 42 millions de dollars ont été répartis, mais je voudrais également vous confier quelque chose qui est très vrai : les agences comme celle dont vous venez de parler n'ont guère été interpellées par la science et la technologie. C'est par conséquent un secteur tout nouveau, tout comme le leadership. Nous mettons cela au niveau du gouvernement, tout en haut de l'administration de notre pays, ce qui veut dire qu'il s'agit là d'un nouveau secteur à développer.

Certes, c'est avec prudence que je vous dis que j'aimerais déplacer ces 42 millions de dollars qui ont été annoncés, pour la simple raison que je ne sais pas à quoi ils ont été affectés. Par contre, j'aimerais énormément que la science et la technologie soient d'une façon ou d'une autre alimentées par le programme de coopération. J'ignore si cela signifiera qu'il faut accroître les ressources provenant d'autres sources ou distribuer une partie de ces ressources, mais ce sera utile parce que toutes ces idées que vous jugez positives ne pourront être concrétisées qu'à condition que j'aie des ressources pour le faire.

**Le président :** Ai-je bien compris, le budget de votre ministère est de 1,3 million de dollars?

**M. Massingue :** C'est cela.

**Le sénateur Eyton :** Monsieur le ministre, votre plan est impressionnant, formidable même, et vous ne nous avez donné que quelques chiffres, et d'ailleurs j'y reviendrai plus tard pour insister sur ce point. Pouvez-vous me parler du plan? Comment a-t-il été mis au point? Quels sont les appuis dont il a bénéficié qui

known is it in your country? Is it something that has been well or partly communicated? I want to know where it came from and the state of it now in your country.

**Mr. Massingue:** The planning process, at the beginning of each fiscal year, we do get indications from the Minister of Planning and Development and the Minister of Finance in terms of methodology for the planning.

**Senator Eyton:** I was talking about this particular plan, the plan here and what you presented to us. How did this particular plan evolve?

**Mr. Massingue:** It was generated inside of my ministry by me and my colleagues, following which it was submitted for discussion in the cabinet. Following discussion in cabinet, it was sent to Parliament for discussions, and finally became approved.

**Senator Eyton:** Is it well known throughout the country? It is a very large country with a large population. Is there an awareness of this plan and what you are trying to do?

**Mr. Massingue:** Yes. In fact, this plan is a result of the manifesto and then the electoral process that took place, so it was not designed and then given, but it is the result of what from bottom to top has been discussed as priorities.

There are some technicalities that are done at the ministerial level, but the major issues arise from the communities themselves. For instance, the communities ask when they will have higher education institutions in their region. Other communities are saying that they are producing crops but that the crops are getting destroyed because they do not have the technology to save the crops.

For instance, fruits in Mozambique are available during a two-month period. In two months, everyone can eat fruit, but as soon as those two months are over we do not have any more fruit, and most of the fruit is destroyed because we do not have even basic technology to transform mango into juice.

I visited one area in which they are producing a lot of tomatoes. They did tell me that 30 per cent of their production is lost between when they collect until they are able to sell, meaning that there is a problem of processing the tomatoes.

Most of the problems that we are resolving with this plan are generated from the needs.

I have given senators two examples of the implementation of technology at the community level that will allow them to take greater advantage of what they are producing.

**Senator Eyton:** I can understand why technology and new approaches are needed. However, in the context of your budget of \$1.3 million, it seems a tremendous challenge.

lui ont permis d'être adopté par le Parlement? Est-il bien connu à l'échelle nationale? A-t-il fait l'objet d'une campagne de communication bien faite ou partielle seulement? Je voudrais savoir d'où vient ce plan et à quel point il en est rendu maintenant chez vous.

**M. Massingue :** Le processus de planification est le suivant : au début de chaque année financière, nous recevons certaines indications du ministre de la Planification et du Développement ainsi que du ministre des Finances pour ce qui est de la méthodologie à utiliser pour la planification.

**Le sénateur Eyton :** Je parlais du plan en question, de ce plan et de ce que vous venez de nous exposer. Comment ce plan a-t-il pris forme?

**M. Massingue :** Il a été élaboré au sein de mon ministère par mes collègues et par moi-même, après quoi il a été soumis à l'attention du conseil des ministres. Après cela, il a été envoyé au Parlement qui s'en est saisi et où il a été adopté en définitive.

**Le sénateur Eyton :** Ce plan est-il bien connu à l'échelle nationale? Vous avez un très grand pays, un pays très peuplé. Les gens connaissent-ils ce plan et savent-ils ce que vous essayez de faire?

**M. Massingue :** En effet. D'ailleurs, ce plan résulte du manifeste et du processus électoral qui l'a suivi, il n'a donc pas été élaboré puis dicté, il est plutôt le résultat des priorités qui ont été discutées depuis la base.

Il y a bien sûr certains éléments techniques qui sont ajoutés au niveau du ministère, mais les principaux points sont issus des communautés. Ainsi, celles-ci nous demandent quand nous allons ouvrir chez elles des établissements d'enseignement supérieur. D'autres collectivités nous ont dit qu'elles cultivaient la terre mais que les récoltes se perdaient parce qu'elles n'avaient pas la technologie nécessaire pour en assurer la conservation.

Par exemple, au Mozambique, on trouve des fruits pendant deux mois. Pendant deux mois, tout le monde peut en manger, mais sitôt les deux mois passés, il n'y a plus de fruits et la plupart de ceux qui restent se perdent parce que nous n'avons même pas les moyens de base nécessaires pour transformer les mangues en jus.

Je me suis rendu dans un secteur qui produit beaucoup de tomates. Les gens m'ont dit qu'ils perdaient 30 p. 100 de la production entre le moment de la récolte et le moment de la vente, ce qui veut dire qu'il y a un problème au niveau du traitement.

La plupart des problèmes auxquels nous apportons une solution grâce à ce plan sont nés des besoins qui existent.

J'ai donné aux sénateurs deux exemples qui montrent comment, en utilisant la technologie au niveau de la collectivité, on peut mieux tirer parti de ce qui y est produit.

**Le sénateur Eyton :** Je comprends facilement pourquoi la technologie et les nouvelles façons de faire sont nécessaires. Mais pour revenir à votre budget de 1,3 million de dollars, cela me semble extrêmement difficile.



The facts that we have on Mozambique before the committee indicate that there is a high poverty rate. I will not deal with that, but there is a lack of resources at the ground level.

As well, the illiteracy rate is high. Could you tell me what the government is doing to try to improve the literacy rates? Without literate men and women, it is difficult to advance science and technology. Could you tell me what you are doing and what effect it may be having?

**Mr. Massingue:** We have three big plans in respect of this issue.

First, we are increasing educational facilities and training more teachers for deployment to those facilities. Second, we have decided that, from 2005 to 2009, we must concentrate on vocational and technical training. We are developing programs for this implementation so that our people can learn how to do things. Third, we are embarking on our plans for the so-called distance education platforms because we cannot service all areas with a sufficient number of teachers for all the subjects to accomplish the work. Distance education is one of the pillars. That is why we have a clear program to promote and develop education using ICT.

Here, we are talking about formal education, but we are also developing programs to train people to become professionals in their areas. In that way, they do not have to wait four or five years to take on specialized activities. We have specific programs for that. Of course, it is one thing to have the programs but it is another thing to have the necessary resources for implementation. That is why we would like support for these plans.

**Senator Grafstein:** I will question the development plan from a different direction. We looked at statistics that are a little old, but they do indicate that the per capita annual income in Mozambique in 2001 was \$156. What would that income be today? Would it be much higher? I am quoting statistics provided to the committee that date as far as 2001.

**Mr. Massingue:** I can provide updated information.

**Senator Grafstein:** I assume it is well below \$400 per capita.

**Mr. Massingue:** Yes.

**Senator Grafstein:** Mozambique, where 81 per cent of the population is engaged in agriculture, is dependent on imports for its food. Is there any rationale as to why that is? Canada, for instance, exported wheat to Mozambique in 2001. Could you

Ce que nous savons du Mozambique ici au comité nous montre que le taux de pauvreté est extrêmement élevé. Je ne vais pas en parler, mais il y a donc une insuffisance de ressources sur le terrain.

Le taux d'analphabétisme est également très élevé. Pouvez-vous me dire ce que fait votre gouvernement pour améliorer la situation? Si les gens ne savent pas lire et écrire, il est difficile de faire avancer la science et la technologie. Pouvez-vous me dire ce que vous faites sur ce front et avec quels effets?

**M. Massingue :** Nous avons trois plans ambitieux à ce sujet.

Pour commencer, nous multiplions les établissements d'enseignement et nous formons davantage d'enseignants pour qu'ils aillent y travailler. En second lieu, nous avons décidé qu'entre 2005 et 2009, nous devons nous concentrer sur la formation professionnelle et technique. Nous sommes en train de mettre au point des programmes en ce sens afin que nos concitoyens puissent apprendre à travailler. En troisième lieu, nous lançons les plans que nous avons établis en matière de programmes de téléapprentissage comme nous l'appelons parce que nous ne pouvons déployer suffisamment d'enseignants dans toutes les régions pour couvrir toutes les matières afin d'arriver à accomplir ce que nous voulons. L'un des piliers sera donc le téléenseignement. C'est la raison pour laquelle nous avons un programme bien articulé pour promouvoir et développer l'enseignement en utilisant les technologies de l'information et des communications.

Nous parlons ici bien sûr de l'enseignement officiel, mais nous travaillons également sur des programmes qui permettront de former les gens afin qu'ils deviennent des professionnels. De cette façon, ils ne devront plus attendre quatre ou cinq ans pour pouvoir se livrer à des activités spécialisées. Nous avons des programmes précis dans ce sens. Bien sûr, c'est bien beau d'avoir des programmes, mais encore faut-il avoir les ressources nécessaires pour pouvoir les exécuter et c'est la raison pour laquelle nous aimerions pouvoir bénéficier d'un concours pour le faire.

**Le sénateur Grafstein :** Je vais aborder la question du plan de développement d'un point de vue différent. On nous a donné des statistiques qui sont un peu anciennes, mais elles indiquent que le revenu annuel par personne au Mozambique en 2001 était de 156 \$. Quel est ce revenu aujourd'hui? Est-il beaucoup plus élevé? Je cite des statistiques fournies au comité qui remontent à 2001.

**M. Massingue :** Je peux vous fournir l'information la plus récente.

**Le sénateur Grafstein :** Je suppose que ce revenu est bien inférieur à 400 \$.

**M. Massingue :** Oui.

**Le sénateur Grafstein :** Alors que 81 p. 100 de la population du Mozambique pratique l'agriculture, ce pays doit importer des denrées alimentaires. Y a-t-il une raison à cela? Le Canada, par exemple, a exporté du blé au Mozambique en 2001. Pouvez-vous

explain to us why the economy, which is 81 per cent agricultural, has a low per capita GDP and remains dependent on foreign imports for food sustainability?

**Mr. Massingue:** First, for most of the 81 per cent of Mozambicans involved in agriculture, it is a matter of subsistence. Certainly, by doing this they are not applying any basic technology that could increase production. It is so bad that one district might prosper in one year and two years later not have enough to feed itself, and so we must seek aid from outside for that area. Agriculture has to be looked at in terms of irrigation systems, the nature of crops planted, the need for fertilizers and people who know what to do in each seasonal period. We have deficits in both infrastructure and knowledge.

The 81 per cent involved in agriculture are growing the bare minimum simply to survive. I see challenges in this area when the President tells me that science and technology to support the development program will alleviate the poverty. My question now is what we can do in the area of science and technology to promote, within our system, the idea of increasing our production. Most of the 81 per cent of the population dependent on agriculture are sitting on the most beautiful and arid area of the country. If they had the means, they would be able to produce more. That is the solution that my ministry is seeking. The Minister of Agriculture and I want to know how we can turn this situation into a different situation.

**Senator Prud'homme:** Briefly, I noticed that you are making a great effort to promote literacy. I am working on something that continues to fascinate me each time I read the UN reports on education. Let me take the example of Cuba, a country that achieves close to 100 per cent literacy. That compares unbelievably with Haiti, the Dominican Republic and Central America, where literacy rates are so low by comparison. Why is it so difficult to achieve higher rates of literacy? Is it because we do not know how to utilize modern technology to the best advantage? Rather than engage many expert teachers, one professor could teach in many villages across Mozambique through the use of television. That could be done from morning to night with only one supervisor per education site — and anyone could supervise.

I have seen that done in the past where a French Canadian mama or an English Canadian mama will make sure that the students watch. Since we know that children are so fascinated by the big screen, all it would take in a village is one screen and a professor who knows how to reach the children. The literacy rate would then go up very rapidly. Why is it so difficult?

I used the example of Cuba intentionally, because everybody is hitting Cuba these days, to see how it would be possible to achieve the degree of literacy they have.

nous expliquer pourquoi cette économie, agricole à 81 p. 100, a un si faible PIB par habitant et continue à dépendre des importations de l'étranger pour sa sécurité alimentaire?

**M. Massingue :** Tout d'abord, pour la plupart des 81 p. 100 de Mozambicains qui pratiquent l'agriculture, c'est une question de subsistance. Évidemment, ils pratiquent l'agriculture sans recourir à une technologie élémentaire qui pourrait augmenter la production. La situation est si mauvaise qu'un district de production peut prospérer une année et, deux ans plus tard, ne pas parvenir à assurer son autosuffisance; c'est pourquoi il faut aller chercher de l'aide à l'extérieur pour une telle région. L'agriculture doit être considérée en fonction des systèmes d'irrigation, de la nature des cultures, du besoin en engrais et des agriculteurs qui savent ce qu'il faut faire à chaque saison. Nous avons des déficits aussi bien au niveau des infrastructures que des connaissances.

Les 81 p. 100 d'habitants qui pratiquent l'agriculture produisent le minimum vital. J'entrevois des difficultés lorsque le président me dit que les sciences et la technologie du programme de développement vont permettre de remédier à la pauvreté. J'aimerais savoir ce que l'on peut faire grâce aux sciences et à la technologie pour promouvoir une augmentation de la production. La plupart des 81 p. 100 de la population qui dépend de l'agriculture occupent la partie la plus belle et la plus aride du pays. Si ces agriculteurs en avaient les moyens, ils pourraient produire davantage. C'est ce que mon ministère cherche à obtenir. Le ministre de l'Agriculture et moi-même aimerions savoir comment nous pouvons faire évoluer la situation.

**Le sénateur Prud'homme :** J'ai remarqué que vous faisiez de gros efforts pour promouvoir l'alphabétisation. Je travaille sur une idée qui me fascine toujours lorsque je lis les rapports des Nations Unies sur l'éducation. Prenons l'exemple de Cuba, qui atteint un taux d'alphabétisation de près de 100 p. 100. C'est tout à fait étonnant par rapport à Haïti, à la République dominicaine et à l'Amérique centrale, où les taux d'alphabétisation sont si faibles. Pourquoi est-il si difficile de faire augmenter ce taux d'alphabétisation? Serait-ce parce qu'on ne sait pas tirer parti de la technologie moderne? Au lieu de faire appel à de nombreux enseignants experts, un seul professeur pourrait enseigner dans plusieurs villages du Mozambique grâce à la télévision. L'enseignement pourrait se donner du matin au soir avec un seul surveillant par site d'enseignement — et n'importe qui pourrait assurer la surveillance.

J'ai déjà vu des situations de ce genre, où une maman canadienne-française ou canadienne-anglaise surveillait les étudiants. Nous savons que les enfants sont fascinés par le grand écran et il suffirait d'avoir dans chaque village un écran et un professeur qui sache s'y prendre avec les enfants. Le taux d'alphabétisation augmenterait très rapidement. Pourquoi est-ce si difficile?

J'ai fait exprès de prendre l'exemple de Cuba, parce que tout le monde s'en prend à Cuba ces jours-ci, et j'aimerais savoir s'il est possible d'atteindre le même taux d'alphabétisation que les Cubains.

**Mr. Massingue:** Just to recall, in 1975, when we became independent, 90 per cent of Mozambiquans were illiterate. We only had five Mozambicans who were academic professors at the university. Today, these numbers have changed, regardless of the 16 years of a destabilizing war that took place and did not allow most of the schools to go ahead.

What we want to do — and I will not rephrase what you said, I just take it as you said — we would like to put in the technology to do exactly what you are suggesting because we are convinced that we will target more people and we will be able to educate more Mozambicans.

The issue of leapfrogging with technology, in particular ICT, is a reality. We can achieve that. In two years, it was possible for us to double the number of users of telephones as soon as we established the cellular phone. This is to show the speed in which ICT can contribute.

When I visit schools or communities, I am always asked if I could give them two or three computers. What I would like to see in two or three years is a different scenario, as soon as we implement the technologies.

Yes, I fully agree with you and I am convinced that this will change the situation. It will change because we can target different levels and different parts of the country that we cannot target now. We will even be able to offer different kinds of education. That is what we want to do, not only formal education.

I will use an example that apparently is working quite well at MIT, where students use a website to study. A survey revealed that students would prefer to study via the website as opposed to sitting in class. One of the explanations for the preference was that if they want to repeat the material, they can do that as much as they want, because it is available there.

Of course, our problem is the initial phase. What I want to do is to train people, supervisors, that can have large numbers in front of a terminal and provide the training to these students. That is our plan, our thinking, our objective, that such technology will be applied.

**The Chairman:** Thank you very much, minister, for an extremely interesting presentation. The importance of technology in agriculture is apparent to all of us.

**M. Massingue :** Lorsque nous avons accédé à l'indépendance en 1975, 90 p. 100 des Mozambicains étaient illettrés. L'Université du Mozambique ne comptait que cinq professeurs. Aujourd'hui, les chiffres ont évolué, malgré les 16 années d'hostilité déstabilisatrice qui ont empêché la plupart des écoles de fonctionner.

Ce que nous voulons faire, et je ne vais pas reformuler vos propos, je vais me contenter de les répéter tels quels, c'est d'introduire ces technologies pour atteindre les objectifs même que vous avez énoncés car nous sommes convaincus que nous pourrions rejoindre davantage de personnes et que nous pourrions ainsi fournir une éducation à un plus grand nombre de Mozambicains.

L'affirmation selon laquelle la technologie permet de supprimer les distances est particulièrement vraie dans le cas des technologies de l'information et des communications. Il est possible d'y parvenir. En deux ans, nous avons réussi à multiplier par deux le nombre d'utilisateurs du téléphone en introduisant le téléphone cellulaire. Cet exemple montre à quel point la contribution des TIC peut être rapide.

Lorsque je me rends dans des écoles ou des collectivités, on me demande toujours si je peux faire don de deux ou trois ordinateurs. En fait, je souhaite constater des changements tout à fait différents dans deux ou trois ans, dès que nous aurons implanté ces technologies.

Oui, je suis tout à fait d'accord avec vous et je suis certain que cela suscitera une transformation. Les changements résulteront du fait que nous pourrions rejoindre des couches et des régions du pays que nous ne pouvons pas atteindre pour l'instant. Nous serons même en mesure de dispenser différentes formes d'éducation. C'est ce que nous voulons faire, au lieu de nous limiter à l'enseignement au sens strict.

À titre d'exemple, le MIT offre un programme dont les résultats semblent plutôt satisfaisants et qui permet aux étudiants de suivre leurs cours par l'entremise d'un site Internet. Selon un sondage, les étudiants préfèrent suivre des cours par Internet plutôt qu'en salle de classe. Cette préférence s'explique notamment par le fait que les cours par Internet permettent aux étudiants de revoir le contenu de leurs cours autant de fois qu'ils le souhaitent, car les documents sont disponibles sur le site Internet.

Bien entendu, notre problème réside dans l'étape initiale. Je souhaite former des employés, des superviseurs, de façon à ce que de nombreux étudiants puissent suivre un cours à l'écran et recevoir leur formation. Ainsi, notre plan, notre stratégie et notre objectif consistent à mettre à profit de telles possibilités technologiques.

**Le président :** Merci beaucoup, monsieur le ministre, de votre exposé extrêmement intéressant. Il est très clair pour nous tous que la technologie revêt une importance particulière dans le domaine de l'agriculture.

[Translation]

The second part of today's meeting will be dedicated to the IDRC, the International Development Research Centre. We have the pleasure of welcoming Mr. Rohinton Medhora, vice-president of the centre's Programs and Partnership Branch; and Mr. Gerd Schönwälder, team leader, Peace, Conflict and Development. Welcome to the Senate of Canada, gentlemen.

[English]

IDRC is a Canadian public corporation that works in close collaboration with researchers from the developing world in their search for the means to build healthier, more equitable and more prosperous societies. IDRC has worked in close collaboration with Africans since 1971 and has a regional office in Dakar and one in Nairobi.

Mr. Medhora, you now have the floor.

**Senator Di Nino:** Mr. Chairman, just as a clarification, you said IDRC is a Canadian public corporation.

**The Chairman:** Yes, a Crown corporation.

**Senator Di Nino:** A Crown corporation.

**The Chairman:** I believe it is still technically a Crown corporation.

**Senator Downe:** On the agenda, the president was shown as attending this evening. Is the president not here?

**The Chairman:** Let us ask Mr. Medhora what happened to the president.

**Mr. Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership Branch, International Development Research Centre (IDRC):** Thank you, Mr. Chairman, for having us here. Yes, our president has had a scheduling conflict with commitments in Montreal.

In no more than 10 minutes, I will give you a snapshot of where the continent is and then look ahead to what the different issues might be and, in the process, connect with many of the points Minister Massingue has made to you as well.

I have with me my colleague Mr. Gerd Schönwälder, who heads our peace, conflict and development program. If there are any questions on that dimension, he will be well placed to respond to your questions.

**Senator Downe:** Just so I am clear on this, following up on Senator Di Nino's question, this is a Crown corporation of the government.

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Downe:** The president of the Crown corporation was asked to appear before the Senate committee, and she has a conflict. Could we pursue what her conflict was and

[Français]

La deuxième partie de notre séance d'aujourd'hui sera consacrée au CRDI, le Centre de recherche pour le développement international. À cet effet, nous avons le plaisir d'accueillir M. Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats, ainsi que M. Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement. Je vous souhaite la bienvenue au Sénat du Canada.

[Traduction]

Le CRDI est une société d'État canadienne qui appuie les efforts des chercheurs des pays en développement pour les aider à créer des sociétés plus saines, plus équitables et plus prospères. Le CRDI est étroitement lié à l'Afrique depuis 1971, et possède des bureaux régionaux à Dakar et à Nairobi.

Monsieur Medhora, vous avez la parole.

**Le sénateur Di Nino :** Monsieur le président, j'aimerais avoir un éclaircissement. Vous nous avez dit que le CRDI est une société d'État canadienne.

**Le président :** Oui, une société d'État.

**Le sénateur Di Nino :** Une société d'État.

**Le président :** Je crois que, d'un point de vue technique, le CRDI est toujours une société d'État.

**Le sénateur Downe :** L'ordre du jour indique que la présidente devait témoigner ce soir. La présidente est-elle absente?

**Le président :** Monsieur Medhora, pour quelle raison la présidente est-elle absente?

**M. Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats, Centre de recherches pour le développement international (CRDI) :** Merci, monsieur le président, de nous donner l'occasion de témoigner devant vous. En effet, notre présidente est absente en raison d'engagements antérieurs à Montréal.

En moins de 10 minutes, je vous donnerai un aperçu de l'état du continent et des perspectives d'avenir pour ce qui est des enjeux importants. Je tracerai également des parallèles avec les points soulevés par le ministre Massingue.

Je suis accompagné de mon collègue Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement. Si vous avez des questions qui relèvent de son domaine, il sera ravi d'y répondre.

**Le sénateur Downe :** J'aimerais obtenir des précisions suite à la question du sénateur Di Nino : le CRDI est-il une société d'État?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Downe :** La présidente de cette société d'État a été convoquée devant notre comité sénatorial et elle n'a pas pu venir témoigner en raison d'engagements antérieurs. Pouvons-nous

why she decided to do that instead of her original commitment to appear before this committee, unless she was asked and not confirmed?

**The Chairman:** I am informed by the clerk that she was not confirmed.

**Senator Downe:** Thank you, chair.

**Mr. Medhora:** Last year, Africa grew, depending on how you count and which statistics you take, by between 4.5 and 5 per cent, which, in the scheme of things, is quite respectable.

**The Chairman:** There must be huge variations.

**Mr. Medhora:** In the scheme of things, Central Africa and East Africa grew faster, between 6 and 7 per cent. Southern Africa and West Africa grew slower, around 4 per cent. However, the average growth rate was 5 per cent.

There are two interesting things about that, the first of which is that this is the highest growth rate that the continent has had in about a decade. Also, if you look at some of the macroeconomic fundamentals on the continent, you will find that they are quite respectable. Inflation was the lowest in 25 years on the continent. If you compare that kind of growth rate with growth rates in the developed world, they are higher. The issue, however, is that relative to other developing countries, these growth rates are not as high. That is point number one. The second point is that African growth, for the most part, is still quite reliant on changes in commodity prices, so that is what is driving it. Third, internal markets are weak, and the one thing that always stays in my mind is that the total GDP in sub-Saharan Africa is no more than the GDP of the city of Chicago. If you imagine all the processes times 50 in foreign relations, political mediation, for a GDP the size of a large North American city, you get a sense of the transaction costs involved in the development process on the continent.

Third, as Marcel Massé mentioned to this committee some weeks ago, 5 per cent is pretty much the growth rate you need to maintain poverty levels, not improve them. That 5 per cent is very much a platform and is not in any way a ceiling.

Fourth, Africa still has the highest poverty rate, meaning the largest proportion of people living on a dollar or less a day, in the world. This proportion has been growing in the past 10 years. Again, this is the only region in the world where that is the case.

Employment growth is flat and, as a result, progress towards many of the millennium development goals has been weak. That, generally speaking, is where we are.

avoir des détails sur ce conflit d'horaire et connaître les raisons qui l'ont poussée à respecter ses autres engagements au lieu de tenir sa promesse de comparaître devant notre comité, à moins qu'on lui ait demandé de venir témoigner et qu'elle n'ait pas confirmé sa présence?

**Le président :** Le greffier m'a indiqué qu'elle n'a pas été confirmée.

**Le sénateur Downe :** Merci, monsieur le président.

**M. Medhora :** L'an dernier, l'Afrique a connu une croissance qui varie entre 4,5 et 5 p. 100, selon les statistiques utilisées et la méthode d'analyse, ce qui est tout de même respectable en contexte.

**Le président :** Il doit y avoir d'énormes différences entre les régions.

**M. Medhora :** À l'échelle du continent, ce sont l'Afrique centrale et l'Afrique orientale qui ont connu la plus forte croissance, à savoir entre 6 et 7 p. 100. L'Afrique australe et l'Afrique occidentale, quant à elles, n'ont connu des taux de croissance que d'environ 4 p. 100. Par contre, la croissance moyenne était de 5 p. 100.

Cette statistique est intéressante pour deux raisons. D'abord, c'est le taux de croissance le plus élevé qu'ait connu le continent au cours des dix dernières années. De plus, il est intéressant de constater que les données macroéconomiques fondamentales du continent sont assez encourageantes. En effet, l'inflation a atteint son plus bas niveau des 25 dernières années. Pour ce qui est des taux de croissance, ils sont plus élevés que dans le monde industrialisé. Par contre, le problème c'est qu'ils sont moins élevés que ceux des autres pays en développement. Voilà donc la première chose. Deuxièmement, la croissance africaine dépend, dans une large mesure, des fluctuations des prix des matières premières. Troisièmement, les marchés intérieurs sont faibles et, ce qui est gravé dans ma mémoire, c'est que le PIB de l'Afrique subsaharienne ne dépasse pas celui de la ville de Chicago. Il suffit d'imaginer tous les processus multipliés par 50 en matière de relations étrangères et de médiation politique, pour un PIB de la taille de celui d'une grande ville nord-américaine, pour comprendre l'ampleur des coûts de transaction nécessaires au développement du continent.

Quatrièmement, comme M. Marcel Massé l'a dit devant ce comité il y a quelques semaines, un taux de croissance de 5 p. 100 permet de maintenir les niveaux de pauvreté, mais pas de les améliorer. Ces 5 p. 100 sont donc un point de départ et ne sont d'aucune façon un plafond.

Cinquièmement, c'est toujours en Afrique qu'on retrouve le taux de pauvreté le plus élevé. C'est effectivement sur ce continent qu'on retrouve la plus importante proportion de personnes ne disposant que de un dollar, ou moins, par jour. Cette proportion a augmenté au cours des dix dernières années, ce qui n'est vrai que pour cette région du monde.

Le taux de chômage n'a pas régressé et, par conséquent, il n'y a pas eu beaucoup de progrès pour ce qui est des objectifs de développement du millénaire. Voilà donc, en gros, où nous en sommes.

What does that mean? What does all of this add up to? It adds up to the fact that institutions on the continent are weak, so that the links between economic progress, political progress and social progress are not what they should be. Capacities to deal with problems locally, as we just heard, are low. If you look at indicators of capacities to deal with problems such as expenditures on research, such as the number of patents issued to nationals of the continent, you will find that Africa is well below its weight, using whatever measure you wish.

For example, expenditures on research and development as a percentage of total research and development expenditures in the world are less than 1 per cent in Africa. Less than 1 per cent of the world's scientific publications emanate from Africa. The number of patents issued on the continent is less than 0.1 per cent. The capacity to use science, as the minister was saying, to deal with problems is low.

Add to that several indicators that suggest that connectivity on the continent is low. In other words, people are paying more, sometimes nine or ten times more than we do here, and using connectivity, i.e. telephones and the Internet, a lot less. They are simply not connected with each other and the rest of the world. That is the situation.

IDRC was established, as the chair said, in 1970, by an act of Parliament. It is one of the few institutions in the world that actually is dedicated to building capacity in developing countries themselves to deal with these kinds of issues.

One example, in fact, is the previous speaker, Minister Venâncio Massingue. We first worked with him almost 10 years ago when he was a professor at the university in Maputo. Over the years, he became the vice-rector, the rector and is now a minister. The point I am trying to make is that development is as much about patience and about investing in people as it is about anything else, and so when I say weak institutions, that is roughly what I mean.

We at IDRC deal in four broad areas of inquiry — that is, social and economic policy, the use of ICTs for development, environment and natural resource management, and science and technology for development. Our projects tend to be classified in those four areas. We have six regional offices the world over, including the head office in Ottawa that we deliver our programs through.

To return to the point about the importance of building local capacity, one of the issues in Africa has consistently been that advice from outside is often not seen as being valid simply because it does not have the credibility that home-grown solutions would have. Outside advice by its very nature can often be wrong, and sometimes spectacularly so. There is something to be said for building capacities locally.

Que veut dire tout cela? Les institutions africaines étant faibles, les liens entre le progrès économique, politique et social sont inadéquats. Comme on vient de le dire, les problèmes locaux restent difficiles à gérer. Quand on étudie les indicateurs comme les dépenses en matière de recherche, le nombre de brevets accordés aux citoyens africains, on remarque que l'Afrique est sous-représentée, peu importe l'instrument de mesure.

Par exemple, les dépenses en R et D en Afrique représentent moins de 1 p. 100 des dépenses mondiales en la matière. Moins de 1 p. 100 des publications scientifiques à l'échelle mondiale sont africaines. Quant aux brevets, moins de 0,1 p. 100 sont accordés à des Africains. Comme l'a dit le ministre, le recours à la science pour résoudre des problèmes est minime.

En plus de tout cela, plusieurs indicateurs laissent entendre que le taux de connectivité sur le continent est bas. En d'autres termes, les Africains déboursent beaucoup plus que nous, des fois de neuf à dix fois plus, mais sont beaucoup moins branchés, c'est-à-dire utilisent le téléphone et Internet beaucoup moins. Ils ne sont tout simplement pas reliés entre eux et avec le reste du monde. Voilà la situation.

C'est en 1970 que le CRDI a été créé, par le biais d'une loi du Parlement. C'est une des seules institutions au monde à être vouées au renforcement des capacités des pays en voie de développement pour qu'ils puissent eux-mêmes régler leurs problèmes.

On peut d'ailleurs citer en exemple le ministre Venâncio Massingue, qui vient de prendre la parole. Nous avons travaillé avec lui pour la première fois il y a près de 10 ans, alors qu'il était professeur à l'Université de Maputo. Il a par la suite été vice-recteur, puis recteur et maintenant ministre. En fait, ce que j'essaie d'expliquer par là, c'est que la patience et les politiques axées sur le citoyen sont tout aussi importantes que les autres mesures pour assurer le développement. Voilà en gros ce à quoi je voulais en venir quand je parlais d'institutions faibles.

Le CRDI s'intéresse à quatre grands dossiers : les politiques sociales et économiques, l'utilisation des TIC dans le cadre du développement, la gestion de l'environnement et des ressources naturelles et les sciences et la technologie dans le cas du développement. Nous regroupons en général nos projets en fonction de ces quatre domaines. Nous avons six bureaux régionaux dans le monde, dont notre siège à Ottawa à partir duquel nous assurons l'exécution de nos programmes.

J'aimerais qu'on revienne à l'importance qu'on devrait accorder aux capacités au niveau local. Depuis longtemps, on considère en Afrique que les conseils qui viennent de l'étranger ne sont pas valables tout simplement parce qu'ils n'ont pas cette crédibilité qui caractérise les solutions élaborées sur place. D'ailleurs, les conseils étrangers, de par leur nature, sont souvent inadaptés et des fois même grossièrement inadaptés. Voilà pourquoi les capacités locales sont si importantes.

An example is the kinds of things that Canada and IDRC have been doing with health policy in Tanzania. We have been working in two districts in Tanzania to assess the burden of disease in those districts and to allocate local health expenditures based on the burdens of disease. What we found was quite interesting. When we actually measured the burden of disease, we found that malaria and a cluster of childhood diseases are the big killers in those regions. When we looked at health allocations, we discovered that the primary expenditures were on TB and a host of diseases that can be treated or prevented through vaccination. Small adjustments to health allocations made by the local authorities using data that they had gathered and analyzed themselves have resulted in an almost 40 per cent decrease in child mortality in those two districts in Tanzania.

The minister mentioned several interesting uses of ICTs. In Uganda, we are using palm — held devices to gather various kinds of socio-economic data and then using wireless to collect and analyze the data. As a result, the errors go down and the data is available sooner, which results in superior solutions to dealing with problems.

We have talked about growth rates and the fact that they do not always translate into social development outcomes. One reason is that there is outside advice. In 1989, Canada created the African Economic Research Consortium, which since then has trained about 700 scholars, most of whom have remained on the continent. We are committed to strengthening the institutions in which they work so that the home-grown economic analysis and advice that is created on the continent is used and is used credibly.

The final example is from agriculture. The minister mentioned the use of various kinds of national and international agricultural processes to develop plants that can grow in the highlands of eastern, central and southern Africa, where the majority of people live, as well as plants that are hardier in the desert, because desertification is also a fact of life. Again, judicious application of foreign know-how used locally is what makes the difference.

Let me end with this message. This is a time-consuming process. It is a process where we have to listen as much as we give. Finally, it is about investing in people and institutions.

[Translation]

**Senator Corbin:** Mr. Chairman, I would like to raise a point of order. I have just discovered that although we have been provided with maps which are available in both official languages, we have also been given what seems to be a fairly substantive document describing the role of the International Development Research Centre in Africa which, I am told, is not available in French. The IDRC is a crown corporation which, like everybody else, is

Prenons l'exemple de ce que font le Canada et le CRDI en matière de politique de soins de santé en Tanzanie. Nous travaillons dans deux districts tanzaniens afin d'évaluer la gravité de la maladie pour ensuite répartir les budgets locaux de santé proportionnellement. Nous avons découvert des choses intéressantes. En effet, quand nous avons mesuré la gravité de la maladie, nous avons découvert que la malaria ainsi qu'une série de maladies infantiles étaient responsables de la majorité des décès dans ces régions. Nous nous sommes ensuite rendu compte que les budgets les plus importants étaient affectés à la lutte contre la tuberculose et une série de maladies qui peuvent être traitées ou évitées en vaccinant la population. Les autorités locales ont pu modifier légèrement la répartition des budgets après avoir recueilli et analysé les données elles-mêmes, ce qui s'est traduit par une diminution de 40 p. 100 du taux de mortalité infantile dans les deux districts en question.

Le ministre a mentionné plusieurs utilisations intéressantes des TIC. En Ouganda, nous utilisons de petits dispositifs pour recueillir divers types de données socio-économiques, données qui sont ensuite regroupées et analysées grâce aux technologies sans fil. Ainsi, il y a moins de risque d'erreurs et les données sont disponibles plus rapidement, ce qui se traduit par des solutions mieux adaptées.

Nous avons parlé du fait que les taux de croissance ne s'accompagnent pas toujours de progrès en matière de développement social. Ce sont en partie les conseils étrangers qui sont responsables de ce phénomène. En 1989, le Canada a créé le Consortium pour la recherche économique en Afrique, où environ 700 personnes ont été formées, dont la plupart sont restées sur le continent. Il est essentiel que les institutions où travaillent ces personnes soient renforcées pour qu'on puisse réellement tirer profit des analyses économiques et des conseils émanant du continent.

Le dernier exemple vient de l'agriculture. Le ministre a parlé de l'utilisation de différents types de processus agricoles nationaux et internationaux qui permettent de concevoir des plantes qu'on peut faire pousser dans les hautes terres de l'Afrique orientale, de l'Afrique australe et de l'Afrique centrale, où se concentre la majorité de la population, ainsi que des plantes adaptées aux conditions climatiques du désert, parce que la désertification est indéniable. Je répète que ce qui fait toute la différence, c'est l'application judicieuse de compétences étrangères au niveau local.

Je vous laisse sur ceci. Les changements ne se feront pas du jour au lendemain. Il faudra savoir écouter tout autant que donner. Enfin, nos investissements devront être axés sur les ressources humaines et les institutions.

[Français]

**Le sénateur Corbin :** Monsieur le président, j'aimerais recourir au Règlement. Je viens d'apprendre qu'on nous a remis des cartes qui sont disponibles dans les deux langues officielles. On nous a remis un document, assez substantiel d'après ce que je peux voir, qui décrit le rôle du Centre de recherche pour le développement international en Afrique. On me dit qu'il n'est pas disponible en français. Cette société de la Couronne est régie par la Loi sur les

governed by the Official Languages Act. Could somebody please explain to me why this document is not available to committee members in French?

**Mr. Medhora:** The document has just been drafted and the French version will be available shortly.

**Senator Corbin:** No, that is not acceptable; either you table the document in both official languages, or you do not table it at all. This is a principle which lies at the heart of the Official Languages Act. I am sorry that, in order to get you to take note, I have to insist on this point, but I know what I am talking about here. I am the chair of the Standing Senate Committee on Official Languages, and I was also the co-chair of the first House of Commons Committee on Official Languages. Mr. Chairman, I wish to draw attention to the fact that we are still confronted with agencies and departments which do not respect the Official Languages Act. I do not wish to create an unpleasant atmosphere, but French-speakers have had it up to here with this attitude. There you have it, I hope that I have got my message across.

**The Chairman:** Yes, you are absolutely right, Senator Corbin.

[English]

I must say I did not realize it until you pointed it out, because the last time we met, we were not certain we would be sitting this week. I have nothing to add except that Senator Corbin is absolutely right.

**Senator Di Nino:** I agree with my colleague, Senator Corbin. It is particularly unacceptable from a Crown corporation that we would be given information in only one language, particularly when the information is available in both languages, which I understand it is. I am sure Senator Corbin will deal with it. He can count on everybody's support, particularly mine, on this one.

Let me thank you for the opportunity, Mr. Chairman. Let me go to a different tact, if you wish. We have been at this for only two or three months.

**The Chairman:** Yes, and we have learned a great deal.

**Senator Di Nino:** We have learned a great deal, but one of the things I have learned is that we have an avalanche of organizations, not just from Canada, but around the world working in Africa to provide direction, assistance and support.

Do we have any idea how many Canadian organizations are working in Africa, including non-governmental organizations, entities associated or near to the government and government agencies? Do we have any idea what these organizations cost? Could we extrapolate from that that there is probably a multitude of organizations from around the world that work in Africa? It hit me as we were going through this that we are hearing from a wide variety of entities. Do either of you gentlemen have any idea how many organizations are currently working in Africa?

langues officielles, comme tout le monde. Est-ce qu'on peut m'expliquer pourquoi le document n'est pas disponible en français pour les membres du comité?

**M. Medhora :** Le document vient d'être préparé et la version française sera disponible bientôt.

**Le sénateur Corbin :** Non, ce n'est pas acceptable; vous le remettez dans les deux langues officielles ou vous ne donnez rien. C'est l'esprit de la Loi sur les langues officielles. Je regrette de devoir insister pour vous le rappeler, mais je sais ce dont je parle. Je suis président du Comité sénatorial permanent sur les langues officielles du Sénat et j'ai été coprésident du premier comité sur les langues officielles établi à la Chambre des communes. Nous avons encore à faire avec des agences et des ministères qui ne se conforment pas à la loi; je tiens à le souligner, monsieur le président. Je ne veux pas être désagréable, mais les francophones en ont soupé de cette attitude. Voilà, je l'ai dit; j'espère que le message a été bien compris.

**Le président :** Oui, vous avez bien raison, sénateur Corbin.

[Traduction]

Je dois vous avouer qu'avant que vous n'en parliez, je ne m'en étais pas rendu compte, parce que quand nous nous sommes vus la dernière fois, nous n'étions pas certains que la Chambre siégerait cette semaine. Je n'ai rien d'autre à dire si ce n'est que le sénateur Corbin a entièrement raison.

**Le sénateur Di Nino :** Je suis d'accord avec mon collègue, le sénateur Corbin. Il est tout à fait inacceptable qu'une société d'État ne nous donne les renseignements qu'en une seule langue, d'autant plus que les renseignements en question sont disponibles dans les deux langues, du moins à ma connaissance. Je suis sûr que le sénateur Corbin s'en occupera. Je suis sûr qu'il peut compter sur l'appui de tous, et particulièrement le mien.

Monsieur le président, je vous remercie de me donner la parole. J'aimerais aborder le sujet sous un angle différent, si vous permettez. Cela fait à peine deux ou trois mois que nous étudions cette question.

**Le président :** Oui, et nous avons beaucoup appris.

**Le sénateur Di Nino :** Nous avons beaucoup appris, mais, pour ma part, l'une de ces choses que j'ai apprises, c'est qu'une pléthore d'organisations, non seulement du Canada, mais du monde entier, sont présentes en Afrique pour y fournir des conseils et de l'aide.

Savons-nous combien d'organismes canadiens se trouvent présentement en Afrique, y compris les organisations non gouvernementales, les organismes d'État ou para-étatiques? Savons-nous combien coûtent leurs activités? Est-ce qu'on peut conclure de cela qu'il y a probablement une multitude de groupes du monde entier à l'oeuvre en Afrique? Au cours de nos audiences, j'ai été frappé par le nombre et la diversité d'entre eux. Est-ce que l'un ou l'autre de nos témoins sait combien d'organismes travaillent actuellement en Afrique?



**Mr. Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and Development, International Development Research Centre (IDRC):** I cannot provide any figures, but I know that Jeffrey Sachs in his recent book on ending poverty makes some comments in that regard. He makes a very strong case for increasing resource flows to Africa in particular, because despite everything that is being done by the multitude of donor organizations, donor governments and non-governmental actors, the resource flow is actually still fairly minor, according to Jeffrey Sachs. It would be worthwhile checking what figures he provides in his book with regard to that.

**Senator Di Nino:** Our staff should try to put some figures together on that.

There is a myriad of organizations, and they cost money. Do we need as many organizations as we have, with all of their costs associated with structure, travel, accommodation, et cetera? I am not suggesting that they do not do marvellous work. I have not yet met one that I would not applaud.

Has the idea ever been raised of combining some of these organizations, thereby saving a lot of money, money that could be redirected?

**Mr. Medhora:** In a continent with as much need as Africa, this is a bigger problem. The key is, first, donor coordination and, second, capacity on the part of recipient governments to sift through the advice they receive.

Jeff Sachs has said that officials in some African countries do nothing but receive missions from donors. Tanzania actually imposed a moratorium for a few weeks per year on donor missions in order that they could get some work done. If there were an easy solution, we would have found it. I think the solution is to establish the capacity to filter the advice received.

When institutions are clearly weak, a foreign institution, of which there may be hundreds, may simply set up a juice factory. It would be counted as a foreign institution, but over a generation it should become part of the local fabric. One measure of the issue you raise is whether there is more and more indigenization of the foreign presence.

**Senator Di Nino:** In this study, we have seen that, with some marvellous exceptions, this has been a total failure. The eventual objective is to eliminate poverty, but, as I said, with a few wonderful exceptions, most people have told us that Africans are no better off today than they were after the war when we started this avalanche of assistance, advice and support. If I understand correctly, most of the direction for these organizations should be under the auspices of the UN. Can the UN do its job in this area? Has it been able to provide the direction that can lead to better results than we have seen?

**M. Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement, Centre de recherches pour le développement international (CRDI) :** Je ne suis pas en mesure de vous fournir des chiffres, mais je sais que dans son livre le plus récent, qui traite de l'éradication de la pauvreté, Jeffrey Sachs fait quelques remarques là-dessus. Il plaide de façon très convaincante pour l'augmentation de l'aide à l'Afrique, car selon lui, en dépit de l'action des très nombreux donateurs, organismes, pays et autres, ce continent reçoit encore peu de ressources. Il serait donc utile de vérifier les chiffres qui figurent dans le livre à l'appui de sa thèse.

**Le sénateur Di Nino :** Notre personnel devrait réunir des données là-dessus.

Il y a donc d'innombrables organisations, et elles entraînent certains coûts. En avons-nous besoin d'autant, compte tenu des coûts inhérents à leur structure, aux voyages, à l'hébergement, et cetera? Je précise que je ne cherche nullement ici à nier leur travail exceptionnel. Je n'ai, jusqu'à ce jour, rencontré aucune organisation dont je ne louerais pas le travail.

Quoi qu'il en soit, a-t-on déjà envisagé de fusionner certaines d'entre elles, de manière à économiser des sommes considérables puis à les réaffecter?

**M. Medhora :** Dans un continent aux besoins aussi aigus que l'Afrique, le problème est plus vaste. L'essentiel, c'est d'abord de coordonner l'activité des donateurs et, ensuite, de veiller à ce que les gouvernements bénéficiaires soient en mesure d'absorber les conseils qu'ils reçoivent.

Jeff Sachs affirme que dans certains pays d'Afrique, certains fonctionnaires et dignitaires ne font rien d'autre que d'accueillir des missions de donateurs. La Tanzanie a même suspendu les visites de donateurs quelques semaines par année afin de permettre à ces gens de travailler. S'il existait une solution miracle, nous l'aurions trouvée. À mon avis, ce serait que les pays bénéficiaires aient la capacité de faire le tri parmi toutes les propositions qu'ils reçoivent.

Lorsque les institutions sont manifestement faibles, les organismes étrangers, qui peuvent totaliser des centaines, vont peut-être se contenter de mettre sur pied une usine d'extraction de jus. Elle fera partie des entreprises étrangères, mais après une génération, elle devrait être intégrée à la société locale. L'une des mesures de la question que vous soulevez, c'est l'assimilation progressive de la présence étrangère.

**Le sénateur Di Nino :** Dans le cadre de notre étude, nous avons vu qu'à part certaines exceptions remarquables, ce programme est un échec total. L'objectif est l'élimination à terme de la pauvreté, mais, je le répète, à part de merveilleuses exceptions, la plupart des gens nous ont dit qu'aujourd'hui, les Africains ne sont pas en meilleure posture qu'à la fin de la guerre, lorsque nous avons lancé cette avalanche de mesures d'aide et de conseils. Si j'ai bien compris, la plupart des dirigeants de ces organismes devraient relever de l'ONU. Toutefois, est-ce que l'ONU est en mesure d'assumer une telle responsabilité? A-t-elle déjà su orienter les choses de manière à améliorer la situation?

**The Chairman:** I should like to comment on Senator Di Nino's question.

It is not that African countries are no better off. We have heard testimony here that many countries are worse off than they were at independence in 1962. At that time, Kenya was an exporter of food. We know what Jeffrey Sachs has had to say. We have had some smart people appear before this committee.

It is unfortunate that the president of the IDRC could not take the time to come to this committee, because this committee takes this project very seriously. I also think it is unfortunate that we do not have material in two languages.

We know about agriculture in Africa. Mr. Massé told us that in 1962 Africa was self-sufficient in agriculture. That is not that long ago. The minister from whom we heard today has a budget of \$1.3 million and is talking about wiring Mozambique. It is obviously impossible to do that with \$1.3 million. We hear that a continent that was self-sufficient in food 40 years ago now spends as much money importing food as it receives in aid. I think IDRC should give us some advice on what can be done to correct this outrageous situation. We know about plants that grow in the Sahel. This is not satisfactory. I do not know what the budget of IDRC is in Africa, but I would like to hear a more solid contribution than this.

**Mr. Medhora:** As I said before, if there were easy answers, we would have dealt with this problem.

First, population growth rates in Africa have been the highest in the developing world. One way to address the food security issue is by lowering birth rates. If you look at the trends in other parts of the world, that is accomplished through a variety of interventions, including education and higher incomes.

Second, there are two reasons Africa imports so much. One is that there has been land degradation. We must either have a green revolution in Africa such as there was in South Asia, or we must use technologies in creative ways to increase the productivity of the agrarian land that remains.

The second reason Africans import their food is that the West subsidizes its agricultural sector. As a result, as you mentioned in your previous session, cheap imports into African countries has resulted in a perverse incentive system. It does not make sense for a farmer or pasturer in West Africa to grow his own food or cattle.

**Le président :** J'aimerais commenter la question du sénateur Di Nino.

La situation des pays d'Afrique ne s'est pas améliorée. Plusieurs témoins nous ont dit ici même que de nombreux pays africains sont moins prospères qu'ils ne l'étaient lors de l'indépendance en 1962. À cette époque, le Kenya était exportateur de denrées alimentaires. Nous savons ce que Jeffrey Sachs nous a dit. Des témoins remarquables ont comparu devant ce comité.

Il est bien dommage que la présidente du CRDI n'ait pas pu prendre le temps de comparaître devant notre comité, car nous prenons le projet très au sérieux. Il est également dommage que cette documentation ne soit pas présentée dans les deux langues.

Nous connaissons l'état de l'agriculture en Afrique. M. Massé nous a dit qu'en 1962, l'Afrique était autosuffisante au plan agricole. Cette époque n'est pas si lointaine. Le ministre que nous accueillons aujourd'hui a un budget de 1,3 million de dollars et il parle de faire du Mozambique un pays « branché ». C'est évidemment impossible à faire avec 1,3 million de dollars. On nous dit qu'un continent qui était autosuffisant au plan alimentaire il y a 40 ans doit maintenant dépenser autant d'argent qu'il ne reçoit d'aide étrangère pour importer des denrées alimentaires. Je pense que le CRDI devrait nous donner son point de vue sur ce qu'on pourrait faire pour remédier à cette situation dramatique. Il existe des plantes qui peuvent pousser au Sahel. On ne peut pas se satisfaire d'une telle situation. Je ne sais pas quel est le budget du CRDI pour l'Afrique, mais j'aimerais qu'on puisse nous annoncer une contribution plus généreuse.

**M. Medhora :** Comme je l'ai dit tout à l'heure, s'il existait des réponses faciles à mettre en œuvre, nous aurions déjà réglé le problème.

Tout d'abord, les taux de croissance de la population en Afrique sont les plus élevés du monde en développement. On pourrait régler le problème de la sécurité alimentaire en réduisant le taux de natalité. Si l'on considère les tendances dans les autres parties du monde, un tel résultat peut être obtenu par différentes interventions, notamment par l'éducation et par une augmentation des revenus.

Deuxièmement, si l'Afrique doit importer aussi massivement, c'est pour deux raisons. La première, c'est qu'il y a eu une détérioration des terres agricoles. Il faudrait soit une révolution verte en Afrique comme celle qui s'est produite en Asie du Sud, soit utiliser les technologies de façon novatrice pour augmenter la productivité des terres agricoles qui subsistent.

La deuxième raison pour laquelle les Africains doivent importer des denrées alimentaires, c'est que l'Occident subventionne son secteur agricole. En conséquence, comme vous l'avez signalé lors de votre séance précédente, les importations à bon marché des pays africains se sont traduites par un système d'incitatifs pervers. L'agriculteur ou l'éleveur d'Afrique occidentale n'a pas plus intérêt à produire sa propre nourriture ni à élever du bétail.

You mentioned the UN. There is no single agency or institution that we can hold responsible for this range of issues. However, it is the case that it is the role of the development community, including IDRC, to bring these facts to the table, to operate at all those levels — women's education, higher incomes, lower agricultural subsidies and better land degradation. These are not things we can bullet in one or two minutes. These are complicated issues. This is an issue on which we must invest over time.

There are success stories as well. There are far more democracies in Africa today than there were even five or 10 years ago. There has been progress on some MDGs, but not others. As we saw through the case of the minister, the investment we have made in people a generation ago is starting to pay off.

If we are looking for quick solutions, we will not find them. If we are willing to stay in for the long haul, we will find that that is the only way we will get there.

**The Chairman:** The long haul so far has been 40 years; that is a long time. It is at least a generation or two.

**Senator Grafstein:** Let us probe Senator Di Nino's and the chairman's analysis more fully. Today in Zimbabwe, there is a story in the *New York Times* about farms being ruined today because of the Mugabe policies. Productive farms are being ripped out of the hands of those who produce those farms, that were self-sufficient, that used modern technology and then they are being ruined and turned into non-use. That has happened in the last two or three years. That is not 1962; it is 2004, and this month. The question is this: Where are the international institutions? We are not asking you this. You have said, "Well, the United Nations and others have been moving," but I do not see them moving on that front, where people are being put into poverty because of these practices.

I know that Canada is involved in criticizing the government of Mr. Mugabe, but other than staunch criticism, I do not think action has been taken by the international community and certainly not by the NGO community.

If no one is responsible and no one is accountable, the only advice we are getting is pour more money into what looks like a bottomless sieve, as opposed to making decisions to say we will not deal with most of that continent, maybe we will focus on Mozambique. I made a suggestion in the Senate that we focus on South Africa. Let us ensure that that is a model of productivity.

Maybe the problem with the IDRC is that it has 177 projects, little drops of water all over the place, but there is not one big focus or country that could be a model for the rest of Africa. There is an argument to be made about success cases. That is the way business works — success cases breed success. Do you have a comment?

Vous avez parlé des Nations Unies. Il n'existe pas d'organismes ou d'institutions qu'on puisse tenir responsables d'une telle gamme de problèmes. Cependant, il appartient à la communauté du développement international, dont le CRDI fait partie, de faire connaître ces faits, d'intervenir à tous les niveaux, dans les domaines de l'éducation des femmes, de l'augmentation des revenus, de la réduction du subventionnement agricole et de la lutte contre la détérioration des terres agricoles. Ce ne sont pas des problèmes qu'on peut régler en un clin d'oeil. Ce sont des problèmes complexes, dans lesquels il faut investir à long terme.

Il y a aussi des réussites. Il y a beaucoup plus de démocraties en Afrique aujourd'hui qu'il n'y en avait il y a cinq ou 10 ans. On a progressé sur certains objectifs du millénaire pour le développement, et pas sur d'autres. Comme on l'a vu dans le cas du ministre, l'investissement que nous avons fait dans la population il y a une génération commence à porter fruits.

Si l'on cherche des solutions rapides, on n'en trouvera pas. Par contre, si l'on est prêt à consentir un effort prolongé, on verra que c'est la seule façon de réussir.

**Le président :** Jusqu'à maintenant, le long terme, c'est 40 ans; c'est très long. C'est au moins une génération ou deux.

**Le sénateur Grafstein :** Essayons d'approfondir l'analyse du sénateur Di Nino et du président. Le *New York Times* nous apprend qu'aujourd'hui, au Zimbabwe, des exploitations agricoles sont ruinées à cause des politiques de Mugabe. Ceux qui en assuraient l'exploitation, qui assuraient leur autosuffisance grâce à l'utilisation de techniques modernes, en sont expulsés et les terres sont mises en jachère. Voilà ce qui se passe depuis deux ou trois ans. Cela ne remonte pas à 1962; ça a commencé en 2004, et on le constatait encore ce mois-ci. La question est de savoir ce que font les institutions internationales. Nous ne vous posons pas cette question. Vous avez dit que les Nations Unies et d'autres institutions agissent, mais je ne les vois pas agir sur ce terrain-là, où des agriculteurs sont contraints à la pauvreté à cause de politiques désastreuses.

Je sais que le Canada a critiqué publiquement le gouvernement de M. Mugabe, mais à part ces critiques, je ne pense pas que la communauté internationale ni la communauté des ONG aient agi concrètement.

Si personne n'a à rendre compte de cette situation, le seul avis qu'on nous donne est de verser encore de l'argent dans ce qui ressemble à un puits sans fond, au lieu de décider de mettre l'accent sur le Mozambique, quitte à délaissier la plus grande partie de ce continent. J'ai demandé au Sénat que le Canada se concentre sur l'Afrique du Sud. Veillons à en faire un modèle de productivité.

Le problème du CRDI, c'est qu'il gère 177 projets, c'est-à-dire qu'il envoie des gouttelettes d'eau dans toutes les directions, au lieu de se concentrer sur un pays qui pourrait servir de modèle au reste de l'Afrique. Il faut absolument parler des réussites. C'est ainsi que le monde des affaires fonctionne. Les réussites alimentent les réussites. Avez-vous un commentaire à ce sujet?

**Mr. Medhora:** In regard to Zimbabwe and the concept of bottomless sieve, there are situations, and there are several in Africa, where the international community has limited leverage. Zimbabwe is one of them. You can stay and deal with a regime that is quite inefficient and autocratic, or you can leave. Either way, if you are spending money there, it will not be used wisely.

**Senator Grafstein:** Before you continue, Canadian policy has been changed under the current regime to talk about the new universal statement about the responsibility to protect. Where does Canadian policy fit into the ability to protect those people who are being dispossessed from their farms, causing massive poverty and worse, as we speak? Where is the United Nations' notion of the responsibility to protect, the Kofi Annan theory, amplified by Canada, yet we see these things happening before our eyes? Has this thought ruminated through the NGO community and through the people spending this money?

**Mr. Medhora:** I would not speak for the NGO community, as such. I know that there is an active debate on exactly the point of what is the scope of responsibility to protect. When do you act and when do you not? Zimbabwe is an example of that.

**Senator Grafstein:** Zimbabwe is an example of inaction. This has been going on for three years.

**Mr. Medhora:** I am not sure it is all inaction. In some cases, there has been active dialogue that has been rejected by the national authorities. We must recognize that it is not all the international players who make the difference. If you deal with a particularly intransigent situation or government, then there is only so much you can do.

That leads me to the other point of where to spend the money and where not to. It would be a mistake for any of us to think that more money is the solution to all of these problems. The trend in the developing community has been to say that resources should be spent in situations or countries where we know they will be well spent. Ever since the so-called dollar report came about five or six years ago from the World Bank, that has been the way in which the donor community has been operating.

What do you do about situations where you know the dollar will not be well spent? Either you keep investing until the situation turns, or you stay away. Both of those carry risks with them, as your Zimbabwe example shows. That should not prevent us from working in situations, and Africa now has several, Senegal, Mali, Uganda and Tanzania, where we know that our interventions can make a difference and where the governments in power are generally sound, as we heard from our colleague from Mozambique, where the intentions are good and the needs are high.

When you have the situation of \$1.3 million to wire up the country, there is only so much he can do by being more efficient and saying, "Let's fight corruption." At the end of the day, \$1.3 million is \$1.3 million.

**M. Medhora :** En ce qui concerne le Zimbabwe et la formule du puits sans fond, il y a plusieurs situations en Afrique où la communauté internationale ne dispose que de moyens d'action limités. C'est notamment le cas du Zimbabwe. Soit on continue à traiter avec un régime inefficace et autocratique, soit on s'en va. Dans un cas comme dans l'autre, l'argent consacré à ce pays ne sera pas utilisé à bon escient.

**Le sénateur Grafstein :** Avant de vous laisser continuer, je signale que la politique du Canada a été modifiée par le gouvernement actuel; elle est désormais alignée sur la nouvelle déclaration universelle concernant la responsabilité de protéger. Est-ce que la politique canadienne réussit à protéger ces agriculteurs qui sont dépossédés de leurs terres agricoles et acculés à la pauvreté? Comment les Nations Unies assument-elles leur responsabilité de protéger, selon la théorie de Kofi Annan, reprise par le Canada, alors que ces situations dramatiques se produisent sous nos yeux? Est-ce que la communauté des ONG et les gens qui dépensent tout cet argent y ont réfléchi?

**M. Medhora :** Je ne peux pas parler au nom de la communauté des ONG. Je sais qu'il y a actuellement un débat animé sur la portée de la responsabilité de protéger. Quand faut-il agir et quand faut-il s'abstenir? Le Zimbabwe en est un bon exemple.

**Le sénateur Grafstein :** Le Zimbabwe est un exemple d'inaction. Les inactions se poursuivent depuis trois ans.

**M. Medhora :** Je ne suis pas certain que ce soit un exemple d'inaction. Dans certains cas, il y a eu un dialogue actif qui a été rejeté par les autorités nationales. Il faut reconnaître que l'action des intervenants internationaux n'est pas toujours décisive. Lorsqu'on a affaire à un gouvernement particulièrement intransigent, les moyens d'action sont limités.

Cela m'amène à l'autre argument concernant les secteurs auxquels il faut consacrer de l'argent et ceux où il ne faut pas intervenir. On aurait tort de croire que l'argent permet de résoudre tous ces problèmes. Dans le monde en développement, la tendance consiste à dire qu'il faut consacrer les ressources aux situations et aux pays où l'on sait qu'elles seront employées à bon escient. Depuis la publication du fameux rapport dollar de la Banque mondiale il y a cinq ou six ans, c'est de cette façon que fonctionnent les pays donateurs.

Que peut-on faire dans les situations où l'on sait que l'argent sera mal dépensé? On peut soit continuer à investir jusqu'à ce que la situation évolue, soit s'abstenir de toute intervention. Il y a des risques dans un cas comme dans l'autre, comme le montre votre exemple du Zimbabwe. Cela ne devrait pas nous empêcher d'agir dans certaines situations africaines comme celles du Sénégal, du Mali, de l'Ouganda et de la Tanzanie, où nous savons que nos interventions peuvent être décisives, où les autorités gouvernementales au pouvoir sont généralement fiables, comme nous l'a dit notre collègue du Mozambique, et où l'on constate de bonnes intentions et des besoins élevés.

Quand on a 1,3 million de dollars pour brancher le pays, il y a des limites à ce qu'on peut faire pour être plus efficace et pour lutter contre la corruption. En fin de compte, 1,3 million de dollars, ce n'est que 1,3 million de dollars.

**The Chairman:** On behalf of the committee, I know we appreciated listening to the minister. Our experience has been that when we hear Africans tell us about their own situations, it has been extremely interesting. We are all struck by the fact that the minister spoke about wiring Mozambique, but he only has \$1.3 million. Would someone like to explain how he will go about doing that with \$1.3 million? I have not understood that. Does anyone have any thoughts on that? What is the story? The minister has been before the committee and his presentation was very interesting. We all understand what he is trying to do. What happens now?

**Mr. Medhora:** There is a domestic allocation process. The minister has colleagues around his cabinet table who have needs and demands as well.

**The Chairman:** He only has \$1.3 million. That would not run very much of a department, never mind an investment.

**Mr. Medhora:** We have a program on ICTs. It is difficult to convince people, as the minister was saying, that ICTs or science can be applied to these types of problems. Some people still ask why they should invest in computers when they are in a country where the schools do not have chalk for the classrooms.

I was in Senegal in January looking at a school. This was not a rich, upper-class school. The school was in downtown Dakar, where the kids are mostly the children of fisher folk. We are piloting a project to introduce ICTs into the primary school curriculum. The children use icon-based programs to improve their grammar, to learn about the world, to learn about animals and so on. This is a demonstration project. It does not cost a lot of money. We are working with the local education NGO and the Department of Education in the country so they can go national with this pilot project.

Since IDRC is a small institution, we need other folks with us when we go national. The power of demonstration is what we need in this case. Can \$1.3 million make the difference? No. However, if our series of projects on ICTs in Mozambique demonstrates to his own government that this is the way forward, then over time the \$1.3 million would increase.

**The Chairman:** Senator Grafstein made a point about how much of what we give goes to health. Senator Downe asked the question. The \$1.3 million relates to his department. It has nothing to do with putting in whatever needs to be put in to have the lines. The \$1.3 million is for administration. He is administering something, but not very much with \$1.3 million.

You are saying that if there is a small demonstration, this will start the ball rolling.

**Senator Downe:** I do not have a full understanding of your Crown corporation. I am wondering how large it is. What is your yearly budget? Roughly, how many employees do you have?

**Le président :** Permettez-moi de dire au nom du comité que nous avons été très heureux d'entendre le ministre. D'après notre expérience, il est toujours extrêmement intéressant d'entendre des Africains nous expliquer leur propre situation. Nous avons tous été frappés d'entendre le ministre dire qu'il n'avait que 1,3 million de dollars pour brancher le Mozambique. Quelqu'un peut-il expliquer ce qu'il pourrait faire de cette somme? Je ne l'ai pas compris. Avez-vous des idées à ce sujet? De quoi s'agit-il? Le ministre a comparu devant notre comité et nous avons trouvé son exposé très intéressant. Nous comprenons tous ce qu'il essaie de faire. Que se passe-t-il maintenant?

**M. Medhora :** Il s'agit d'un processus d'attribution national. Au cabinet, le ministre a d'autres collègues qui ont eu aussi des besoins et des exigences.

**Le président :** Il ne dispose que de 1,3 million de dollars. Cela suffirait à peine à faire fonctionner un ministère, et c'est nettement insuffisant pour un investissement.

**M. Medhora :** Nous avons un programme de TIC. Comme le ministre l'a dit, il est difficile de convaincre les gens que les TIC ou la science puissent résoudre ce genre de problèmes. Certains demandent encore pourquoi ils devraient investir dans des ordinateurs quand, dans leur pays, il n'y a même pas de craie dans les salles de classe.

J'ai visité une école au Sénégal, en janvier. Ce n'était pas une école riche de la classe supérieure. Cette école était au centre-ville de Dakar, et les élèves étaient principalement des enfants de pêcheurs. Nous menons un projet pilote pour introduire les TIC dans le programme scolaire des écoles primaires. Les élèves utilisent des programmes axés sur des icônes pour améliorer leur grammaire, pour s'informer sur le monde, pour connaître les animaux, et cetera. Il s'agit d'un projet de démonstration. C'est un projet peu coûteux. Nous collaborons avec l'ONG d'éducation locale, ainsi qu'avec le ministère de l'Éducation du pays, afin que ce projet pilote puisse être étendu à l'échelle nationale.

Puisque le CRDI est une petite institution, nous avons besoin d'autres partenaires pour étendre le projet à l'échelle nationale. Ce dont nous avons besoin dans ce cas, c'est de la puissance de la démonstration. Est-il possible de changer les choses avec 1,3 million de dollars? Non. Mais si nous pouvons démontrer au gouvernement du Mozambique que nos projets de TIC sont la solution d'avenir, l'investissement de 1,3 million de dollars augmentera au fil des ans.

**Le président :** Le sénateur Grafstein a fait valoir qu'une bonne partie de l'argent que nous donnons est consacré à la santé. Le sénateur Downe a posé la question. La somme de 1,3 million de dollars visait son ministère. Il ne s'agissait pas du tout de l'argent nécessaire pour mettre le câblage en place. Cette somme est destinée à l'administration. Ces 1,3 million de dollars ne lui permettent pas d'administrer grand-chose.

Ce que vous dites, c'est qu'un petit projet de démonstration peut avoir un effet d'entraînement.

**Le sénateur Downe :** Je ne comprends pas très bien comment fonctionne votre société d'État. De quelle taille est-elle? Quel est votre budget annuel? Combien d'employés compte-t-elle en gros?

**Mr. Medhora:** In 2004-05, our grant from Parliament was \$119.1 million. That is approximately 3.6 or 3.7 per cent of Canada's international assistance envelope.

**Senator Downe:** How many of your employees are based in Canada and how many are outside of the country?

**Mr. Medhora:** In Canada, we have about 250 employees. We have another 100 in our regional offices in Africa, Asia, and Latin America.

**Senator Downe:** I saw from your presentation the number of offices you have in Africa. How many do you have in Asia and Latin America?

**Mr. Medhora:** We have offices in Singapore for Southeast Asia and in New Delhi for South Asia. In Africa, we have offices in Cairo, Nairobi, Dakar, and there is a smaller presence in Johannesburg. In Latin America, we have an office in Montevideo.

**Senator Downe:** I noticed that CIDA has refocused their development dollars on a smaller number of countries. Have you done the same thing?

**Mr. Medhora:** We have not because we are organized primarily thematically. We have organized our programming in the four themes I mentioned. Within that, we spend the bulk of our money in about 20 countries.

**Senator Downe:** Of those 20 countries, how many are in Africa?

**Mr. Medhora:** We spend 40 to 45 per cent of our budget in Africa. I think more than half of those 20 would be in Africa.

**Senator Downe:** The majority of your budget is spent outside of Africa?

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Di Nino:** I have a follow-up question on that. You say that 40 to 45 per cent of your budget is spent on Africa and that 60 to 55 per cent is spent outside of Africa. How much of that is spent in Canada?

**Mr. Medhora:** About 18 per cent of our projects are what we call cooperative projects with Canadian institutions. Even in that instance, the money that flows through a Canadian institution would go on to a developing country.

**Senator Di Nino:** How much do you spend on administration? Is this mostly administration?

**Mr. Medhora:** We also raise another approximately 20 to 25 per cent of our program spending by co-funding with other donors, including CIDA, the U.S. foundations and other bilaterals. If we look at our total annual revenue, we spend about 30 per cent on administration.

**Senator Downe:** Of your additional funding, other than the allocation from Parliament, which I think you indicated was \$119 million, is any of that non-governmental?

**M. Medhora :** En 2004-2005, le Parlement nous a consenti 119,1 millions de dollars. Cela représente environ 3,6 à 3,7 p. 100 de toute l'aide internationale du Canada.

**Le sénateur Downe :** Combien de vos employés sont en poste au Canada et combien à l'extérieur du pays?

**M. Medhora :** Nous comptons environ 250 employés au Canada. Nous en avons 100 autres dans nos bureaux régionaux de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique latine.

**Le sénateur Downe :** J'ai constaté dans votre exposé combien vous aviez de bureaux en Afrique. Combien en avez-vous en Asie et en Amérique latine?

**M. Medhora :** Nous avons des bureaux à Singapour pour l'Asie du Sud-Est et à New Delhi pour l'Asie du Sud. En Afrique, nous avons des bureaux au Caire, à Nairobi, à Dakar, ainsi qu'un petit bureau à Johannesburg. En Amérique latine, nous avons un bureau à Montevideo.

**Le sénateur Downe :** J'ai remarqué que l'ACDI avait décidé de concentrer ses investissements dans le développement dans un nombre plus petit de pays. En avez-vous fait autant?

**M. Medhora :** Non, parce que nous fonctionnons surtout en fonction de thèmes. Nous avons organisé nos programmes autour des quatre thèmes que j'ai mentionnés. À l'intérieur de ces thèmes, nous dépensons la majorité de notre argent dans environ 20 pays.

**Le sénateur Downe :** De ces 20 pays, combien sont en Afrique?

**M. Medhora :** Nous dépensons de 40 à 45 p. 100 de notre budget en Afrique. Plus de la moitié de ces 20 pays sont en Afrique.

**Le sénateur Downe :** Vous dépensez la majorité de votre budget à l'extérieur de l'Afrique?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Di Nino :** J'ai une question supplémentaire à ce sujet. Vous avez dit que vous dépensez de 40 à 45 p. 100 de votre budget en Afrique et de 55 à 60 p. 100 à l'extérieur de ce continent. Quelle proportion de cet argent est dépensée au Canada?

**M. Medhora :** Environ 18 p. 100 de nos projets sont ce que nous appelons des projets de coopération avec des institutions canadiennes. Et même dans ce cas, l'argent qui passe par une institution canadienne est destiné à un pays en développement.

**Le sénateur Di Nino :** Quelle proportion dépensez-vous au titre de l'administration? Cet argent sert-il surtout à l'administration?

**M. Medhora :** Nous allons également chercher de 20 à 25 p. 100 du financement de notre programme par co-financement avec d'autres donateurs, y compris l'ACDI, les fondations américaines et d'autres ententes bilatérales. Sur l'ensemble de notre revenu annuel, nous dépensons environ 30 p. 100 au titre de l'administration.

**Le sénateur Downe :** Vous avez dit que votre Parlement vous avait attribué 119 millions de dollars. Une partie de votre financement supplémentaire vient-il d'organismes non gouvernementaux?

**Mr. Medhora:** Are U.S. foundations what you mean by non-governmental?

**Senator Downe:** Yes.

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Di Nino:** That is the 25 per cent extra, right?

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Downe:** What dollar figure do U.S. foundations contribute?

**Mr. Medhora:** Of the \$20 million that we raised through external funding last year, about half of it was from Canadian CIDA. The rest was from other bilaterals such as the Dutch, the Norwegians, the Swedes, as well as U.S. foundations.

**Senator Downe:** These were for joint projects involving those foundations and those countries that we are administering?

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Downe:** Is your corporation covered under the Access to Information Act?

**Mr. Medhora:** Yes.

**Senator Grafstein:** I wonder if the government has given thought to approaching development in a different way based on our comparative advantage. We are the most wired country in the world. We now have the highest number of hubs in place. Even though the government is not efficient and effective, under the United Nations statistics, we are the most e-ready country in the world from a governance standpoint. We are the leaders in long distance, fixed line and wireless. We are leaders in communications of all sorts. The key to the new world is wireless and digital communication.

I look at Africa, and the total density is 10 per cent at best in some places. Libya is better off, as well as Egypt, Algeria, and the Mediterranean states.

Canada should think in terms of trying to do something effective instead of spending nickels and dimes that disappear into the Sahara of poverty of Africa and decide to wire up two or three countries. We could do it for \$10 million. I could do it myself by phone in three months. I could wire up Mozambique.

**Mr. Medhora:** I do not know why we have not simply selected a country and said, "Wire it up."

After the Summit of the Americas in Quebec City, which was three years ago, the government created the Institute for the Connectivity of the Americas. After the G8 Summit in Kananaskis two years ago, they created something similar called Connectivity Africa, both of which recognize the

**M. Medhora :** Les fondations américaines sont-elles à votre avis des organismes non gouvernementaux?

**Le sénateur Downe :** Oui.

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Di Nino :** Ce sont les 25 p. 100 supplémentaires, n'est-ce pas?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Downe :** Quelles sommes les fondations américaines fournissent-elles?

**M. Medhora :** Environ la moitié des 20 millions de dollars de financements externes que nous avons obtenus l'an dernier venaient de l'ACDI. Le reste venait d'autres ententes bilatérales signées entre autres avec les Pays-Bas, la Norvège, la Suède, ainsi qu'avec les fondations américaines.

**Le sénateur Downe :** Cet argent servait-il à des projets conjoints auxquels participaient ces fondations et ces pays?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Downe :** Votre société est-elle assujettie à la Loi sur l'accès à l'information?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Grafstein :** Je me demande si le gouvernement a envisagé une approche différente en matière de développement, une méthode axée sur notre avantage comparatif. Nous sommes le pays le plus branché du monde. C'est nous qui avons maintenant le plus grand nombre de stations pivot. Même si le gouvernement n'est pas encore efficace et efficient, d'après les statistiques des Nations Unies, nous sommes le pays le plus informatisé du point de vue du gouvernement. Nous sommes les chefs de file des télécommunications ou de la longue distance, du service fixe et du sans fil. Nous sommes des chefs de file dans tous les types de communication. Les communications sans fil et les communications digitales sont la clé du nouveau monde.

Dans le cas de l'Afrique, la densité totale est d'environ 10 p. 100, ou mieux, à certains endroits. Elle est un peu plus élevée en Libye, ainsi qu'en Égypte, en Algérie et dans les états méditerranéens.

Le Canada devrait envisager de prendre des mesures efficaces plutôt que de dépenser des sommes minimales qui sont englouties dans le Sahara de la pauvreté de l'Afrique. Il devrait décider de brancher deux ou trois pays. Cela pourrait se faire pour 10 millions de dollars. Je pourrais le faire moi-même par téléphone en trois mois. Je pourrais brancher le Mozambique.

**M. Medhora :** Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas tout simplement choisi un pays et décidé de le brancher.

Après le Sommet des Amériques, à Québec, il y a trois ans, le gouvernement a créé l'Institut de connectivité des Amériques. Après le Sommet du G-8, à Kananaskis, il y a deux ans, on a créé un organisme semblable, appelé Connectivity Africa. Ces deux organismes reconnaissent l'avantage comparatif que vous avez

comparative advantage that you mention, and both are housed in IDRC and get co-funding from other donors as well. Could we be doing more? Yes.

**Senator Grafstein:** Are you spending more than \$1 million to match the \$1 million in Mozambique?

**Mr. Medhora:** Our ICT program accounts for one third of our spending. That is probably an understatement because when we do something on social and economic policy or environmental management, there is a strong ICT component as well.

**Senator Grafstein:** Let us break it down. We are talking about infrastructure versus add-ons. We are not talking about computers and phones. What percentage are we spending on infrastructure?

**Mr. Medhora:** I do not know the Canadian figures. In IDRC's case, it would be low. We are a research-support agency, not an infrastructure-building agency.

[Translation]

**Senator Corbin:** I will be brief. I would like you to provide us with more details on your external sources of funding; based on the figures which you provided, you receive around \$10 million from what you term "bilaterals," is that correct?

**Mr. Medhora:** Yes, it is.

**Senator Corbin:** What are bilaterals? Explain to me what you mean by bilaterals?

**Mr. Medhora:** Our bilateral partners are the development agencies of other countries such as, for example, Sweden and the Netherlands. Our bilateral partners are CIDA's counterparts abroad.

**Senator Corbin:** Do you only have two bilateral partnerships?

**Mr. Medhora:** No, we have several.

**Senator Corbin:** Who are these partners? Do you have a list?

[English]

**Mr. Medhora:** Swedish International Development Cooperation Agency, the Swiss Agency for Development and Corporation, the UK Department for International Development, DFID, USAID, the American aid agency. All the national aid agencies are called bilateral.

[Translation]

**Senator Corbin:** Why are they involved in what is essentially a Canadian agency? Do we not have the necessary resources to follow our own path? In other words, explain to me how this "bilateralism" in which you are involved with international partners works. You have not yet explained it to me.

mentionné, ils se trouvent tous les deux au CRDI et ils sont également cofinancés par d'autres donateurs. Pourrions-nous faire davantage? Bien sûr.

**Le sénateur Grafstein :** Dépensez-vous plus d'un million de dollars pour contrebalancer le million de dollars au Mozambique?

**M. Medhora :** Notre programme de TIC représente un tiers de nos dépenses. Et c'est peut-être une sous-estimation, car lorsque nous prenons des mesures dans le domaine de la politique sociale et économique ou de la gestion de l'environnement, il y a là aussi un élément important de TIC.

**Le sénateur Grafstein :** Faisons la ventilation. Nous parlons de l'infrastructure plutôt que des ajouts. Nous ne parlons pas des ordinateurs et des téléphones. Quel pourcentage sert à l'infrastructure?

**M. Medhora :** Je ne connais pas les chiffres au Canada. Dans le cas du CRDI, la proportion serait faible. Nous sommes un organisme de soutien à la recherche et non un organisme de construction d'infrastructure.

[Français]

**Le sénateur Corbin :** Je serai bref. Je voudrais clarifier davantage les sources extérieures de financement. D'après les chiffres que vous nous avez donnés, vous recueillez environ 10 millions de dollars de ce que vous avez appelé « des bilatéraux », oui ou non?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Corbin :** Que sont les bilatéraux? Expliquez-moi ce terme.

**M. Medhora :** Ce sont les agences de développement des autres pays, par exemple, de la Suède ou des Pays-Bas. Ce sont les contreparties de l'ACDI au Canada.

**Le sénateur Corbin :** Il y en a seulement deux?

**M. Medhora :** Non, il y en a plusieurs.

**Le sénateur Corbin :** Qui sont-elles? Avez-vous une liste?

[Traduction]

**M. Medhora :** L'agence suédoise de développement international, l'Agence suisse de développement et de coopération, le ministère du Développement international du Royaume-Uni, le DFID, USAID, l'Agence d'aide américaine. Nous appelons agences bilatérales toutes les agences nationales d'aide.

[Français]

**Le sénateur Corbin :** Pourquoi sont-elles impliquées dans ce qui est fondamentalement une agence canadienne? Est-ce que nous n'avons pas les ressources nécessaires pour suivre seul notre propre chemin? En d'autres mots, expliquez-moi cette fonction de « bilatérisme » dans laquelle vous êtes impliqués avec des partenaires à l'étranger. Vous ne l'avez pas expliquée.



[English]

**Mr. Medhora:** It is again the counterpart to what we just heard. Let us take for granted that Africa is overrun by individual agencies working there. The other side of donor coordination is for donors to group together, choose a common problem and invest jointly in it.

**Senator Corbin:** Is that a problem or a project? There is a difference.

**Mr. Medhora:** A project that addresses a problem.

**Senator Corbin:** You are talking bureaucratise. Could you speak plain English and tell us the plain facts about what this is all about? I just do not understand.

[Translation]

In French or in English. You are talking bureaucrat-speak, which is of no help to us. Day after day, we are inundated with statistics; we want facts, examples, activities, results. Can you provide us with any?

[English]

**Mr. Medhora:** The problem is low capacity to analyze economic policy in Africa. We created the African Economic Research Consortium, which is a training and resource support agency based in Nairobi. It was created by IDRC. A dozen other donors have joined us over the years since its creation in 1989. That is an example of what I am talking about.

**Senator Corbin:** That is what I have been asking for from the beginning. Give me more examples. I want to know what we do with our taxpayers' money. I want to know and you have not totally satisfied me that we cannot go this route alone. I particularly do not understand —

[Translation]

Why are American foundations involved in Canadian projects?

[English]

**Mr. Medhora:** If we jointly recognize that there is something wrong in the developing country that needs to be tackled, and if the American foundation, like the Ford Foundation, has the same goals and objectives as we do, rather than each of us set up our separate projects to deal with, as you say, a problem, why would not we want to work together on it?

**Senator Corbin:** I am all for that.

Are the monies you obtain from the foundations earmarked in any way? Are they for specific uses, or is this money dumped into a common fund and used by whoever is in charge of administering a particular project? Are decisions imposed from a donor bilateral, or whatever?

[Traduction]

**M. Medhora :** C'est là aussi la contrepartie de ce que nous venons d'entendre. Il faut tenir pour acquis qu'il y a en Afrique une foison d'agences. L'autre aspect de la coordination consiste à regrouper les donateurs, à choisir un problème commun et à investir ensemble pour le régler.

**Le sénateur Corbin :** S'agit-il d'un problème ou d'un projet? Ce n'est pas la même chose.

**M. Medhora :** Un projet qui règle un problème.

**Le sénateur Corbin :** Vous parlez comme un bureaucrate. Pourriez-vous parler en anglais simple et nous dire simplement de quoi il s'agit? Je ne vous comprends pas.

[Français]

En français ou en anglais. Vous employez un langage bureaucratique qui ne nous aide pas. On nous donne des statistiques à la tonne, jour après jour. On cherche des faits, des exemples, des activités, des résultats. Pouvez-vous nous en donner?

[Traduction]

**M. Medhora :** Le problème, c'est qu'il y a peu de capacité d'analyser la politique économique en Afrique. Nous avons créé le Consortium pour la recherche économique en Afrique, une agence de formation et de soutien des ressources dont le siège se trouve à Nairobi. Ce consortium a été créé par le CRDI. Au fil des ans, une douzaine d'autres donateurs se sont joints à nous depuis sa création, en 1989. C'est un exemple de mon propos.

**Le sénateur Corbin :** C'est ce que je demande depuis le début. Donnez-moi plus d'exemples. Je veux savoir ce qu'on fait de l'argent de nos contribuables. Je veux le savoir, et vous ne m'avez pas entièrement convaincu que nous ne pouvons pas faire cavalier seul. Plus particulièrement, je ne comprends pas...

[Français]

Pourquoi y a-t-il des fondations américaines impliquées avec le Canada?

[Traduction]

**M. Medhora :** Si nous reconnaissons ensemble qu'il faut résoudre un problème dans le pays en développement, et si la fondation américaine, par exemple la Fondation Ford, partage les mêmes objectifs que nous, pourquoi ne pas travailler ensemble, plutôt que de mettre sur pied des projets distincts pour résoudre le problème, comme vous l'avez dit?

**Le sénateur Corbin :** Je suis tout à fait d'accord avec cela.

L'argent que vous obtenez des fondations est-il réservé à des fins quelconques? Sert-il à des fins précises, ou cet argent est-il versé dans un fonds commun et utilisé par ceux qui sont chargés d'administrer un projet particulier? Les donateurs bilatéraux imposent-ils des décisions, par exemple?

**Mr. Medhora:** It depends. In some cases, the funds are earmarked. In other words, it is what we call core funding, which is to say that it is pooled and the pot is managed commonly. It is a very individual, specific situation.

**Senator Corbin:** You have to understand, sir, that when you come to Parliament, leave your bureaucratise at the door. It is not helpful. We are not dumb or stupid, but we are here to address specific problems.

In your earlier recitation, you did not at all mention the insidious impact of the IMF and World Bank policies on deteriorating food supplies in Africa. Why did you not mention that? That is well known. Are you aware of it?

**Mr. Medhora:** Yes, I am.

**Senator Corbin:** Why did you not mention it?

**Mr. Medhora:** I am not sure it is all one way. I did mention, by the way, that outside advice has not served Africa well.

**Senator Corbin:** That is general.

**Mr. Medhora:** In the case of food policy, countries have been following what is called policies that are biased against the rural sector. In fact, there are instances where the IMF and World Bank have been arguing to raise farm prices so that more food production is grown at home. Where I think a lot of agencies like that have to answer for is to not be more upfront about the effect of agricultural policies in the north on agricultural systems in the south. That is something that the bank and fund have only recently taken up, but it is something they should have dealt with years ago.

**Senator Corbin:** Yes, after the burnt land policy, finally they wake up. Where were you all that time? Did you not identify this problem as it was developing? What is it that you do?

I will leave it at that, but I am far from satisfied and happy with the approach that this organization is taking to serious human problems.

**Senator Eyton:** In your opening remarks, you suggested that unless you had a growth rate of something over 5 per cent you were wasting your time. I assume that is because of the high birth rate and the increase in population in Africa and other places?

**Mr. Medhora:** As well as low rates of return on domestic investment.

**Senator Eyton:** IDRC has a wide mandate. Have you done anything about lowering birth rates in African countries?

**M. Medhora :** Cela dépend. Dans certains cas, des fonds sont réservés. Autrement dit, c'est ce que nous appelons le financement de base, ce qui signifie que l'argent est versé dans un fonds commun et géré par l'ensemble des participants. C'est un cas très particulier.

**Le sénateur Corbin :** Vous devez comprendre, monsieur, que lorsque vous vous présentez devant le Parlement, vous devez laisser votre langue de bois au vestiaire. Cela ne nous aide pas. Nous ne sommes pas stupides, mais nous sommes ici pour régler des problèmes précis.

Dans votre exposé précédent, vous n'avez fait aucune mention de l'effet insidieux des politiques du FMI et de la Banque mondiale sur la détérioration de l'approvisionnement en aliments en Afrique. Pourquoi n'en n'avez-vous pas parlé? C'est pourtant bien connu. En êtes-vous au courant?

**M. Medhora :** Oui.

**Le sénateur Corbin :** Pourquoi ne l'avez-vous pas mentionné?

**M. Medhora :** Je ne suis pas certain que le problème soit à sens unique. Par contre, j'ai mentionné que les conseils de l'extérieur n'avaient pas toujours été avantageux pour l'Afrique.

**Le sénateur Corbin :** C'est une affirmation générale.

**M. Medhora :** Dans le cas de la politique alimentaire, les pays ont appliqué des politiques biaisées contre le secteur rural. En fait, dans certains cas, le FMI et la Banque mondiale ont dit qu'il faudrait augmenter le prix des entreprises agricoles afin qu'une plus grande partie des aliments soient produits au pays. Ce qu'on peut reprocher à bon nombre d'agences de ce genre, c'est de ne pas avoir été plus franc quant aux effets des politiques agricoles du nord sur les systèmes agricoles du sud. La banque et le fonds se sont récemment attaqués à ce problème, mais il aurait dû être réglé il y a des années.

**Le sénateur Corbin :** Oui, ils se réveillent enfin après avoir appliqué leur politique de rasage. Et où étiez-vous durant tout ce temps? N'avez-vous pas constaté ce problème lorsqu'il a commencé à se poser? En quoi consiste votre travail?

Je m'en tiendrai à cela, mais je suis loin d'être satisfait de l'approche de votre organisation à l'égard de problèmes humains graves.

**Le sénateur Eyton :** Dans vos remarques préliminaires, vous avez dit qu'à moins d'obtenir un taux de croissance de plus de 5 p. 100, vous perdez votre temps. Je suppose que c'est à cause des taux de naissance élevés et de l'augmentation de la population en Afrique et ailleurs, n'est-ce pas?

**M. Medhora :** Oui, et aussi des faibles taux de rendement sur l'investissement national.

**Le sénateur Eyton :** Le mandat du CRDI est très vaste. Avez-vous essayé de réduire les taux de naissance dans les pays d'Afrique?

**Mr. Medhora:** Not directly, no. What we have done is worked on raising levels of education, which do impact on birth rates, on awareness building of the issue, and finally, simply gathering the right statistics, but we have not actually operated on lowering birth rates, no.

**Senator Eyton:** I would have thought that communicating and giving that kind of advice is exactly how you go about lowering births.

I want to pick up on Senator Grafstein's call for success stories. I have a business background and am well aware that the most important thing in any organization, big or small, is to have some successes and to build on those successes. I see just one sentence in your handout that would discourage me, I think, and it said that IDRC supports 138 different projects and 116 institutions in 22 countries, with a value of \$45 million. To do that, you have a staff here in Ottawa of 250, or two and a half times the number of people you have out in the regional offices doing the hands-on work. I would have thought that that recipe of small grants scattered all over the place — it certainly will engender employment and use time here in Ottawa, but I would not think that that is the way to generate success stories that you can look at and that serve as a kind of a living, breathing example for other countries who can emulate.

Have you thought that you might change your way of operating, thereby emphasizing fewer projects in fewer countries and employing more people on the ground in those places and fewer people here? Has there been any fundamental consideration of the direction of the IDRC?

**Mr. Medhora:** First, we have an international board of governors with 21 members, 10 of whom are non-Canadian who approved our five-year program in November 2004 for the period 2005-10 when this issue arose. Our average project size has been increasing. Second, it is not necessarily the case that you need a large project to demonstrate some things. Some of our success stories have come from relatively small \$300,000 to \$400,000 investments. Third, on the question of presence on the ground versus in Ottawa, it is not that the people in the regions are delivering the projects and we in Ottawa are not delivering. There is a mixture of competencies in both areas. Cost levels are not necessarily that different and sometimes having a field office can be more expensive than working from an office in Canada. We constantly review our regional presence and we have a system.

For example, Mr. Schönwälder leads a team of eight or nine people situated in both our regional offices and in Ottawa. There are regional specialists in the region and sectoral specialists in head office. Our projects are run by teams. It is difficult to determine the optimal mix of staff between the regions and head office.

**M. Medhora :** Pas directement, non. Nous avons plutôt essayé de rehausser les niveaux d'éducation, ce qui influe sur les taux de natalité. Nous avons également fait des efforts de sensibilisation à cet égard et enfin, nous avons simplement recueilli les statistiques pertinentes. Mais nous n'avons pas pris de mesure pour favoriser une baisse des taux de natalité.

**Le sénateur Eyton :** J'aurais cru que la communication et des conseils de ce genre seraient une bonne solution pour réduire les taux de naissance.

Permettez-moi de revenir à la demande du sénateur Grafstein au sujet des réussites. Je viens du monde des affaires et je sais très bien que ce qui est le plus important dans toute organisation, petite ou grande, c'est d'obtenir des réussites et de construire à partir de ces réussites. Dans votre brochure, j'ai vu une phrase que je trouve décourageante. On y dit que le CRDI appuie 138 projets différents et 116 institutions dans 22 pays, le tout représentant une somme de 45 millions de dollars. Pour cela, vous avez un effectif de 250 employés à Ottawa, soit deux fois et demie plus de gens que dans les bureaux régionaux qui travaillent sur le terrain. J'aurais cru que cette formule de petites subventions éparpillées un peu partout — c'est certes une façon de créer des emplois et des heures de travail ici à Ottawa, mais je ne crois pas que c'est ainsi qu'on peut obtenir des réussites qui puissent servir d'exemples vivants pour d'autres pays.

Avez-vous envisagé de modifier votre façon de fonctionner, de vous concentrer sur moins de projets dans moins de pays, d'employer plus de gens sur le terrain et moins de personnes ici? A-t-on examiné l'orientation fondamentale du CRDI?

**M. Medhora :** Tout d'abord, nous avons un conseil d'administration international composé de 21 membres, dont dix non Canadiens, qui a approuvé notre programme quinquennal en novembre 2004 pour la période de 2005 à 2010, lorsque cette question s'est posée. On a augmenté la taille moyenne de nos projets. Deuxièmement, il n'est pas nécessaire d'avoir un grand projet pour démontrer quelque chose. Certaines de nos réussites sont issues d'investissements relativement faibles, de 300 000 à 400 000 dollars. Troisièmement, pour ce qui est des travailleurs sur le terrain ou à Ottawa, il ne s'agit pas de faire réaliser les projets par les gens sur le terrain et de se tourner les pouces à Ottawa. Il y a un mélange de compétences dans les deux régions. Les coûts ne sont pas nécessairement vraiment différents et il arrive qu'il soit plus coûteux d'établir un bureau sur le terrain plutôt que de faire le travail au Canada. Nous examinons constamment notre présence dans les régions et nous avons un réseau.

Par exemple, M. Schönwälder dirige une équipe de huit ou neuf personnes qui travaillent dans nos bureaux régionaux et à Ottawa. Nous avons des spécialistes régionaux dans les régions et des spécialistes sectoriels à l'administration centrale. Nos projets sont menés par des équipes. Il est difficile de déterminer quelle doit être la composition optimale de l'effectif, entre le personnel des régions et celui de l'administration centrale.

You mentioned a business where you can measure that through rates of return. It is much more difficult to do when your output is research. However, we think we have approximately the right mix on the issue you raised.

**Senator Eyton:** I might accept that if you were dealing with developed countries with developed economies. I find it hard to understand when you are dealing with developing countries that have the rates of poverty and illiteracy that we are seeing in Africa.

[Translation]

**Senator Robichaud:** When you set your priorities in terms of which countries and projects are to be chosen, do you undertake consultations with CIDA? Is that something you do when deciding how to focus your intervention? These are Canadian agencies. When encouraging other countries to focus their work, does Canada lead by example by adopting an approach which allows us to optimize our interventions in Africa?

[English]

**Mr. Medhora:** We have good, close relations with CIDA at every level, although the mandates of the two agencies are quite different. We are much more focussed on research analysis and capacity building. We are a relatively small proportion of the official Canadian aid effort — 3.5 per cent to 4 per cent over the last two decades. The president of CIDA sits on our board of governors. As such, that is the most immediate link. At the executive level, we have exchanges on these kinds of issues regularly, as do program colleagues and staff. The general sequencing would be that IDRC invests in something at the pilot and research stage, and when it becomes large, it becomes something that CIDA might do.

For example, I cite health in Tanzania. The IDRC and CIDA have worked jointly to develop the Tanzania Essential Health Interventions Project in two districts. We are now working together, with CIDA taking the lead, to see, based on the success we have had in the past five years, how this project might be scaled up in the country as well as scaled out. We are working on something similar in Nigeria. That is how it works at the operating level.

**Senator Robichaud:** When you initiate a project, it does not necessarily mean that once you have shown results, CIDA will continue the project. Would it not be better to have the assurance before you begin the project?

**Mr. Medhora:** Yes, I agree that it would be better, but times and priorities change, and project gestation periods are long. Working at IDRC, I could not say with any certainty that we would have a commitment from CIDA or any other agency that might click in three, four or five years down the road. I could not

Vous avez dit que dans une entreprise, on peut mesurer les résultats par le rendement. C'est beaucoup plus difficile quand le produit est de la recherche. Nous pensons toutefois que nous avons trouvé la bonne solution à cet égard.

**Le sénateur Eyton :** Je pourrais le croire si vous traitiez avec des pays industrialisés dotés d'économies bien développées. Je trouve cela difficile à comprendre puisque vous travaillez avec des pays en développement qui ont des taux de pauvreté et d'analphabétisation comme ceux que l'on constate en Afrique.

[Français]

**Le sénateur Robichaud :** Lorsque vous établissez vos priorités, à savoir dans quels pays vous irez ou sur quels projets vous travaillerez, y a-t-il des consultations avec l'ACDI, lorsque vous en venez à cibler vos interventions? Ce sont des agences canadiennes. Lorsque l'on essaie d'amener les autres pays à cibler, est-ce que nous montrons l'exemple en essayant d'en arriver à une conclusion qui pourrait optimiser nos interventions en Afrique?

[Traduction]

**M. Medhora :** Nous entretenons d'excellentes relations avec l'ACDI à tous les niveaux, bien que le mandat des deux organisations soit très différent. Nous nous concentrons bien davantage sur la recherche et l'analyse ainsi que sur la création de capacité. Nous représentons une proportion relativement faible de l'aide canadienne officielle — de 3,5 à 4 p. 100 au cours des deux dernières décennies. Le président de l'ACDI siège au sein de notre conseil d'administration. Il est donc notre lien le plus immédiat. Au niveau de la direction, nous avons régulièrement des échanges sur des questions de ce genre, comme le font également les collègues et le personnel des programmes. Voici quelle est la séquence habituelle : le CRDI investit dans un projet pilote, à l'étape de la recherche, et lorsque le projet prend de l'ampleur, l'ACDI peut s'en occuper.

Prenons l'exemple de la santé en Tanzanie. Le CRDI et l'ACDI ont travaillé de concert pour mettre en place des projets d'intervention essentiels en santé en Tanzanie dans deux districts. Nous travaillons maintenant ensemble, sous la direction de l'ACDI, pour voir, compte tenu de la réussite que nous avons obtenue au cours des cinq dernières années, comment ce projet pourrait être étendu à l'échelle du pays et exporté ailleurs. Nous sommes en train de mettre au point un projet semblable au Nigeria. C'est de cette façon que nous travaillons au niveau des opérations.

**Le sénateur Robichaud :** Mais lorsque vous mettez un projet sur pied, cela ne signifie pas nécessairement que l'ACDI continuera de le mettre en oeuvre une fois que vous en aurez démontré les résultats? Ne vaudrait-il pas mieux avoir cette garantie avant que vous entrepreniez le projet?

**M. Medhora :** Oui, ce serait mieux, j'en conviens, mais les temps et les priorités changent et les projets ont de longues périodes de gestation. Je travaille au CRDI, et je ne pourrais pas dire de façon certaine que l'ACDI ou une autre agence s'engagera dans nos projets dans trois ans, quatre ans ou cinq ans. Je ne

give you that assurance at the start of any project because research is fundamentally about success or failure. Research results take you one way or the other way. It is difficult for someone to buy into something that is unproven and in the future.

[*Translation*]

**Senator Robichaud:** I think that it would be easy to buy into a project if the results were positive. Were the results negative, you would surely not continue with the project. It does not make sense to commit funding if the results are entirely negative. However, if a project proved to be worthwhile, you would at least have the certainty that an agency could take over and continue the work; the project would not be completely lost.

[*English*]

**Mr. Medhora:** Your point is well taken. I gave you the example of Tanzania, where if there is a success story CIDA has said we should do more of the same elsewhere — and we are doing that.

[*Translation*]

**Senator Corbin:** Mr. Medhora, you told us that you held a meeting with the board of governors last fall. How many governors are there on the board?

**Mr. Medhora:** Twenty-one.

**Senator Corbin:** Twenty-one, of whom 10 are from countries other than Canada?

**Mr. Medhora:** That is correct.

**Senator Corbin:** How many are from Africa?

**Mr. Medhora:** Two.

**Senator Corbin:** And who are they?

**Mr. Medhora:** There is Ms. Lalla Ben Barka, the former deputy director of the UN Economic Commission for Africa, who is now UNESCO's representative at the regional office.

**Senator Corbin:** What I actually wanted to know was whether any members of your board are real Africans who have had careers in Africa, not representatives of United Nations organizations.

**Mr. Medhora:** Yes. Ms. Ben Barka is either from Mali or Burkina; Burkina, I think.

**Senator Corbin:** Yes, but she works for a United Nations organization, she does not work in her own country. Do you understand the distinction that I am making? We know that there are many people in New York buzzing around the hub that is the United Nations. I am talking about Africans working at grassroots level in Africa, not people who work in ivory towers. Are there any such people on your board of governors?

pourrais vous donner cette garantie au départ de quelque projet que ce soit, puisque la recherche est foncièrement une question de réussite ou d'échec. Les résultats des recherches vous orientent vers l'une ou l'autre. Il est bien difficile de faire accepter quelque chose qui n'est pas prouvé et dont on ne connaît pas la viabilité future.

[*Français*]

**Le sénateur Robichaud :** Je crois qu'il serait facile de s'engager si les résultats sont positifs. Si les résultats sont négatifs, on arrête l'exercice. Il n'est pas question d'engager des fonds si les résultats sont complètement négatifs. Mais si l'expérience est valable, on aurait au moins la certitude qu'une agence pourrait continuer l'exercice, qu'elle ne sera pas complètement perdue.

[*Traduction*]

**M. Medhora :** Oui, je comprends. Je vous ai donné l'exemple de la Tanzanie, dans lequel l'ACDI nous a dit que si nous réussissons, il faudrait faire davantage de projets de ce genre ailleurs... et c'est ce que nous faisons.

[*Français*]

**Le sénateur Corbin :** Vous nous avez dit, monsieur Medhora, que vous avez tenu la réunion du Bureau des gouverneurs l'automne dernier. Il y a combien de gouverneurs?

**M. Medhora :** Vingt et un.

**Le sénateur Corbin :** Dont dix de l'étranger?

**M. Medhora :** C'est exact.

**Le sénateur Corbin :** Combien sont d'Afrique?

**M. Medhora :** Deux.

**Le sénateur Corbin :** Qui sont-ils?

**M. Medhora :** Il y a Mme Lalla Ben Barka, qui est l'ex-directrice adjointe de l'UN Economic Commission for Africa. Elle est maintenant la représentante de l'UNESCO au bureau régional.

**Le sénateur Corbin :** Je voudrais plutôt savoir si vous avez, à votre bureau de direction, des vrais Africains, des gens de carrière, pas des représentants des organismes des Nations Unies.

**M. Medhora :** Oui. Mme Ben Barka est du Mali ou du Burkina. Je pense que c'est du Burkina.

**Le sénateur Corbin :** Oui mais elle est employée par un organisme des Nations Unies, elle ne travaille pas dans son pays. Comprenez-vous la distinction? On sait que beaucoup de gens, aux Nations Unies, à New York, gravitent autour de ce satellite. Je vous parle d'Africains impliqués sur le terrain, en Afrique, pas des gens qui travaillent dans des tours. Est-ce qu'il y a en à votre bureau des gouverneurs?

**Mr. Medhora:** I am not convinced that somebody who works for the United Nations, and who is based in Africa, is not aware of Africa's problems; but, I understand the point that you are making.

**Senator Corbin:** Are you sure that you have got my message?

Mr. Chairman, we should seriously consider summoning, once again, the president of the IDRC to appear before the committee. Somebody has to be held accountable, somebody has to be politically accountable for the organization's policies and programs. I have many questions to ask on the subject.

[English]

**The Chairman:** I understand perfectly well what Senator Corbin is saying, as do other members of the committee. There are two points. The committee should not be taking it out on you when these are questions that should be asked of CIDA, and we have not done that. Committee members know that the huge problem in Africa is agriculture, and you have only touched upon that. One could ask why it is that years go by before suddenly someone agrees that, yes, it is a terrible.

We know the Doha Round is trying to address this, but the question does cross one's mind as to how we got into this in the first place. If we have people who are supposed to be researching development, and the one big subject in development is that a huge percentage of the people work in subsistence agriculture and suddenly they are in a state of disaster, why was this allowed to happen? Point one.

Number two, in terms of the witnesses before our committee, most of us would agree — and again, we are not having an inquisition here — that the ones who work in Africa, the African ministers and farmers from different countries we have had, have been very good. Even the minister who was just here told me when I was speaking with him that their main exportable product in Mozambique — which would give them revenue to do the things that they need to do because you cannot do anything if there is no revenue — is cotton. They produce quite a lot of cotton. We all know the cotton scandal, that the prices are being destroyed by subsidized cotton. We have all read the papers about that.

Before I adjourn the meeting, Senator Di Nino, did you want to say a word?

**Senator Di Nino:** If you are finished?

**The Chairman:** Yes. Everyone knows what I am talking about.

**Senator Di Nino:** Mr. Chairman, I will share with the witnesses, in a form of an apology on my part, that there is a lot of frustration around this room in the facts that we are hearing. So much for so long has been tried, has been given, has been granted, and yet we see little or no results. As a matter of fact, we are hearing that the poverty is actually worse now than it was. If it comes out as being aggressive toward you, we are part of

**M. Medhora :** Je ne suis pas convaincu que quelqu'un travaillant pour les Nations Unies, basé en Afrique, ne soit pas au courant des problèmes de l'Afrique, mais je comprends votre point de vue.

**Le sénateur Corbin :** Vous êtes sûr que vous m'avez compris?

Monsieur le président, nous devrions songer sérieusement à convoquer à nouveau la présidente de cet organisme. Quelqu'un doit rendre des comptes, quelqu'un doit répondre politiquement des politiques et programmes de cet organisme. J'ai beaucoup de questions à poser à ce sujet.

[Traduction]

**Le président :** Je comprends très bien ce que dit le sénateur Corbin, tout comme d'autres membres du comité. Il y a deux réponses à cela. Le comité ne devrait pas s'en prendre à vous alors que ces questions devraient être posées à l'ACDI, ce qui n'a pas été fait. Les membres du comité savent que le plus énorme problème en Afrique est l'agriculture, et vous l'avez à peine abordé. On pourrait se demander pourquoi après tant d'années quelqu'un reconnaît subitement que ce problème est terrible.

Nous savons que les négociations de Doha visent à corriger ce problème, mais on peut se demander comment nous en sommes arrivés là. Nous avons des gens qui sont supposés faire de la R et D, et le plus grand sujet en matière de développement, c'est qu'un énorme pourcentage de la population travaille à l'agriculture de subsistance. Voilà soudain que ces gens se trouvent en pleine catastrophe. Pourquoi a-t-on permis que cela se produise?

Deuxièmement, pour ce qui est des témoins qui ont comparu devant notre comité, nous convenons pour la plupart — et je répète que nous ne tenons pas une inquisition — que ceux qui travaillent en Afrique, les ministres africains et les agriculteurs des différents pays que nous avons entendus, nous ont présenté d'excellents témoignages. Même le ministre que nous venons d'entendre m'a dit, lorsque je parlais avec lui, que le principal produit exportable au Mozambique — le produit qui leur rapporte l'argent nécessaire pour financer des projets, car on ne peut rien faire sans revenu — est le coton. Le Mozambique produit beaucoup de coton. Nous savons tous quel est le scandale du coton, que ses prix ont été détruits par la production subventionnée. Nous avons tous lu des documents à ce sujet.

Avant que je lève la séance, vous voulez dire quelques mots, sénateur Di Nino?

**Le sénateur Di Nino :** Avez-vous terminé?

**Le président :** Oui. Tout le monde sait de quoi je parle.

**Le sénateur Di Nino :** Monsieur le président, permettez-moi de dire à nos témoins, sous forme d'excuses, que nous sommes nombreux à être frustrés au sein de ce comité par ce que nous entendons. Nous essayons depuis très longtemps, nous avons beaucoup donné, et pourtant il y a peu de résultat, si même il y en a. En fait, on nous dit que la pauvreté est pire que jamais. Si nous nous sommes montrés agressifs envers vous, c'est que nous

the same organization, we are part of the same government, we are part of the same structures and we can take the liberties that we cannot with a minister or the prime minister of a country.

My colleague asked that we ask the president of the organization to come back. Something has been mulling through my mind that I have discussed privately with one or two of my colleagues and that is the idea of twinning countries so that you have some focus, rather than a variety of 22 countries, 128 projects and all of the other groups that are in effect doing the same thing. You can ask your president — hopefully, she will attend and we look forward to seeing her — to answer this question. Has twinning ever been tried? Is there any benefit to it? Do we have any information that could be helpful in answering that question, which I will also ask of her? I appreciate that.

**The Chairman:** Thank you. I will adjourn the meeting and thank our witnesses for taking a fair amount of heat this evening. We will be very happy when we can make room for the president of IDRC.

The committee adjourned.

---

OTTAWA, Wednesday, June 1, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:01 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

**Senator Peter A. Stollery** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Honourable senators, I would welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

We will focus today on issues related to governance, a most important topic in the context of this study. First we will hear from Ms. Claire Marshall, Director, Institute On Governance, a non-profit organization founded in 1990 to promote effective governance. For the institute, governance comprises the traditions, institutions and processes that determine how power is exercised, how citizens are given a voice and how decisions are made on issues of public concern.

We will then hear from Mr. Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political Science and Sociology, Carleton University. Mr. Prempeh's current research highlights the dynamic relationship between economic liberalization, globalization and democracy in the Third World in general, and in Africa in particular.

faisons partie de la même organisation, du même gouvernement, des mêmes structures, et que nous pouvons prendre des libertés que nous ne pouvons nous offrir avec un ministre ou le premier ministre d'un pays.

Mon collègue a demandé à ce que nous entendions de nouveau la présidente de votre organisation. Une idée m'est venue à l'esprit et j'en ai discuté en privé avec quelques-uns de mes collègues. C'est l'idée de jumeler des pays pour que les efforts soient plus ciblés, plutôt que d'avoir une gamme de 22 pays, 128 projets et tous ces groupes qui finalement font la même chose. Vous pouvez demander à votre présidente de répondre à cette question — j'espère qu'elle viendra nous rencontrer et nous avons bien hâte de la voir. A-t-on essayé le jumelage? Est-ce une solution avantageuse? Existe-t-il des renseignements qui pourraient nous aider à répondre à cette question, que je vais lui poser? Je vous remercie.

**Le président :** Merci. Je remercie nos témoins qui ont été ce soir l'exutoire de notre frustration. Nous serons très heureux d'entendre la présidente du CRDI lorsque notre horaire le permettra.

La séance est levée.

---

OTTAWA, le mercredi 1<sup>er</sup> juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 1 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

**Le sénateur Peter A. Stollery** (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le président :** Honorables sénateurs, bienvenue à tous à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

Nous allons nous concentrer aujourd'hui sur des questions de gouvernance, un sujet de la plus haute importance dans le cadre de cette étude. Nous entendrons tout d'abord Mme Claire Marshall, directrice de l'Institut sur la gouvernance, une organisation à but non lucratif fondée en 1990 pour promouvoir une bonne gouvernance. Pour cet institut, la gouvernance englobe les traditions, les institutions et les processus qui déterminent la façon dont le pouvoir s'exerce, dont les citoyens peuvent s'exprimer et dont sont prises les décisions préoccupant la communauté.

Nous entendrons ensuite M. Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé de science politique et sociologie à l'Université Carleton. Les recherches actuelles de M. Prempeh mettent en évidence la relation dynamique entre la libéralisation économique, la mondialisation et la démocratie dans le tiers monde en général et plus précisément en Afrique.

[Translation]

We will then have the pleasure of hearing from Mr. Kashimoto Ngoy, an international development researcher and longstanding member of the Société pour le développement international. He has worked as an advisor to the embassy of Zaire in Ottawa from 1980 to 1988. Mr. Ngoy is currently working on a book entitled *Défis du développement dans les méandres des phénomènes africains*.

I would like to welcome you all to the Senate of Canada.

[English]

**Ms. Claire Marshall, Director, Institute On Governance:** Thank you for inviting the Institute On Governance this afternoon to help with your deliberations on governance and Africa, not an easy challenge for you at all. My focus will be on governance and I have three main points to put on the table for further exploration, if you wish.

First, governance is a lot more than what government does; second, governance is not so much an end state as a process; and third, because it is a process, and although the institutions of governance are important, the underlying principles of sound governance are extremely important.

As the chair explained, the institute has been engaged in research, publications, professional development and advice on governance issues for 14 years in Canada and in about 30 countries overseas. When we started in the early 1990s, the word “governance” was ill-defined, little understood and, in fact, I understand it did not even exist in French. By the late 1990s, there was a lot more talk about governance and some more understanding of it. However, in the last five years, I find it drips from everyone’s lips but perhaps it is still not clearly understood as to what it is and why it matters.

The three quotes I selected to put in the paper presentation before you today show from 2000-02, and most recently from the Blair Commission for Africa, the increasing importance of governance to development. The one for the commission for Africa, which I know you have been examining, simply states that, without progress in governance, all other reforms will have limited impact.

What is governance? In introducing the institute, the chair stole one of my lines, but I will repeat it just in case you did not catch it: Governance for us is defined as the interaction among structures, processes and traditions that determine how power is exercised, how decisions are taken and how citizens or other stakeholders have their say. Immediately, you have more than just government in the mix. It is about power, relationships and accountability — who has influence and who decides how decision makers are held accountable. While sound governance can be seen as an end to itself, it is

[Français]

Nous aurons ensuite le plaisir d’entendre M. Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international et membre de longue date de la Société pour le développement international. Il a travaillé à l’ambassade du Zaïre à Ottawa, en qualité de conseiller, de 1980 à 1988. M. Ngoy travaille présentement à un livre intitulé *Défis du développement dans les méandres des phénomènes africains*.

Bienvenue à tous au Sénat du Canada.

[Traduction]

**Mme Claire Marshall, directrice, Institut sur la gouvernance :** Je vous remercie d’avoir invité l’Institut sur la gouvernance à vous aider dans vos délibérations sur la gouvernance et l’Afrique, ce qui n’est pas un mince défi pour vous. Je vais me concentrer sur la gouvernance et je voudrais aborder trois points principaux que nous pourrions ensuite approfondir si vous le souhaitez.

Tout d’abord, la gouvernance va beaucoup plus loin que ce que fait un gouvernement; deuxièmement, la gouvernance n’est pas tant une fin en soi qu’un processus; et troisièmement, puisque c’est un processus, et bien que les institutions de la gouvernance soient importantes, les principes sous-jacents d’une bonne gouvernance sont extrêmement importants.

Comme l’a expliqué le président, l’Institut s’occupe de recherche, publie des ouvrages, se consacre au développement professionnel et fournit des conseils en matière de gouvernance depuis 14 ans au Canada et dans une trentaine de pays à l’étranger. Quand nous avons commencé au début des années 1990, le terme « gouvernance » était mal défini, mal compris et, si je ne me trompe pas, il n’existait même pas en français. À la fin des années 1990, il a été beaucoup plus souvent question de gouvernance et l’on a commencé à mieux cerner cette notion. Toutefois, depuis cinq ans, je constate que ce mot est sur toutes les lèvres mais qu’on ne comprend cependant pas toujours de quoi il s’agit ni pourquoi c’est quelque chose d’important.

Les trois citations que j’ai choisies de mentionner dans le document qui vous a été remis visent à illustrer l’importance de la gouvernance pour le développement depuis 2000-2002, et tout récemment dans le contexte de la Commission Blair pour l’Afrique. Celle de la Commission pour l’Afrique, sur laquelle vous vous êtes penchés, je le sais, dit simplement que sans progrès dans l’exercice des pouvoirs, toutes les autres réformes constitueront des mesures très limitées.

Qu’est-ce que la gouvernance? En présentant l’Institut, le président m’a coupé l’herbe sous le pied, mais je vais répéter ce qu’il a dit au cas où vous ne l’auriez pas bien saisi : nous définissons la gouvernance comme l’interaction entre les structures, les processus et les traditions qui déterminent la façon dont le pouvoir s’exerce, dont les décisions se prennent et dont les citoyens et autres intervenants peuvent s’exprimer. Il s’agit donc automatiquement de beaucoup plus que le simple gouvernement. Il s’agit de pouvoir, de relations et de reddition de comptes — il s’agit de savoir qui dispose d’une influence et qui



also a process that can be undertaken by any number of actors, singly or together, and is distinct from the institutions of government.

In the graph that you have in slide 3, I have depicted what might be seen as three players in the governance spectrum: the government, certainly an important player, civil society and the private sector, connected, albeit imperfectly, by media that shares information, sometimes incorrect information, and passes it from one sector to another — not an impartial player but a very important one.

Having more than government as the centre of governance means it is altogether easier to make change because you have many more talents and much more effort to put against the wheel. However, it also makes it more complex because you have more players with more views and more interests that have to be balanced. All of this, all of the institutions and forums and get-togethers and ways in which the partners can discuss and progress toward a higher quality of life through sound governance, is surrounded by the particular values, histories, cultures and traditions that each country will have.

Canada has its own. Canada has more than one set of values, cultures, histories and traditions. Every country in Africa has the same and that makes it very difficult indeed to even think about one size fits all when trying to introduce a governance process.

The principles for good governance become useful if you have all of this difference and variety possible. The five I have listed here are adapted from a UN list of nine. We have reduced it simply because I find nine an impossible quantity to remember. Five is a little bit more within my grasp.

“Legitimacy and Voice” speaks to the participation of all men and women in making decisions and a consensus orientation so that all the partners are working toward a common goal. “Direction” speaks to strategic vision, that the leaders and the public have a broad understanding of where they want to go and have a long-term perspective on good governance and human development, along with a sense of what is needed for that. This is also where historical and cultural values come in. “Performance” speaks both to responsiveness and to effectiveness and efficiency, such that processes and institutions produce results that meet needs, while making the best use of resources. “Accountability” includes accountability itself, accountability of decision makers in government, the private sector and civil society so that they are accountable to their own members and to the public; and transparency, which is built on the free flow of information. The final principle, fairness, involves both equity, such that all men and women have opportunities to improve or maintain their well-being, and the rule of law,

décide de la façon dont les décideurs doivent rendre des comptes. Bien qu’une bonne gouvernance puisse être conçue comme une fin en soi, c’est aussi un processus qui peut être mis en œuvre par divers acteurs, séparément ou ensemble, et qui est distinct des institutions du gouvernement.

Dans le graphique de la diapositive 3, je décris ce que l’on pourrait considérer comme trois des intervenants du spectre de la gouvernance : le gouvernement, qui est évidemment un joueur important, la société civile et le secteur privé, les uns et les autres reliés, quoique de façon imparfaite, par les médias qui partagent l’information, parfois une information incorrecte, et la transmettent d’un secteur à l’autre — médias qui ne sont pas un intervenant impartial mais sont néanmoins importants.

Comme il n’y a pas que le gouvernement comme centre de la gouvernance, il est plus facile d’effectuer des changements parce qu’on peut disposer de beaucoup plus de talents et rassembler beaucoup plus d’énergie. Toutefois, la situation est aussi beaucoup plus complexe parce qu’il y a plus d’intervenants avec une plus grande variété de points de vue et d’intérêts qu’il faut équilibrer. Et autour de tout cela, de toutes les institutions, les tribunes, les réunions et les modalités de discussion et de progression des partenaires vers une meilleure qualité de vie grâce à une bonne gouvernance, il y a les valeurs, les histoires, les cultures et les traditions propres à chaque pays.

Le Canada a les siennes. Il s’appuie sur plusieurs ensembles de valeurs, de cultures, d’histoires et de traditions. C’est la même chose pour chaque pays d’Afrique, de sorte qu’il est très difficile d’envisager un modèle unique pour tous lorsqu’on parle de gouvernance.

Les principes d’une bonne gouvernance deviennent utiles si l’on peut s’appuyer sur cette grande variété et toute cette différence. Les cinq principes que je mentionne ici sont repris d’une liste de neuf principes de l’ONU. Nous l’avons réduite parce que je trouve que neuf principes, c’est beaucoup trop à mémoriser. Avec cinq, je m’en sors à peu près.

Le principe de la « légitimité et la voix » concerne la participation de tous les hommes et de toutes les femmes à la prise de décisions et la définition d’un consensus pour permettre à tous de travailler vers un objectif commun. La « direction », c’est la notion de vision stratégique, l’idée que les dirigeants et le public doivent avoir une compréhension globale de l’objectif qu’ils veulent atteindre et une vision à long terme d’une bonne gouvernance et du développement humain ainsi qu’une bonne compréhension des éléments nécessaires pour cela. C’est aussi là qu’interviennent les valeurs historiques et culturelles. Le « rendement », c’est la notion de réponse efficace, c’est-à-dire la notion de processus et d’institutions qui produisent les résultats souhaités en exploitant au mieux les ressources. La « reddition de comptes » inclut l’imputabilité elle-même, la reddition de comptes par les décideurs du gouvernement, du secteur privé et de la société civile qui ont des comptes à rendre à leurs propres membres et au public; et la transparence, qui s’appuie sur la libre circulation de l’information. Le dernier principe, « l’équité »,

which is such an important framework within which business, civil society and the whole of society can work. Those frameworks should be fair and enforced impartially.

Studies indicate that there is value in having a balance between the players in the governance set-up. The state, civil society and business seem to work best and make more productive decisions when they have equal influence. You can see this in the next slide that depicts governance relationships for Canada, the U.K. and Sweden, which all enjoy a high quality of life. Many states around the world display a distinct imbalance in these spheres.

I have two fictional examples of governance relationships: one where the state is larger than the other players in society, which could be typical of a country transiting from a communist regime; and the other where there can be more than three players in a governance set-up. Sometimes these extra players can be extremely powerful. In this example, I have chosen the military as a distinct player in many such countries. Religion can also be a separate and powerful player. When there is an imbalance, there is often one dominant power. That means the other players have little or no voice, there is less accountability, poor decision making and abuse of power.

The last slide touches on Africa. I found seven minutes to talk of governance and Africa an impossible challenge, so I hope that my colleagues who have more experience in Africa will take up the challenge. I selected five issues that are examples only of the many governance challenges facing Africa. They all rely on and draw from either the interrelationship of the three players I described or the principles. They are the challenge and the necessity to incorporate cultural values and traditions, such as effectively engaging traditional leadership; strengthening the capacity of civil society to effectively engage with the other players to give them a voice; the loss of leadership through the effects of HIV/AIDS, conflicts and brain drain; the need for greater public sector transparency and accountability, which speaks to the rule of law and to trying to engage other players in society; and the value of encouraging an independent media who, although not impartial, will at least be able to play a stronger role in sharing information and turning the searchlight on to practices in the various governments.

I look forward to senators' questions and discussion.

**The Chairman:** Mr. Prempeh, please proceed.

**Mr. Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political Science and Sociology, Carleton University, As an individual:** Mr. Chairman, ladies and gentlemen, thank you for this opportunity to share with this committee some of my thoughts on the issue of government in Africa. I intend to make

englobe à la fois l'équité, c'est-à-dire la possibilité pour tous les hommes et toutes les femmes d'améliorer ou de préserver leur bien-être, et la primauté du droit qui est un cadre extrêmement important pour régir le fonctionnement des entreprises, de la société civile et de la société tout entière. Ces cadres doivent être équitables et fonctionner de façon impartiale.

Des études montrent qu'il est souhaitable d'avoir un équilibre entre les divers intervenants de la gouvernance. C'est lorsqu'ils ont une influence égale que l'État, la société civile et le monde des affaires semblent fonctionner le mieux et prendre les meilleures décisions. On le voit dans la diapositive suivante qui décrit les relations de gouvernance au Canada, en Grande-Bretagne et en Suède, des pays qui ont tous une qualité de vie élevée. Dans de nombreux pays, on constate cependant un déséquilibre entre ces sphères.

J'ai ici deux exemples fictifs de relations de gouvernance : un où l'État a une place plus importante que les autres intervenants de la société, ce qui pourrait être le cas typiquement d'un pays en transition après une phase communiste; et l'autre où il y a plus de trois intervenants dans le cadre de gouvernance. Parfois, ces intervenants supplémentaires sont extrêmement puissants. Dans cet exemple, j'ai choisi l'armée comme intervenant. La religion peut aussi être un intervenant distinct et puissant. Quand il y a déséquilibre, il y a souvent une puissance dominante. Dans ce cas, les autres intervenants n'ont guère la parole, voire pas du tout, il y a moins de reddition de comptes, les décisions sont mal prises et il y a abus de pouvoir.

La dernière diapo concerne l'Afrique. Je me suis dit qu'il était complètement impossible de parler de gouvernance en Afrique en sept minutes, et j'espère donc que mes collègues qui ont plus d'expérience de l'Afrique pourront relever ce défi. J'ai choisi cinq sujets qui sont des exemples des multiples défis de gouvernance auxquels est confrontée l'Afrique. Ils sont tous liés à la relation entre les trois intervenants dont je viens de parler ou les principes. Il s'agit du défi et de la nécessité de prendre en compte la culture, les valeurs et les traditions, notamment en faisant participer de façon efficace les leaders traditionnels; de renforcer la capacité de la société civile d'avoir un échange avec les autres intervenants pour que tous puissent s'exprimer; de la perte de leadership à cause du VIH-sida, des conflits et de l'exode des cerveaux; de la nécessité d'une plus grande transparence et d'une obligation de rendre compte dans le secteur public, c'est-à-dire de l'idée d'affirmer la primauté du droit et de faire participer les autres intervenants de la société; et de l'utilité de favoriser la mise en place de médias indépendants, même s'ils ne sont pas impartiaux, car ils contribueront au moins à partager l'information et à éclairer les pratiques des gouvernements.

Je suis prête à répondre aux questions et aux observations des sénateurs.

**Le président :** Monsieur Prempeh, à vous la parole.

**M. Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science politique et sociologie, Université Carleton, à titre personnel :** Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de me donner l'occasion de partager avec votre comité certaines de mes idées sur le problème du gouvernement en Afrique. Je me

some brief remarks at this juncture. I received the invitation to appear very late, so I do not have a more detailed paper for senators. If the committee so wishes, I can submit one to the Clerk of the Committee in about one week's time.

As senators are aware, Blair's Commission for Africa report, issued on March 11, 2005, makes the case for the importance of governance in Africa. The report states that weakness in governance and capacity is a central cause of Africa's difficult experience over the last decades. This emphasis on good governance is nothing new. The word "governance" has been used in the developing discourse since the 1990s as part of the so-called "good governance agenda." According to this view poor governance was a root cause of Africa's problems and the prescribed remedy was good governance, the essence of which is the management of state resources for the benefit of its citizens.

While the report of the Blair commission appears to have caught the public imagination, it is important to point out that it is treading a well-worn path. Twenty-five years ago, former West German Chancellor Willy Brandt, in the so-called Brandt report on the Commission on Global Governance, called for action to address property in the south through more and better-deployed aid. Some of the issues that the Blair report talks about now are the same kinds of issues expressed in the Brandt report 25 years ago. Just imagine, 25 years later we are talking about the same events. You have to ask where we have been all this time? Why has there been no movement on the issues of governance and other interrelated issue that the Blair commission talks about?

In light of this, Mr. Chairman, I respectfully submit that the time for talk is over. The goals and imaginative recommendations outlined by the commission regarding the emphasis being on the need for good governance and capacity building, peace and security, investment in human development, poverty reduction, fairer trade and increased aid to Africa, is consistent with Canadian values, no matter how you define those goals. If they are consistent with Canadian values, it is my belief that they should form the basis of Canadian foreign policy. How might Canada help in the area of governance and capacity building?

The first area is to strengthen the institutions of government, that is, the executive, the legislature and the judiciary, to increase transparency, accountability and the effectiveness of Parliaments, the justice system and local government structures as part of a genuine process of decentralization; and improve the role of the media and all other issues central to the process of strengthening institutions of government.

The second area is public sector reform — a key item for the ability of governments to review policies. Going back to most of these African countries you would be amazed by the lack of

contenterai de quelques brèves remarques pour l'instant. J'ai reçu votre invitation à comparaître à la dernière minute et je n'ai donc pas préparé de document détaillé à l'intention des sénateurs. Si le comité le souhaite, je pourrais en présenter un au greffier du comité dans une semaine environ.

Comme le savent les sénateurs, le rapport de la Commission Blair pour l'Afrique, publié le 11 mars 2005, fait valoir l'importance de la gouvernance en Afrique. On dit dans ce rapport que la faiblesse de la gouvernance et des capacités a été la cause centrale des problèmes de l'Afrique au cours des décennies passées. Cette insistance sur une bonne gouvernance n'a rien de nouveau. Le mot « gouvernance » est utilisé dans le discours relatif au développement depuis les années 1990 dans le cadre de ce qu'on appelait le « programme de bonne gouvernance ». Dans cette optique, la mauvaise gouvernance était l'une des causes des problèmes de l'Afrique, et la solution à ce problème était la bonne gouvernance, dont l'élément principal est la gestion des ressources de l'État au profit de ses citoyens.

Le rapport de la Commission Blair semble être devenu populaire auprès du public, mais il est important de signaler qu'il emprunte des sentiers largement battus. Il y a 25 ans, l'ancien chancelier de l'Allemagne de l'Ouest Willy Brandt avait, dans le rapport de la Commission de gouvernance globale, réclamé des mesures pour lutter contre la pauvreté dans le sud grâce à une aide accrue et mieux distribuée. Les problèmes discutés dans le rapport Blair sont du même ordre que ceux expliqués il y a 25 ans dans le rapport Brandt. Eh oui, 25 ans plus tard, nous discutons encore des mêmes événements. On peut se demander ce qui s'est passé entre-temps. Pourquoi n'a-t-on rien fait pour régler les problèmes de gouvernance et les autres problèmes interreliés dont parle la Commission Blair?

Compte tenu de tout cela, monsieur le président, je sou mets respectueusement que ce n'est plus le temps de faire des discours. Les objectifs et les recommandations innovatrices énoncés par la Commission pour qu'on mette l'accent sur la bonne gouvernance et l'augmentation de la capacité, sur la paix et la sécurité, sur l'investissement dans le développement humain, sur la réduction de la pauvreté, sur le commerce plus équitable et sur l'aide accrue à l'Afrique sont conformes aux valeurs canadiennes, quelle que soit la façon dont on définit ces objectifs. Et s'ils sont conformes aux valeurs canadiennes, j'estime qu'ils devraient être le fondement de la politique étrangère du Canada. Que peut faire le Canada pour aider dans le domaine de la gouvernance et de l'augmentation de la capacité?

Premièrement, il faut renforcer les institutions gouvernementales, c'est-à-dire l'exécutif, le législatif et le judiciaire, afin d'accroître la transparence, la reddition de comptes et l'efficacité des parlements, du système judiciaire et des structures de gouvernement local dans le cadre d'une décentralisation véritable; il faut également accroître le rôle des médias et améliorer tout ce qui est essentiel au renforcement des institutions gouvernementales.

Deuxièmement, il faut effectuer une réforme du secteur public — c'est un élément essentiel à la capacité des gouvernements d'examiner leurs politiques. Dans la plupart des

public policy expressed within the public service. It is not because of a lack of human capacity but it is because the human capacity is not being used productively. We need to find ways for Canada to ensure that the human capacity present in Africa is nurtured and utilized to develop the continent. We need to find ways to empower ordinary citizens in civil society.

When we talk about empowering people in civil society, a romantic notion seems to occur. There is a tendency to perceive the state as evil and civil society as the embodiment of all that is good in Africa. I say again that this romantic view of civil society needs to change. As indicated earlier, there is a need to strike a balance between the state, civil society, other institutions and other mediums for expressing and empowering the citizens of Africa.

We need to start thinking about the use of traditional rulers. Those of you who know my name and know your Ghanaian history will understand that as I walked in, one of the senator's assistants said, "You are from Ashanti." Yes, I am from there and one activity of the World Bank is to work with the Asantehene to try to deliver development to the true, traditional authorities of the people in Ghana. That is one way of trying to circumvent government because at times government is the problem in Africa when it comes to issues of good governance and the delivery of projects. We need to start using traditional rulers and tap into their role as custodians of traditional values. We need to think outside the box.

We must examine the role of the African diaspora communities as evolving partners. The diaspora is the key strategic asset in building Africa's capacity. We must find a way for this diaspora to transfer its skills and resources back to Africa. After all, most of us professionals share a common vision of and commitment to Africa's development.

Finally, we need an effective, independent monitoring mechanism to be created and supported that is consistent with the peer review mechanism of NEPAD so that we can periodically evaluate progress in Africa.

In the final analysis, the best way for Canada to support Africa is by helping the continent develop and advance its productive capacity, strengthen its administrative capability and promote good governance, all essential ingredients for sustained growth and poverty reduction. The goal should be to help Africans develop this productive capacity so that they can stand on their own. The goal should be a strong and prosperous Africa, ready to take its rightful place on the world stage.

I am an optimist, as I hope you all are. However, wealth alone will not suffice. We need concrete action now. There was a clear need for political will among African governments to improve

pays d'Afrique, vous seriez étonnés par le manque de politiques publiques au sein de la fonction publique. Ce n'est pas par manque de capacité humaine, mais plutôt parce que la capacité humaine n'est pas utilisée de façon productive. Le Canada doit trouver le moyen de veiller à ce que la capacité humaine qui existe en Afrique soit soutenue et utilisée pour développer le continent. Il faut trouver des moyens de rendre les citoyens plus autonomes dans la société civile.

Quand on parle de citoyens autonomes, on semble évoquer une notion romantique. On semble croire que l'État est odieux et que la société civile est l'incarnation de tout ce que l'Afrique a de bon. Cette vision romantique de la société civile doit changer. Comme je l'ai déjà dit, il faut trouver un juste équilibre entre l'État, la société civile, les autres institutions et les autres moyens de rendre les citoyens de l'Afrique autonomes.

Nous devons envisager le recours aux dirigeants traditionnels. Ceux d'entre vous qui connaissent mon nom et qui connaissent l'histoire du Ghana comprendront pourquoi l'un des assistants d'un sénateur m'a dit, lorsque je suis arrivé : « Vous êtes un Ashanti. » Oui, je viens de cette nation, et l'une des activités de la Banque mondiale consiste à collaborer avec les Ashantis pour offrir une aide au développement aux vraies autorités traditionnelles du peuple, au Ghana. C'est l'un des moyens de contourner le gouvernement parce que parfois, c'est le gouvernement qui est la cause des problèmes de bonne gouvernance et de réalisation des projets en Afrique. Il faut recourir aux dirigeants traditionnels et faire appel à leur fonction de gardien des valeurs traditionnelles. Il faut trouver des solutions innovatrices.

Il faut examiner également comment on pourrait établir des partenariats avec les communautés de la diaspora africaine. Cette diaspora est un atout clé dans l'augmentation de la capacité de l'Afrique. Nous devons trouver un moyen pour que cette diaspora puisse transférer ses compétences et ses ressources vers l'Afrique. Après tout, la plupart des professionnels de la diaspora partagent une vision commune et ont à cœur le développement de l'Afrique.

Enfin, il nous faut créer et appuyer un mécanisme de surveillance efficace et indépendant qui soit conforme au mécanisme d'examen par les pairs du programme NEPAD, afin que nous puissions périodiquement évaluer les progrès en Afrique.

En dernière analyse, le meilleur moyen, pour le Canada, d'appuyer l'Afrique, c'est d'aider le continent à développer et à faire progresser sa capacité de produire, à renforcer sa capacité administrative et à promouvoir la bonne gouvernance; ce sont là les ingrédients essentiels à une croissance soutenue et à la réduction de la pauvreté. Le but devrait être d'aider les Africains à se doter de cette capacité de production afin qu'ils puissent être autonomes. Le but devrait être de créer une Afrique forte et prospère, prête à prendre la place qui lui revient sur la scène internationale.

Je suis optimiste et j'espère que vous l'êtes également. Cependant, la richesse ne suffira pas à elle seule. Nous avons besoin de mesures concrètes dès maintenant. On a constaté qu'il

governance and build capacity and for foreign governments, including Canada, to provide the support and resources necessary to get the job done. I trust that this committee will play an important role in this respect.

[Translation]

**Mr. Kashimoto Ngoy, International Development Researcher:**  
Mr. Chairman, I will speak in French but will be available to answer questions in both English and French.

Mr. Chairman, thank you for giving me the opportunity to discuss with you a matter which was the subject of a panel I was on last February and which was jointly organized by the Canadian Institute of Public Administration and the Société pour le développement international. In answer to the questions we were asked, I replied that the major challenge facing development in Africa was and is autocratic regimes which reject any criticism of their inconsistent policies. Other challenges are the increasingly strong autocratic trends in countries where change is happening and, indeed, the idea that politics is not the encounter of adversaries, but rather the killing of one's enemies.

We cannot ignore nor underestimate this type of power since we know that the freedom, democracy or development we enjoy here and in the rest of the Western world came about after centuries of fighting against tyranny.

Given the national and international resources which have been invested in trying to solve the conflicts created by such a system, it would be unwise to again count on investment to bring about development and democracy, since these concepts are incompatible with tyrannical regimes. By its very nature, development is inclusive, but tyranny is exclusive. Development fights poverty, but tyrannical regimes like poverty because it helps them control their populations. Development tries to eliminate illiteracy, but tyranny promotes it so that citizens remain ignorant and cling to their myths.

The research we have been conducting for some time now shows that there are many incompatibilities; they lead to abdication of responsibility by the state and to paralysis of the economy.

Through plundering, tyranny discourages investment; it is the enemy of social progress and knowledge. The response to the tragic spectacle of tyranny must be firm determination, firm action and strong pressure. Canada has shown this to be the case in South Africa and Angola.

Otherwise, dictatorships which do not understand diplomatic euphemisms will continue to deceive the world by claiming that their regimes are based on the country's cultures and traditions. Dictatorships are aware that they are vulnerable, so they present the continent as being complex, an enigma, a mystery. But one thing is sure, dictatorships do not fool those who are intelligent.

fallait une volonté politique au sein des gouvernements d'Afrique pour améliorer la gouvernance et accroître la capacité. Il faut également que les gouvernements étrangers, y compris celui du Canada, fournissent le soutien et les ressources nécessaires à cette fin. Je suis certain que votre comité jouera un rôle important à cet égard.

[Français]

**M. Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international :**  
Monsieur le président, je vais parler en français et je serai disposé à répondre aux questions en français ou en anglais.

Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'entretenir avec vous sur ce thème qui a fait l'objet d'un panel auquel j'ai pris part, en février dernier, panel qui était conjointement organisé par l'Institut canadien de l'administration publique et la Société pour le développement international. En guise de réponses aux questions qui nous étaient alors posées, j'ai dit que le défi majeur du développement en Afrique était et demeure le pouvoir autocratique qui n'admet aucune critique de l'incohérence de ses politiques. Les autres défis sont la progression vers ce pouvoir autocratique dans des pays où certains changements s'amorcent et, effectivement, la conception de la politique comme domaine où l'on a non pas d'adversaires, mais des ennemis à abattre.

Nous ne pouvons pas négliger ni sous-estimer ce type de pouvoir tout en sachant que la liberté, la démocratie ou le développement dont nous jouissons ici et dans le reste du monde occidental est le fruit de la victoire acquise depuis des siècles sur la tyrannie au pouvoir.

Compte tenu des ressources tant nationales qu'internationales engagées dans les tentatives de résolution de conflit qu'engendre ce système, il est imprudent de compter encore là-dessus pour chercher à atteindre les objectifs du développement et la démocratie qui lui sont d'ailleurs incompatibles. De par sa nature, le développement est inclusif mais la tyrannie est exclusive. Le développement lutte contre la pauvreté mais la tyrannie favorise celle-ci pour s'assurer du contrôle de la population. Le développement s'efforce d'éliminer l'analphabétisme mais la tyrannie favorise celui-ci pour entretenir l'ignorance et pousser les populations à vivre dans les mythes.

La recherche que nous faisons depuis un certain temps montre que ces incompatibilités sont nombreuses; elles causent la déréliction de l'État et la paralysie de l'économie.

Par la spoliation, la tyrannie casse les investissements; elle fait la chasse au progrès social et au savoir. La réponse aux spectacles tragiques qu'elle offre passe par la détermination, les actions fermes et les pressions fortes. Le Canada en a fait preuve dans les cas de l'Afrique du Sud et de l'Angola.

Sinon, la dictature qui ne comprend pas les euphémismes diplomatiques continuera à tromper le monde en prétextant qu'elle fait partie des cultures et des traditions. Consciente de sa vulnérabilité, elle présente le continent comme une complexité, une énigme, un mystère, néanmoins, une chose est certaine, elle ne défiera pas l'intelligence.

To justify why they reject democracy, dictators often invoke the distinctiveness of Africa, while only mentioning epiphenomena. African cultures and traditions are not an obstacle to development, democracy or governance.

Since Africa lags behind everyone else in this process, as Nelson Mandela has said, it can take advantage of the experience of other countries. Canada is in the best position to offer its experience, given its nature, its history and its political organization.

If we are to have an exchange of views on this subject, I would rather talk about the future and of how we can meet the challenges I have just described. There is no doubt that where there is suffering there is violence. In Africa, dictatorships are the main cause of violence.

Government, which holds on to power through armed gangs and teams, is only called that by perverting language. These gangs and teams are created in the following manner. Young people get their hands on a couple of AK-47s, they massacre the population in one part of the country, and accede to power following negotiations and good faith missions on the part of the international community and the United Nations.

The Democratic Republic of the Congo is a typical example. In the jungle and on the street, from school dropouts to the country's leaders, everyone is so fascinated by autocratic power and its exciting ramifications that it is difficult today to convince people of the importance of school and training. This same drama is repeated from country to country. In most cases, the leaders are supposed to do things for which they have no experience, to make political and economic decisions for which they have no background. These leaders verbalize concepts they do not understand, and this ignorance leads to the trivialization of those very concepts.

As a result, the chasm between Africa and the world is growing; cooperation becomes very difficult at the very point when humanitarian needs are such that international collaboration is desperately needed. However, if we are to discuss the continent's future, a future many people are afraid of because things are developing so quickly, we automatically have to include its young people. The time has therefore come to plant the seeds to help young people in the future, to prepare them for the duties and responsibilities which await them. In educating young people, we have to make them aware of democratic values and focus the teaching they receive on the interactive skills they will need.

These are areas in which Canada distinguishes itself. Furthermore, Canada can help in these areas through its non-governmental organizations.

In order to achieve this, Mr. Chairman, I would recommend, for instance, organizing youth parliaments, in which young people learn to develop their party's programs, to participate in election campaigns and in leaders' debates. They would also learn about

Pour ne pas aller jusqu'au bout du processus démocratique, les tenants du pouvoir autocratique évoquent souvent la spécificité africaine mais ils ne mettent de l'avant que des épiphénomènes. Les cultures et traditions africaines ne sont pas un handicap au développement, à la démocratie ni à la gouvernance.

L'Afrique étant la dernière venue dans ce processus, comme le dit Nelson Mandela, elle a l'avantage de bénéficier de l'expérience des autres. Le Canada est mieux placé pour offrir son expérience, compte tenu de sa nature, de son histoire et de son organisation politique.

Afin d'avoir un échange de points de vue sur ce sujet, je préfère passer aux voies d'avenir et aux moyens susceptibles de relever les défis que je viens d'évoquer. Sans doute, il est reconnu que là où il y a la souffrance, il y a la violence. En Afrique, le pouvoir tyrannique en est la cause principale.

C'est le pouvoir des bandes armées et des équipes, qui se forment ici et là, et que l'on appelle gouvernements par abus des termes dans les usages protocolaires. Ces bandes et équipes se forment de la manière suivante : de jeunes gens s'emparent de quelques AK-47, massacrent la population dans un coin du pays et accèdent au pouvoir à la suite des négociations et des missions de bons offices de la communauté internationale et des Nations Unies.

La République démocratique du Congo en est le cas typique. De la jungle, de la rue, du décrochage scolaire à la tête du pays, le pouvoir autocratique fascine tellement et suscite toutes sortes d'aventures qu'il est difficile aujourd'hui de prouver la nécessité de la scolarisation ou de la formation. Ainsi, le même drame se répète et passe de pays en pays. Dans la plupart des cas, on voit émerger des autorités appelées à faire ce dont elles n'ont pas d'expérience, à faire ce qu'elles ne savent pas en politique et en économie. Ces autorités verbalisent des concepts incompris; et de cette incompréhension, elles aboutissent à la banalisation de ces concepts.

En conséquence, le fossé s'élargit entre l'Afrique et le monde; la coopération devient très difficile alors que les défis de l'humanité exigent la collaboration internationale. Toutefois, parler de l'avenir du continent, avenir qui fait peur à l'allure où vont les choses, c'est penser à la jeunesse. L'heure est donc venue de semer les graines des plantes de demain, de les préparer aux devoirs et responsabilités qui les attendent. Il s'agit de passer à la sensibilisation et à l'éducation des jeunes aux valeurs démocratiques, de leur donner un enseignement par interactivité axé sur les habiletés.

Ce sont des domaines dans lesquels le Canada se distingue. De plus, il a la capacité de jouer de tels rôles par l'entremise de ses organisations non gouvernementales.

Pour cela, je recommande, monsieur le président, par exemple, l'organisation des sessions de parlement-jeunesse. Les jeunes seront préparés aux jeux de formation et d'élaboration des programmes de leurs partis, à la campagne électorale, aux débats

the role of the press, how to organize elections, how to form a government, an opposition and parliamentary committees, and how to participate in debates and in question period.

As well, a few months ago I was involved in a very interesting project which took place in a middle school, namely Greenbank Middle School, which is part of the Ottawa School Board. The project involves students putting together workshops to create small and medium sized businesses, or students getting together to found their own professional firms, to draw up a business plan and to negotiate bank loans.

This project helped the students better understand what is involved in making a living and helped them better understand what investment is all about and that patience is necessary, because profits usually are generated only after three years of hard work.

In conclusion, the student project could be a good reference point for adults who often get upset before an election is called. Perhaps they could learn something about what they pretend to know when in reality, they do not.

Back when I advised the embassy, we created projects with Canada World Youth, a Canadian NGO. In Zaire, young Canadians made bricks, built a school and a dispensary; they restored schools and hospitals, they bought local products in the villages where they were staying and slept on bamboo beds. False perceptions were dispelled as these young Canadians engaged in hard physical labour under a burning sun. The Canadians' hard work broke the myths created throughout the history of the independent state of Congo, beginning with exploration and colonization.

[English]

**Senator Corbin:** I have one brief question to Ms. Marshall. I listened attentively when you spoke of the principles of good governance, but I did not catch a comment on ethics. Would you say a word about ethical conduct and how you deal with corrupt regimes and that sort of thing?

**Ms. Marshall:** You are quite right, senator. I did not mention ethics, but that does not mean they are not an important part of the mix. I think in my brief outline of the principles for sound governance, ethics permeate everything. They come in particularly under performance responsiveness and effectiveness and efficiency, which I simply described as producing results that meet needs while making the best use of resources. The best use of resources, of course, does raise the question of corruption and ethics.

Ethics also comes in under accountability and transparency. If you do not have transparency, people find their own way to make things happen. If people do not understand what the rules are or if the rules are not equal, people will engage in corrupt

des chefs, je voudrais aussi dire par là le rôle de la presse, à l'organisation des élections, à la formation d'un gouvernement, d'une opposition, des comités parlementaires, aux débats et aux périodes des questions orales.

Ensuite, il y a un projet très intéressant que j'ai suivi il y a quelques mois qui s'est passé dans une école intermédiaire, Greenbank Middle School du Conseil scolaire d'Ottawa. Il s'agissait de la préparation des ateliers de création de petites et moyennes entreprises par des jeunes appelés à s'associer pour ouvrir des cabinets de diverses professions, à préparer leurs plans d'entreprises et à négocier des prêts bancaires.

Ce projet a permis aux jeunes d'avoir un autre regard sur les professions et avoir la notion d'investissement et la patience, car les profits ne se réalisent qu'après au moins trois ans d'efforts soutenus.

En conclusion, à partir des jeux des jeunes, les adultes qui s'investissent souvent à l'approche des échéances électorales apprendront aussi quelque chose de ce qu'ils prétendent savoir, mais en réalité, ils ne savent pas.

Dans le temps, à l'ambassade, nous avons réalisé des projets à Jeunesse Canada Monde, une ONG canadienne, au Zaïre où les jeunes Canadiens ont fabriqué des briques, construit une école, un dispensaire, réfectionné des écoles et des hôpitaux, consommé des produits locaux dans les villages où ils étaient et dormis sur des lits en bambou. L'ardeur aux travaux manuels dont ces jeunes Canadiens ont fait preuve, sous le soleil accablant, a changé des perceptions erronées. Elle a cassé les mythes créés de l'exploration à la colonisation en passant par ce qui était dans l'histoire, l'État indépendant du Congo.

[Traduction]

**Le sénateur Corbin :** J'ai une petite question pour Mme Marshall. Je vous ai écoutée attentivement quand vous avez parlé des principes de bonne gouvernance, mais je n'ai entendu aucune observation sur l'éthique. Pourriez-vous nous dire quelques mots au sujet de l'éthique et de la façon dont vous traitez avec des régimes corrompus, par exemple?

**Mme Marshall :** Vous avez tout à fait raison, sénateur. Je n'ai pas parlé d'éthique, mais cela ne signifie pas pour autant que ce n'est pas un élément important dans tout cela. L'éthique fait partie intégrante de tous les principes de bonne gouvernance que j'ai expliqués brièvement. L'éthique est particulièrement importante en ce qui concerne la réceptivité, l'efficacité et l'efficacité du rendement, que j'ai simplement décrit comme étant la production de résultats qui correspondent aux besoins tout en utilisant au mieux les ressources. Cette utilisation des ressources soulève bien sûr la question de la corruption et de l'éthique.

L'éthique est également une question de reddition de comptes et de transparence. S'il n'y a pas de transparence, les gens trouvent le moyen de faire ce qu'ils veulent. Lorsque les gens ne comprennent pas les règles ou si les règles ne sont pas équitables,

practices to make things happen in their own best interests. It takes two to tango. That can happen either on the public side or the citizen side.

[*Translation*]

**Senator Corbin:** You insisted, with good reasons, on the potential of young people. When I was young — we were Roman Catholics — there were a lot of missionary trips to Africa. Canada had its missionary societies, including the Pères Blancs d’Afrique. There were communities of religious men and women. We were still in the colonial era. However, I do believe that these missionaries contributed to making young people more responsible. I leave aside the strictly religious aspect, but a significant number of potential leaders in many countries back then were affected by the missionaries.

Some African chiefs trace their roots back to that era. They are in the process of disappearing or have disappeared. It seems to me that during the decolonization period that phenomenon certainly did slow down and, to all practical intents and purposes, it has disappeared. I am wondering, when you talk about emphasizing youth, if that emphasis did not already exist? Was no importance granted to that emphasis? What happened, meantime, so that all this work, it seems to me, disappeared or crumbled? I get the impression there was a hiatus in continuity during that period, which I hesitantly qualify as missionary, during colonization, decolonization and the contemporary era. The world has totally changed, perhaps for the better in many cases. Now here you are today with what we understood to be of utmost importance: the hope of the future is our youth. Do we not seem to be starting all over again? Is it true that the troubles disrupting good governance in many African states are not carrying within them some form of disincentive at the outset? Are you really convinced, when pinning such high hopes on your new youth?

**Mr. Ngoy:** I come from a small town in the middle of the Congo that was developed by the Canadian religious congregation called Les sœurs missionnaires du Christ-Roi from Chomedey. They also have a house in Montreal. That congregation established itself in that small town in the middle of the country exactly the year I was born, over 45 years ago. All the schools, all the hospitals, all the social development in that town were the responsibility of those nuns. They continue still today working in very difficult conditions. The schools where my own sisters studied, are due to Canadian taxpayers.

As you have said, this development began and, at some point, it stopped. Why?

The sisters could not take care of the logistics, of all the aid coming from Canada, the drugs and the administration of the schools and hospitals. But at least at that time, the teachers could get their salaries. That was the minimum that the organization in place could ensure.

les gens se tournent vers des méthodes corrompues pour défendre leurs propres intérêts. Mais le tango se danse à deux. Cela peut se produire autant au sein des gouvernements que de la population.

[*Français*]

**Le sénateur Corbin :** Vous avez insisté, avec raison d’ailleurs, sur le potentiel de la jeunesse. Quand j’étais jeune — nous étions de la religion catholique romaine — il y avait un effort missionnaire assez important dirigé vers l’Afrique. Nous avions des sociétés missionnaires au Canada, entre autres, les Pères Blancs d’Afrique et autres. Il y avait des communautés de religieux et de religieuses. Nous étions encore à l’ère coloniale. Ils ont quand même contribué, je crois, à une certaine qualité de responsabilité de la jeunesse. Je laisse de côté le phénomène strictement religieux, mais dans le bassin potentiel des leaders de l’avenir, il y avait quand même, je crois, dans nombreux pays, une masse critique.

Certains chefs africains ont leurs racines jusqu’à cette époque. Ils sont en train de disparaître ou ils sont disparus. Il me semble qu’à la période de la décolonisation, ce phénomène forcément s’est ralenti et il a, à toutes fins pratiques, disparu. Je me demande, quand vous parlez de mettre l’accent sur la jeunesse, si l’on n’avait pas cet accent? Est-ce que l’on n’accordait pas de l’importance à cet accent? Qu’est-il arrivé entre temps pour que tout cet effort, il me semble, disparaisse ou s’écroule? J’ai l’impression qu’il y a eu un hiatus dans la continuité de cette période que je qualifie, avec hésitation, de missionnaire pendant la colonisation, la décolonisation et l’époque contemporaine. Le monde a complètement changé, peut-être pour le mieux dans bien des situations. Vous nous arrivez aujourd’hui avec ce que nous comprenions être de toute première importance : l’espoir de l’avenir, c’est la jeunesse. Est-ce qu’on ne semble pas recommencer à nouveau? Est-ce que vraiment les troubles qui perturbent la bonne gouvernance dans de nombreux États africains ne portent pas en soi un phénomène de découragement au départ? Êtes-vous vraiment convaincu en mettant autant d’espoir dans la nouvelle jeunesse?

**M. Ngoy :** Je viens d’une petite ville, au centre du Congo, qui a été développée par la congrégation religieuse canadienne, les sœurs missionnaires du Christ-Roi, de Chomedey. Elles ont aussi une maison à Montréal. Cette congrégation s’est établie dans cette ville au centre du pays, précisément l’année de ma naissance. Il y a de cela plus de 45 ans. Toutes les écoles, tous les hôpitaux, tout le développement social dans cette ville relevait de la responsabilité de ces sœurs. Elles continuent aujourd’hui à travailler dans des conditions très difficiles. Les écoles dans lesquelles mes propres sœurs ont étudié sont le fruit de contribuables canadiens.

Comme vous l’avez dit, ce développement s’est amorcé et à un moment donné, il s’est arrêté. Pourquoi?

Les sœurs pouvaient s’occuper de la logistique, de toute l’aide qui venait du Canada, les médicaments et de tout le fonctionnement des écoles et des hôpitaux. Mais au moins à l’époque, les enseignants pouvaient recevoir leur salaire. C’était le minimum que l’organisation en place pouvait assurer.



What is going on today? Our poor teachers whose salaries are really minimal have not been paid for three, four or five years. It is hard for the nuns to deal with both the problems due to infrastructure and the salaries of their staff.

So the children, who only see adventures, lose interest in school because they see all kinds of things going on around them and their parents do not actually have the means to feed them enough for them to go to school.

Sometimes a child does not eat for three days; on the fourth day, the meal is still hypothetical. Sometimes you hear that in a family group of eight to ten people, they form two groups. One group eats on the Monday and the others on the Tuesday. These conditions are not at all favourable to teaching and that is when discouragement sets in. It is even more difficult for these valiant nuns to take care of everything that has been let go and that should actually be the responsibility of the state.

Pressures are brought to bear on the political organization on site. The young people lose interest in learning because of what they see. That is what is frightening. The work that all the organizations and the missionaries are doing is enormous. You cannot neglect that factor, but when the nuns dare denounce anything at all, all kinds of reprisals are taken against them whereas what they are doing should be encouraged by the local authorities.

[English]

**Senator Di Nino:** Our committee has been studying this subject for about three months. It is frustrating to discover how much effort has been put into attempting to provide aid to Africa over the last 45 or 50 years. Professor Prempeh has told us that the time for words has passed. There has been enough talk. We need some action.

It seems to me that the more we do, the deeper we dig the hole. Perhaps the governance currently in place is part of the reason why the hole gets bigger instead of smaller.

What role does the cultural baggage — and I do not use that phrase in any negative way — play in preventing the development of Africa, with all of its potential and its talented people that we see on a regular basis? By “cultural baggage,” I mean the traditional cultural values of subservience, particularly in the rural areas and in the smaller centres. Is Africa still facing that problem?

**Mr. Prempeh:** The issue of culture is always a sensitive one. We need a view of culture that says that culture is not static, that it is dynamic. All cultures evolve over time, so you have to place things in a historical perspective. I will give you a classic example. I teach a course in human rights. One of the first things I tell my students is that I come from a large family. My dad had four wives, and there are 24 kids. All the students say, “Oh, no!” I see a shocked look on their faces. I ask them, “Why are you shocked? Go to British Columbia. There is a Christian community in British Columbia, in 2005, and they

Aujourd’hui qu’est-ce qui se passe? Nos pauvres enseignants dont les salaires sont vraiment minimes sont impayés depuis trois, quatre ou cinq ans. Il est difficile pour les sœurs de s’occuper, d’une part, de problèmes de l’infrastructure et des salaires de leur personnel.

En conséquence, les enfants qui ne voient que des aventures se désintéressent de l’école parce qu’ils voient toutes sortes de choses qui se passent autour d’eux et ensuite, leurs parents n’ont pas vraiment les moyens de leur donner assez de repas pour fréquenter l’école.

Parfois un enfant ne mange pas pendant trois jours; au quatrième jour, le repas est hypothétique. On entend parfois que dans une famille de huit à dix personnes, on forme deux groupes. Les uns mangent le lundi et les autres le mardi. Ces conditions ne favorisent pas du tout l’enseignement et à ce moment, le découragement s’installe. Il est d’autant plus difficile pour les vaillantes religieuses de s’occuper de tout ce qui est abandonné et qui devrait être du ressort de l’État.

Des pressions sont exercées sur l’organisation politique sur place. Les jeunes se désintéressent de la formation à cause de ce qu’ils voient. C’est ce qui fait peur. Le travail que toutes les organisations et les missionnaires font est énorme. Il n’y a pas moyen de négliger ce travail mais quand les religieuses osent dénoncer quelque chose, il y a toutes sortes de mesures de représailles alors que ce qu’ils font méritent d’être encouragés par le pouvoir local.

[Traduction]

**Le sénateur Di Nino :** Notre comité étudie ce sujet depuis environ trois mois. Il est frustrant de voir combien d’efforts ont été consacrés pour essayer d’aider l’Afrique ces 45 à 50 dernières années. Le professeur Prempeh nous a dit qu’il n’était plus temps de faire des discours et qu’il fallait maintenant passer aux actes.

On dirait que plus on en fait, plus le trou se creuse. La gouvernance actuellement en place constitue peut-être une partie de la raison pour laquelle le trou se creuse au lieu de se combler.

Quel rôle le bagage culturel — et je n’emploie pas ce mot dans un sens négatif — joue-t-il dans l’atrophie du développement en Afrique, elle qui a tout ce potentiel et ces citoyens talentueux que nous rencontrons régulièrement? Par « bagage culturel », j’entends les valeurs culturelles traditionnelles qui encouragent l’asservissement, particulièrement dans les régions rurales et les petits centres. L’Afrique est-elle toujours aux prises avec ce problème?

**M. Prempeh :** La question de la culture est toujours délicate. Il nous faut une vision de la culture qui dit que la culture n’est pas statique, qu’elle est dynamique. Toutes les cultures évoluent avec le temps, il faut donc situer les choses dans une perspective historique. Je vais vous donner un exemple classique. Je donne un cours sur les droits de la personne. L’une des premières choses que je dis à mes étudiants, c’est que je suis issu d’une famille nombreuse. Mon père avait quatre femmes, et nous sommes 24 enfants. Tous les étudiants font « ah, non! ». Je vois sur leurs visages qu’ils sont choqués. Je leur demande alors : « Pourquoi

accept polygamy. Go to Utah where the Mormons there accept polygamy. Why this look of bewilderment on your faces?" I always try to keep my classes lively. However, one thing I will not dare do is take another wife.

Most important is the fact that times have changed. Cultural values change over time. We cannot tell the people of Africa to leave behind their cultural values, and I do not think that is what you are suggesting. How do we strengthen institutions while recognizing the cultural values prevalent in Africa? If there are values that go against human rights, then we need to speak out against those values. We have to come to terms with the importance of those cultural values and with the traditions of the African people. It is what makes us who we are.

We also have traditional and cultural values here in Canada. My colleague said earlier that it is important for us to place governance in the context of the cultural milieu in which it will evolve. In those cases where culture stands as an obstacle, we need to engage with the people. In some cases, culture serves to enhance development, like the idea of traditional rulers. In some respects, traditional rulers have more legitimacy than the central governments, because traditional rulers are seen as the custodians of the values and the culture of the people of Africa.

If you have a forward-thinking traditional ruler, you could direct some of your aid through that ruler and try to deliver development to the people. Culture is dynamic, and cultures will change. We need to engage the people of Africa in broad-based discussions about the values of those cultures and how those cultures either contribute to or impede development. We need to find ways to change those that impede development. However, I would also suggest that, over time, because cultures are dynamic, they tend to respond to the changing circumstances of the times and the important thing is for us to engage people and get on with our discussion.

**Senator Di Nino:** It was not meant as a judgmental or a negative comment. My question was related to the hierarchy that exists, the subservency that sometimes comes with what I call "cultural baggage," which was not meant in a negative sense, and whether that is impacting on the ability of Africa to move forward. Particularly, does it impact on the development of its own value investments, if you wish, to be able to spread the wealth further rather than in the smaller groups that exist today?

I suspect that it has some effect and I am not sure whether it is major or otherwise. Ms. Marshall, standing outside the forest looking in, do you have a different point of view to share?

**Ms. Marshall:** I hesitate to enter this, especially with my accent. A lot of damage was done by the British in Africa, but they did leave behind, perhaps, a few good things. However, stepping aside from the colonial history and baggage that might have been left, one thing that comes out from the study of

êtes-vous choqués? Allez en Colombie-Britannique. Il y a là-bas une communauté chrétienne qui, en 2005, admet la polygamie. Allez dans l'Utah où les Mormons admettent la polygamie. Pourquoi avez-vous l'air si choqué? » Je m'efforce toujours de mettre de la vie dans mes cours. Cependant, il y a une chose que je n'ose pas faire, et c'est prendre une autre femme.

Le plus important, c'est le fait que les temps ont changé. Les valeurs culturelles évoluent avec le temps. On ne peut pas dire aux Africains qu'il leur faut oublier leurs valeurs culturelles, et je ne crois pas que c'est ce que vous dites. Mais comment allons-nous renforcer les institutions tout en tenant compte des valeurs culturelles dominantes en Afrique? Si certaines valeurs sont contraires aux droits de la personne, il nous faut alors dénoncer ces valeurs. Mais nous devons comprendre l'importance de ces valeurs culturelles et des traditions des peuples africains. Ces valeurs constituent notre identité.

Nous avons nous aussi des valeurs traditionnelles et culturelles au Canada. Mon collègue disait plus tôt qu'il est important de situer la gouvernance dans le contexte du milieu culturel où elle évolue. Dans les cas où la culture constitue un obstacle, nous devons dialoguer avec les gens. Dans certains cas, la culture sert à encourager le développement, par exemple, l'idée des chefs traditionnels. À certains égards, les chefs traditionnels ont plus de légitimité que les gouvernements centraux parce que les chefs traditionnels sont considérés comme étant les gardiens des valeurs et des cultures des peuples de l'Afrique.

Si vous avez un chef traditionnel ouvert sur l'avenir, vous pouvez canaliser une partie de votre aide en vous adressant à ce chef afin d'assurer le développement du peuple. La culture est dynamique, et les cultures vont changer. Nous devons engager avec les peuples de l'Afrique un vaste dialogue sur les valeurs de ces cultures et sur la manière dont ces cultures contribuent au développement ou y font obstacle. Nous devons trouver des moyens qui nous permettront de modifier les cultures qui entravent le développement. Cependant, je vous dirai aussi que, avec le temps, étant donné que les cultures sont dynamiques, elles ont tendance à s'adapter à l'évolution des circonstances, et l'important pour nous, c'est d'entamer le dialogue avec les gens.

**Le sénateur Di Nino :** Je ne voulais pas porter de jugement ou être méchant. Ma question portait sur la hiérarchie qui existe, l'asservissement qui accompagne parfois ce que j'appelle le « bagage culturel », et je n'entendais pas ce mot dans un sens négatif, et je voulais savoir si cela entrave la capacité qu'a l'Afrique d'aller de l'avant. Plus précisément, le développement de ses propres investissements s'en trouve-t-il entravé, pour ainsi dire, et est-ce que cela vous empêche de distribuer la richesse qui est confinée aux petits groupes qui existent aujourd'hui?

J'imagine que cela a un effet et je ne sais pas si c'est important ou non. Madame Marshall, vous qui avez un regard extérieur sur ces choses, avez-vous un point de vue différent?

**Mme Marshall :** J'hésite à m'engager dans ce débat, particulièrement avec l'accent que j'ai. Les Britanniques ont fait beaucoup de mal à l'Afrique, mais ils ont peut-être laissé derrière eux quelques bonnes choses. Cependant, si l'on fait abstraction de l'histoire coloniale et de son héritage, s'il y a une chose que l'on

governance and how decisions are well made or can be better made is the notion of consensus. I believe I am right in understanding that many, if not all African groups, countries, cultural entities value consensus highly, perhaps more so than the typical Western government, which tends to defer, even these days, to hierarchy and will accept a decision made by one of behalf of others.

In a way, you see this consensus approach bumping up against the hierarchical approach. You see it even in Canada with Aboriginal people and the traditional mainstream Western approach. It is a very strong predictor of success in terms of this natural tendency, this traditional belief in the value of consensus.

**Senator Di Nino:** Let me deal with this in a different way, if I can. My question came out of the last two of your “why do we care” comments. Both Kofi Annan and the Blair Commission for Africa talk about good governance. Kofi Annan said that good governance is perhaps the single most important factor in eradicating poverty and promoting development. There is also the Commission for Africa statement which is that without progress in governance, all other reforms will have limited impact.

Should then the aid and assistance that comes from the outside world to Africa be tied to good governance? Should it be tied in some way to ensure that those who are closest and at the top are sharing this with those who maybe need it most? That is what led to my question before.

**Ms. Marshall:** I have a brief comment on that. There is some thought in the federal government at the moment that aid might indeed go to those countries that are slightly higher up the ladder in terms of sound governance. That is not an area on which I should comment.

However, I think we should not say we are not going to get involved in countries unless they are well on the road to sound governance, because you then have to decide what is good enough governance. Maybe some elements of what I spoke about and described are sufficient to get things going, to get the ball rolling. If we wait to achieve perfection in governance in any country, including our own, we will be waiting for a long time.

That it why I prefer to go to the principles underlying sound governance and that can lead toward it. If we work with countries that choose to go that path and adopt principles and bear them out in their actions and in the way they interact together within the country, there is a stronger chance of them achieving success.

The World Bank has a chequered history of its own, but lately it has been coming out with some very interesting governance indicators which, over time, are beginning to show that some of these principles do lead to a higher quality of life.

retient des études sur la gouvernance et de la façon dont les décisions sont bien prises ou peuvent être meilleures, c'est la notion de consensus. Je crois avoir raison de penser que de nombreux groupes africains, sinon tous, de nombreux pays et entités culturelles du continent accordent une grande valeur au consensus, peut-être davantage que les gouvernements occidentaux typiques, qui ont tendance à s'incliner, même encore aujourd'hui, devant la hiérarchie et à accepter les décisions qui sont prises par un seul homme au nom des autres.

D'une certaine manière, on constate que cette approche consensuelle se heurte à l'approche hiérarchique. On le voit même au Canada avec les peuples autochtones et l'approche occidentale traditionnelle. Cette tendance naturelle, cette croyance traditionnelle dans la valeur du consensus, est un excellent indicateur de réussite.

**Le sénateur Di Nino :** Permettez-moi d'aborder la question de manière différente, si vous le permettez. Ma question faisait suite aux deux derniers commentaires que vous aviez faits sur les raisons pour lesquelles nous y attachons tant d'importance. Kofi Annan et la Commission Blair pour l'Afrique parlent de bonne gouvernance. Kofi Annan a dit que la bonne gouvernance est peut-être la principale garantie de l'éradication de la pauvreté et de la promotion du développement. Il y a aussi cette déclaration de la Commission pour l'Afrique qui dit que sans progrès dans l'exercice des pouvoirs, toutes les autres réformes constitueront des mesures limitées.

L'aide du monde extérieur à l'Afrique devrait-elle être liée à la bonne gouvernance? Devrait-elle y être liée d'une certaine manière pour s'assurer que ceux qui sont au sommet partagent cette aide avec ceux qui en ont peut-être le plus besoin? C'est ce qui m'a amené à poser cette question.

**Mme Marshall :** J'ai un bref commentaire à faire à ce sujet. Le gouvernement fédéral se demande en ce moment si l'aide au développement ne devrait pas être dirigée vers ces pays qui se sont rapprochés un peu plus de la bonne gouvernance. Je ne devrais pas me prononcer sur cette question.

Cependant, je crois que nous aurions tort de dire que nous n'aiderons pas les pays qui ne se seront pas engagés résolument dans la voie de la bonne gouvernance, parce qu'il vous faudra alors décider ce qui constitue une bonne gouvernance. Peut-être que certains éléments dont j'ai parlé sont suffisants pour entamer le processus, pour entreprendre des choses. Si l'on attend la perfection dans la gouvernance de tout pays, dont le nôtre, nous allons attendre longtemps.

Voilà pourquoi je préfère m'en remettre aux principes qui fondent la bonne gouvernance et qui peuvent y conduire. Si nous collaborons avec les pays qui décident de s'engager dans cette voie, d'adopter ces principes et de les traduire en action, et que cela a un effet sur les interactions à l'intérieur du pays, celui-ci aura de meilleures chances de succès.

La Banque mondiale n'a pas d'antécédents parfaits non plus, mais elle a produit récemment des indicateurs de gouvernance très intéressants qui, depuis quelque temps, commencent à démontrer que certains de ces principes conduisent bel et bien à une qualité de vie supérieure.

**Senator Di Nino:** Perhaps Mr. Ngoy would like to comment on that.

[Translation]

**Mr. Ngoy:** I will come back to the point dealing with culture. Cultures evolve. African cultures are not caught up in the shackles of regression. In some of the research I have been doing on this matter, I have seen that in one of the African languages the word “tyranny” is synonymous with “cruelty.” So I said to myself that a tyrant is a cruel person.

In what kind of society can you allow the existence of a cruel person? My colleague spoke about the role of the traditional chief. That is a preponderant role. When you go further, you can see what difference there is between what the role of the traditional chief used to be and the role of the present leaders.

To be a traditional chief, your first responsibility is to see to the social well-being of the populations in the village. Today, we have presidents who are quite insensitive to the hardships faced by their populations. Is that part of the culture? No, these are deviations that are going in the wrong direction. These are people who talk a lot because the traditional chiefs remain in their villages and they cannot say what the population is doing. And what are those who talk saying? They answer that it is part of their culture. It is easy to believe because they are the ones meeting the people.

You have to go further and dig deeper to find reality. That is why we are saying that cultures and traditions do not put the brakes on development, governance and democracy. But how do you arrive at a consensus? That is what was done in traditional societies. That is not being done anymore today.

[English]

**The Chairman:** I have a question before I call on Senator Gustafson. We would all like countries to have good governments or good governance, however you describe it. However, it seems to me the problem is the same problem that we had in the Western world when, at the end of the 18th century, there was a huge shift in power in England, when the power shifted from the landowners to the new wealth of industry. We all know that, in 1790, there was no democracy in England. It was all rigged. People bought and sold constituencies. That changed with the increased wealth and the shift of people to the cities.

We all know about the great reform bill, the subsequent reform bills and all of that. The idea that we have a long tradition of open democratic societies is just nonsense. It seems to me that in our world it was all related to wealth. Wealth created the changes.

As Mr. Ngoy has so dramatically described, people eat only on alternate days, because there is no wealth. In fact, it could be argued that there is less wealth than there used to be. People band

**Le sénateur Di Nino :** M. Ngoy voudrait peut-être dire un mot à ce sujet.

[Français]

**M. Ngoy :** Je reviens sur le point soulevé concernant la question de la culture. Les cultures évoluent. Les cultures africaines ne sont pas dans un carcan de régression. Dans les recherches que je fais à ce sujet, il m'est arrivé de constater que dans l'une des langues africaines, le mot « tyrannie » est synonyme de « cruauté ». Je me suis donc dit qu'un tyran est un cruel.

Dans quelle société peut-on admettre l'existence d'un cruel? Mon collègue a parlé du rôle de chef traditionnel. Ce rôle est prépondérant. Quand on va plus loin, on constate la divergence entre ce qu'était le rôle du chef traditionnel et le rôle des dirigeants actuels.

Pour être chef traditionnel, la première responsabilité reste de veiller au bien-être social des populations du village. Aujourd'hui, nous voyons des présidents qui sont tout à fait insensibles à la misère de leur population. Est-ce cela la culture? Non, ce sont des déviations, mais dans le mauvais sens. Ce sont ces personnes qui parlent beaucoup parce que les chefs traditionnels restent dans leur village et ils ne peuvent pas dire ce que la population fait. Et qu'est-ce que disent ceux qui parlent? Ils répondent que c'est comme cela dans leur culture. C'est facile de l'admettre parce que ce sont eux qui rencontrent les gens.

Il faut aller plus loin et creuser pour trouver la réalité. C'est pour cela qu'on dit que les cultures et les traditions ne sont pas un frein au développement, à la gouvernance et à la démocratie. Mais comment se fait le consensus? Il se faisait dans les sociétés traditionnelles. Cela ne se fait plus aujourd'hui.

[Traduction]

**Le président :** J'ai une question à poser avant de céder la parole au sénateur Gustafson. Nous voudrions tous que les pays aient de bons gouvernements ou une bonne gouvernance, peu importe comment vous appelez cela. Cependant, il me semble que le problème est le même que nous avons eu dans le monde occidental où, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on a assisté à un déplacement sans précédent du pouvoir politique en Angleterre, les grands propriétaires terriens ayant perdu le pouvoir aux mains des nouveaux capitaines de l'industrie. Nous savons tous qu'en 1790, la démocratie n'existait pas en Angleterre. Les dés étaient toujours pipés. Les députés achetaient et revendaient leurs circonscriptions. Cela a changé avec l'accroissement de la richesse et la migration des gens vers les villes.

Nous connaissons tous la grande loi de réforme, les autres lois de réforme qui ont suivi et tout cela. Il est tout simplement absurde de dire que nos sociétés accueillantes et démocratiques reposent sur une longue tradition. Il me semble que dans notre monde à nous, tout est lié à la richesse. C'est la richesse qui a provoqué les changements.

Comme M. Ngoy l'a si bien dit, les gens ne mangent qu'un jour sur deux parce qu'il n'y a pas de richesse. En fait, on pourrait dire qu'il y a moins de richesse qu'autrefois. Les gens se regroupent

together in order to grab money. In Latin America, for example, you join the army because the army guarantees you a way to live in the harsh and brutal world into which you were born. People may band together in a political party, which forms a close knit group of people. When there is no money, people band together in small groups and take over what little there is.

Is there any answer to that in a poor country, other than the answer that the Western world used, which was the Industrial Revolution? Our society is basically a result of the Industrial Revolution.

We see this not only in Africa but also south of the Rio Grande, an area with which I am quite familiar. Groups take over countries. The only reason they do that is because there is nothing there. By banding together in some kind of a group, they grab what they can. Is there any way of dealing with that other than increasing the wealth of the country? If that does not remove the temptation, it at least makes it easier to achieve a balance. Is there any answer? Will you get transparency and good governance, things we would all like, in a country where people eat only on alternate days?

**Mr. Prempeh:** Mr. Chairman, you have hit on one of the ironies of the African situation. Africa is a wealthy continent. Some African countries are wealthy, such as Nigeria and Ghana. They have the resources to generate wealth. The elitists in these African countries are now beginning to use language such as “creation of an ownership society.” The problem is that the wealth that is generated is not being distributed fairly. Indeed, the wealth that is generated is being taken by the elite within the societies. Therefore, the generation of wealth per se is not the issue. The wealth is being generated. It is a question of how that wealth is being distributed.

That is why what my colleague said earlier is very important. Why do people participate in government, for instance? Why do they want to be at the helm of the state? They want that because it provides them with opportunities to enrich themselves at the expense of ordinary citizens. Some refer to this as a vampire state, which sucks away the wealth and distributes it to the elite in society.

We must think about striking a fair balance between the state and civil society. We need to empower ordinary citizens and civil society to serve as a counterbalance to the state. The state alone cannot be the source of wealth generation and wealth creation within African countries. The private sector needs to play an increasing role.

We talk about issues of corruption and the role that the elite play in that, but we sometimes forget about issues of corporate governance. Multinational corporations — Canadian, American, British and French — that go into Africa to do business are engaged in corrupt practices. They are the ones paying the 10 per cent commissions. When we talk about governance, we need to talk also about good corporate governance and good corporate citizens with a sense of social responsibility.

pour s'enrichir. En Amérique latine, par exemple, on s'engage dans l'armée parce que celle-ci vous permet de sortir du monde dur et brutal dans lequel vous êtes né. Les gens se regroupent pour former un parti politique, qui devient un groupe très uni. Quand il n'y a pas d'argent, les gens se constituent en petits groupes et s'emparent du peu qu'il y a.

Y a-t-il une solution à cela dans un pays pauvre, autre que la solution qu'a employée le monde occidental, à savoir la révolution industrielle? Notre société est essentiellement le fruit de la révolution industrielle.

On voit cela non seulement en Afrique mais aussi au sud du Rio Grande, une région que je connais très bien. Là-bas, les pays sont dirigés par des groupes. La seule raison pour laquelle ils font cela, c'est parce qu'il n'y a rien là-bas. En s'unissant pour former un groupe quelconque, ils s'emparent de ce qu'ils peuvent. Y a-t-il une solution à cela autre que l'accroissement de la richesse du pays? Si cela ne supprime pas la tentation, du moins, cela facilite la création d'un équilibre. Y a-t-il une solution? Allez-vous installer la transparence et la bonne gouvernance, ces choses que nous voulons tous, dans un pays où les gens ne mangent qu'un jour sur deux?

**M. Prempeh :** Monsieur le président, vous avez mis le doigt sur une des ironies de la situation africaine. L'Afrique est un continent riche. Certains pays africains sont riches, par exemple, le Nigeria et le Ghana. Ils ont les ressources voulues pour créer la richesse. Les élites de ces pays africains commencent maintenant à employer des termes comme « la création d'une société de propriété ». Le problème, c'est que la richesse qui est créée n'est pas distribuée également. Au contraire, la richesse qui est créée est accaparée par l'élite de la société. Par conséquent, le problème n'est pas la création de la richesse comme telle. La richesse est créée. La question est de savoir comment cette richesse est distribuée.

Voilà pourquoi ce que mon collègue a dit plus tôt est très important. Pourquoi les gens participent-ils au gouvernement, par exemple? Pourquoi veulent-ils être aux commandes de l'État? C'est parce que cela leur permet de s'enrichir aux dépens des simples citoyens. Certains parlent ici d'un État vampire, qui dévore toute la richesse et la redistribue au sein de l'élite de la société.

Nous devons songer à créer un juste équilibre entre l'État et la société civile. Nous devons responsabiliser les simples citoyens et la société civile afin que ceux-ci fassent contrepoids à l'État. L'État lui-même ne peut pas créer la richesse au sein des pays africains. Le secteur privé doit jouer un plus grand rôle.

On parle de corruption et du rôle que les élites jouent à ce niveau, mais on oublie parfois les problèmes que pose la gouvernance des sociétés. Les multinationales — canadiennes, américaines, britanniques et françaises — présentes en Afrique pratiquent la corruption. Ce sont elles qui versent ces commissions de 10 p. 100. Quand on parle de gouvernance, il faut aussi parler de la bonne gouvernance des entreprises et de ces bonnes entreprises citoyennes qui doivent avoir le sens de la responsabilité sociale.

How can a mining company go into an obscure rural area, take away all the diamonds and gold and leave an environmental disaster behind? That is unacceptable, yet it happens on a daily basis in Africa.

We need to tackle issues at the top. In my opening remarks I said that it is very important for us to find a different way to deliver our aid so that it does not go through the government. In Canada we hear that we have to provide the aid to the governments so that the governments feel that they have ownership of the process. I keep asking people, "Ownership of what?" If you do not develop the capacity within government ministries and you transfer funds to those ministries, those funds will disappear because there is no capacity there. The human capacity is there, but it has not been developed in such a way as to take advantage of the resources made available.

Let us talk about the creation of a new ownership society, but let us root out corruption not only at the elite level but also in terms of corporate governance. Let us empower ordinary citizens and civil society, but we must not fall into the romanticization of civil society. It is critical that we strike a fair balance between the state and civil society so that they can counterbalance each other. That is one of the surest ways to move forward.

**Senator Gustafson:** I do not have a quick solution to these complex problems, but I do not agree entirely with Senator Stollery. I believe that Canada and America were built as a result of Europe concluding that, without a strong agricultural base to feed your people, you have an enormous problem.

I have been to Africa three times. My family has supported orphanages and been involved in various other ways. When I am there, I question what incentive there is for young people to produce the food the country needs. Farming is tough business. I have farmed all my life, and I know that it is tough. In Canada and the United States young people do not want to farm. We will be in trouble if this trend continues. My grandsons have no idea of farming, and we are attempting to solve everything with education. They will have a good education and so they will want a good white-collared job in an office, perhaps as an engineer for an oil company where there is some real money. You cannot blame young people for wanting that. I see is no opportunity for young people in agriculture.

Throughout history the Americans have fought for their heartland. Wherever senators are from, they will fight for the heartland. We do not have that kind of dedication in Canada, quite frankly. They, but they have it in Europe. I have been there three times and the agricultural people will tell you they had real hunger in Europe. They called us Americans and told us that we do not know what hunger is all about. How do you develop the agricultural base to feed that part of the world? My son was over there with the Canadian Food Grain Bank. He said that things

Comment une entreprise minière peut-elle s'installer dans une région rurale obscure, en extraire tous les diamants et tout l'or et laisser derrière elle un désastre écologique? C'est inacceptable, et pourtant, cela se voit tous les jours en Afrique.

Nous devons nous attaquer aux problèmes au sommet. Dans mon allocution liminaire, j'ai dit qu'il était très important pour nous de trouver une autre façon de canaliser notre aide, de manière à ne pas passer par les gouvernements. Au Canada, on dit qu'il faut diriger l'aide vers les gouvernements afin que ceux-ci aient le sentiment qu'ils s'approprient le processus. Je ne cesse de demander aux gens : « s'approprier quoi? » Si vous ne développez pas de capacité au sein des ministères et que vous transférez des fonds à ces mêmes ministères, ces fonds vont disparaître parce qu'il n'y a pas de capacité à ce niveau. La capacité humaine est là, mais elle n'a pas été développée d'une manière telle que l'on pourrait tirer parti des ressources qui sont débloquées.

Parlons de la création d'une nouvelle société de propriété, mais éradiquons la corruption non seulement au niveau des élites, mais aussi dans la gouvernance des entreprises. Responsabilisons les simples citoyens et la société civile, mais ne tombons pas dans cette vision romantique de la société civile. Il est essentiel d'instaurer un juste équilibre entre l'État et la société civile afin que chacun puisse faire contrepoids à l'autre. C'est l'un des moyens les plus sûrs d'avancer.

**Le sénateur Gustafson :** Je n'ai pas de solution magique à ces problèmes complexes, mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec le sénateur Stollery. Je crois que le Canada et l'Amérique sont nés du fait que l'Europe a conclu que, sans une forte base agricole capable d'alimenter la population, on a un problème énorme.

Je suis allé en Afrique trois fois. Ma famille a soutenu des orphelinats et s'y est engagée de diverses autres manières. Quand j'y suis, je me demande ce qui pourrait bien encourager les jeunes de là-bas à produire les aliments dont le pays a besoin. Travailler la terre, c'est dur. J'ai travaillé la terre toute ma vie, et je sais que c'est dur. Au Canada et aux États-Unis, les jeunes ne veulent pas travailler la terre. Nous allons éprouver des ennuis si cette tendance se maintient. Mes petits-fils ne savent pas ce que c'est que de travailler la terre, et nous essayons de résoudre tous les problèmes par l'éducation. Ils sont bien scolarisés et donc ils veulent un bon emploi de col blanc dans un bureau, peut-être comme ingénieur pour le compte d'une société pétrolière où l'on peut vraiment gagner de l'argent. On ne peut pas blâmer les jeunes de vouloir cela. Je constate qu'il n'y a pas d'avenir pour les jeunes en agriculture.

Tout au long de leur histoire, les Américains se sont battus pour leurs campagnes. Peu importe d'où sont les sénateurs, ils vont se battre pour les campagnes. Très franchement, nous n'avons pas ce genre de dévouement au Canada. Mais ce dévouement existe en Europe. J'y suis allé trois fois, et les gens du milieu agricole vous diront qu'ils ont connu la faim en Europe. Ils nous prenaient pour des Américains et nous disaient que nous ne savons pas ce que c'est que la faim. Comment allez-vous développer une base agricole pour nourrir cette partie du monde?

would grow right out of a fence post. In Canada, we have a hard time getting things to grow. How can an agricultural base be developed and people put in place to handle it?

**The Chairman:** I want to remind the senator that we have had extensive information on African agriculture, as evidenced in the minutes of the committee. However, the group before us today is on governance in Africa.

**Senator Gustafson:** These people looked at the overall situation in Africa, if you will. You must have some comments on that.

[*Translation*]

**Mr. Ngoy:** Agriculture is one of the great African paradoxes. We have countries where it rains all year and other countries where you have a dry season and a rainy season and you can get three or four crops during a year. It is always very troubling to see a population dying of hunger.

There are explanations and examples. You were talking about young people from the US or Canada who do not look on agriculture with a very favourable eye and who want to get degrees and good jobs. What is happening in Africa is a bit different. Nothing is being invested in agriculture which is an enormous source of wealth. Agriculture has remained at the subsistence stage. No investment is being made. It is just a full day's job, with a hoe in your hand and your back to the sun. A father, a mother and a family with 10 children cannot produce enough to feed 12 people. There is just no investment. In some cases, you give the populations the impression that eating imported food is one way of being civilized. But then the imported food costs so much that the average citizen cannot afford it. And there is always a clique that wants to get rich with that. So there are people who do not eat. And even if they have a small field, some two or three kilometres from their house, they cannot produce enough. The system just is not favourable to agriculture. In subsistence mode, if there is not enough for my own family, I will not be giving any to my neighbour. The population is increasing — we are talking about a demographic explosion — but you cannot blame anyone for not doing what is impossible.

There are perceptions that go way back. I remember the first government after independence, in the Congo. One of the leaders who had negotiated this independence in Belgium, when it came time to be part of the government, refused the position of Minister of Agriculture, saying that he could not accept to be the minister for farmers.

Under such conditions, from Independence Day to date, if no investments are made — and we are dealing with a demographic explosion — famine is going to hit and hit very hard.

Mon fils est allé là-bas avec la Canadian Food Grain Bank. Il dit que le sol y est très fécond. Au Canada, on a du mal à faire pousser des choses. Comment peut-on développer une base agricole et mettre en place des gens qui la géreront?

**Le président :** Je tiens à rappeler au sénateur que nous disposons d'informations très complètes sur l'agriculture africaine, comme en témoignent les procès-verbaux du comité. Cependant, les témoins que nous avons aujourd'hui sont ici pour parler de la gouvernance en Afrique.

**Le sénateur Gustafson :** Ces personnes se sont penchées sur l'ensemble de la situation en Afrique, si on veut. Vous devez avoir quelque chose à dire à ce sujet.

[*Français*]

**M. Ngoy :** La question de l'agriculture est l'un des grands paradoxes africains. Nous avons des pays où il pleut toute l'année, d'autres pays où il y a une saison sèche et une saison des pluies, et il est possible d'avoir trois ou quatre récoltes dans une année. Il est toujours très troublant de voir une population mourir de famine.

Il y a des explications et des exemples. Vous parliez des jeunes gens des États-Unis ou du Canada qui ne regardent pas tellement l'agriculture d'un bon œil, qui veulent faire de bonnes études et avoir de bons postes. Ce qui se passe en Afrique est un peu différent. Il ne se fait aucun investissement dans l'agriculture, source de richesses énormes. L'agriculture est restée dans le mode de subsistance. Aucun investissement n'y est fait. Ce n'est que la corvée d'une journée entière, une houe à la main et le dos tourné au soleil. Un père, une mère, une famille de dix enfants ne peut pas produire assez de nourriture pour 12 personnes. Aucun investissement ne se fait. Dans certains cas, on donne l'impression aux populations que manger ce qui est importé, c'est une façon d'être civilisé. Mais alors, les produits qui sont importés coûtent tellement cher qu'ils ne sont pas à la portée de la bourse du citoyen moyen. Et il y a toujours une clique qui veut s'enrichir là-dessus. En conséquence, il y a des gens qui ne mangent pas. Et même s'ils ont un petit champ, à quelque deux, trois kilomètres de leur maison, il n'y a pas moyen de produire assez. Le système en place ne favorise pas du tout l'agriculture. Dans le mode de subsistance, s'il n'y en a pas pour ma propre famille, je n'en donnerai pas à mon voisin. La population est en train de grossir — nous parlons d'explosion démographique —, mais je pense qu'à l'impossible, nul n'est tenu.

Il y a des perceptions qui remontent à longtemps. Je me rappelle qu'au premier gouvernement issu de l'indépendance, au Congo, un des leaders qui avait négocié l'indépendance en Belgique, lorsqu'est venu le moment d'entrer au gouvernement, a refusé le poste de ministre de l'Agriculture en disant qu'il ne pouvait pas accepter d'être le ministre des cultivateurs.

Dans de telles conditions, depuis l'indépendance jusqu'à ce jour, si aucun investissement n'est fait — et nous avons l'explosion démographique —, la famine va frapper et très fort.

[English]

**Senator Nancy Ruth:** I have three questions. My first is on foreign aid being held back from countries if they do not have a certain base level of governance. What is the human cost to countries where this applies and what is the cost to NGOs?

My second question is on the transfer of leadership from NGOs to governments or to their agencies or other instruments of governance. There then has to be a whole new level of leadership, which is good at times and not so good at other times. How does one do governance at that kind of level when these leaders are needed to help build other parts of the country?

My third question is about the phrase you used of a balance between civil society and government. Could you talk about that balance? Perhaps it is a teeter totter.

**Ms. Marshall:** One would assume that not all foreign aid would be held back from any one country. If a country decides to redirect its funds in a particular direction, it does not mean that the country would be completely out in the cold. It would be difficult for countries to make the kinds of changes that my colleagues today have suggested without some kind of assistance or resource from outside.

The question of transfer of leadership from civil society to government is a most interesting one. I am aware of that having happened, particularly in South Africa. Before the African National Congress came in, there were no Black leaders in the government at all, but they were extremely active outside in civil society or underground or elsewhere. I understand there was quite a shift into government because these were the people who knew how to organize, had support and networks and very often a good level of education. They were able to step into the civil service as well as into the political echelons, leaving behind a gutted civil society, which is what I think you are referring to.

It becomes absolutely critical for these new leaders, who should know where they came from, to turn back and help build the capacity of the organizations they left behind. Perhaps not all of them would be needed, not all the proliferation of organizations might be needed, but the value of government contributing to the building of capacity in civil society should not be underestimated. We have done it here for quite a while. Sometimes people feel the government shoots itself in the foot by supporting a civil society that argues against them vociferously, but it does lead to greater balance. I am sure others on this panel would have comments on that.

Could you repeat your question on the balance, please?

**Senator Nancy Ruth:** You talked about the balance between civil society and government, and there needs to be a balance. Do not be too romantic about civil society; do not think

[Traduction]

**Le sénateur Nancy Ruth :** J'ai trois questions. La première porte sur l'aide au développement que ne reçoivent pas les pays qui n'ont pas un certain niveau de gouvernance. Quel est en est le coût humain pour les pays auxquels cela s'applique, et quel en est le coût pour les ONG?

Ma deuxième question porte sur le transfert de leadership des ONG vers les gouvernements ou leurs organismes ou autres instruments de gouvernance. Il faut alors créer un niveau entièrement nouveau de leadership, ce qui est parfois une bonne chose et parfois non. Comment assurer la gouvernance à ce niveau lorsqu'il faut des chefs pour bâtir d'autres régions du pays?

Ma troisième question porte sur ce que vous avez dit à propos de l'équilibre entre la société civile et le gouvernement. Pouvez-vous nous parler de cet équilibre? C'est peut-être une balançoire à bascule.

**Mme Marshall :** Il y a lieu de croire que ce n'est pas toute l'aide au développement qu'on refuse à un pays. Si un pays donateur décide de rediriger ses fonds dans une certaine direction, cela ne veut pas dire que le pays bénéficiaire se retrouve les mains vides. Il serait difficile pour ces pays d'opérer le genre de changements dont mes collègues ont parlé aujourd'hui sans une assistance ou des ressources de l'extérieur.

La question du transfert de leadership de la société civile vers les gouvernements est des plus intéressantes. Je sais que cela s'est passé, particulièrement en Afrique du Sud. Avant la prise du pouvoir par le Congrès national africain, il n'y avait aucun dirigeant noir au gouvernement, mais ceux-ci étaient extrêmement actifs dans la société civile ou dans la clandestinité ou ailleurs. Je crois comprendre qu'il y a eu tout un changement au sein du gouvernement parce que ces gens savaient comment s'organiser, avaient des appuis et des réseaux et étaient souvent scolarisés. Ils ont pu prendre leur place dans la fonction publique ainsi qu'au niveau politique, laissant derrière eux une société civile éviscérée, et c'est ce à quoi vous faites allusion, je crois.

Il devient absolument essentiel pour ces nouveaux chefs, qui doivent savoir d'où ils viennent, de retourner à leurs racines et de rebâtir les capacités des organisations qu'ils ont laissées derrière. On n'aurait peut-être pas besoin de tout le monde, ce ne sont pas toutes les organisations qui en auraient besoin, mais il ne faut pas sous-estimer la contribution des gouvernements à l'édification des capacités dans la société civile. Il y a déjà fort longtemps que nous faisons cela ici. Les gens s'imaginent parfois que le gouvernement se tire dans le pied en soutenant une société civile qui lui fait la vie dure, mais cela vous conduit à un meilleur équilibre. J'ai la certitude que les autres témoins ont des commentaires à faire à ce sujet.

Pouvez-vous répéter votre question sur l'équilibre, s'il vous plaît?

**Le sénateur Nancy Ruth :** Vous avez parlé de l'équilibre entre la société civile et le gouvernement, et vous avez dit qu'il faut qu'il y ait un équilibre. Qu'il ne faut pas avoir une vision trop



government is going to do it all. You are talking about something in between. What is in between? Spell it out for me. Give me a lecture on it.

**Ms. Marshall:** The notion of balance here is to get different ideas and voices into the mix. Do not forget the private sector could also have a voice here. It is just that, if government takes on its shoulders all the responsibility for correcting all of the ills in society, it has a very tough go of it. In Canada, we rely hugely on the delivery of programs and services by civil society organizations. We rely hugely on the input from those same organizations to bring information from the grassroots, from the ground forward into the rather ivory tower area of policy development.

If we only relied on the 170,000 federal public servants, for instance, to take on all of that work, we would be in a pretty powerless state. We would not be recognizing the talent and energy available in those other sectors of society. It does not always depend solely on government to create change and progress. Lots of things are done by civil society on their own without recourse to government. If you go to countries where the civil society is quite weak, then perhaps an effort should be made to strengthen their understanding of how policy decisions are made so that the civil society members have a chance to contribute to the dialogue and bring their views to the table.

**Senator Nancy Ruth:** Funded by whom?

**Ms. Marshall:** Often by the government and often by outside donors. Donors are frequently working directly with civil society organizations these days.

**The Chairman:** I know I have a question from Senator Corbin.

**Senator Di Nino:** Can we hear the other witnesses on those questions?

[*Translation*]

**Mr. Ngoy:** Just a word on this matter of the balance between civil society and the government. I will just raise the matter of concept once again. As my colleague has just said, there are countries where civil society has not developed all that much.

You can help people understand the very principle of civil society. I heard one authority say: "What is all this about giving importance to civil society?" The authority who was saying this took power because he was in an armed gang. The trivialization of such a process, becoming commonplace, serves as the basis for a population's emancipation. There is a way to help them understand the process of parties and the elaboration of public policy. People get organized as fishing groups or groups engaged in other things and in that way they can see to their own interests. However, if the authority in place and who can help them understands the word "civil" as being opposed to the army, then

romantique de la société civile; qu'il ne faut pas penser que le gouvernement va tout faire. Vous parlez de quelque chose entre les deux. Qu'est-ce qu'il y a entre les deux? Dites-le-moi. Donnez-moi un cours à ce sujet.

**Mme Marshall :** La notion d'équilibre ici consiste à faire entendre des idées et des voix différentes. N'oubliez pas que le secteur privé peut aussi faire entendre sa voix ici. Je dis seulement que si le gouvernement assume toute la responsabilité pour corriger tous les torts de la société, il aura énormément de mal à y arriver. Au Canada, nous nous appuyons énormément sur des organisations de la société civile pour mettre en œuvre des programmes et des services. Nous comptons énormément sur ces mêmes organisations pour nous informer sur ce qui se passe à la base, et l'action part du terrain et non des tours d'ivoire où l'on élabore des politiques.

Si nous avons compté seulement sur les 170 000 fonctionnaires fédéraux, par exemple, pour faire tout ce travail, notre État ne pourrait pas faire grand-chose. Nous ne reconnaitrions pas le talent et l'énergie que l'on trouve dans ces autres secteurs de la société. Ce n'est pas toujours le gouvernement qui crée le changement et le progrès. Il y a des tas de choses qui sont faites par la société civile, qui agit de son propre chef, sans recourir au gouvernement. Si la société civile est très faible dans un pays, il faut alors peut-être faire un effort pour l'amener à mieux comprendre la manière dont les décisions gouvernementales sont prises, de telle sorte que les membres de la société civile auront la chance de contribuer au dialogue et de faire entendre leur voix.

**Le sénateur Nancy Ruth :** Qui finance cela?

**Mme Marshall :** C'est souvent le gouvernement, et souvent des donateurs de l'extérieur. Les donateurs travaillent souvent fréquemment avec les organisations de la société civile de nos jours.

**Le président :** Je sais que le sénateur Corbin veut poser une question.

**Le sénateur Di Nino :** Pouvons-nous entendre les autres témoins sur ces questions?

[*Français*]

**M. Ngoy :** Juste un petit mot au sujet de cette question d'équilibre entre la société civile et le gouvernement. Je reviens sur la question de concept. Comme ma collègue vient de le dire, il y a des pays où la société civile ne s'est pas tellement développée.

Il y a moyen d'aider les personnes à pouvoir comprendre le principe même de société civile. J'ai entendu dire d'une autorité : « Qu'est-ce que cette histoire de donner de l'importance à une société civile? » Cette autorité qui le disait est arrivée au pouvoir parce qu'elle était dans une bande armée. C'est la banalisation d'un concept aussi important qui est à la base de l'affranchissement de la population. Il y a une façon de leur permettre de comprendre le processus des formations et de l'élaboration des politiques publiques. Les gens s'organisent en groupe de pêcheurs — de ceci et de cela — et de cette façon, ils peuvent veiller à leurs intérêts. Cependant, si l'autorité qui est là et

we have a big problem. It is a matter of being able to count on those who have the knowledge, and as my colleague said, the role the donor country plays is important.

**Senator Robichaud:** We often hear the same comments. I will refer to your opening statement, Ms. Marshall, having to do with the study on the World Bank. Kofi Annan says that good governance is the main guarantee. Further on, there is the question of taking into account culture, values and traditions.

When we, the donor countries, come to those conclusions, are we really making any effort to put them into practice or are we simply content with saying: "We should do this in a certain way" and, after that, everything just remains in a report on a shelf?

Look at the World Bank. Representatives came to tell us that in some countries, the action of that bank had completely obviated the need for the population to feed itself. Traditions had been totally ignored and, in fact, the majority of those countries were even poorer. Are we going to try to go in the direction of the statements we are making? Are we acting the way we should?

You are smiling, Madam.

[*English*]

**Ms. Marshall:** I prefer to smile.

Even the World Bank can change, just as cultures evolve. I remember participating in the early 1990s in what turned out to be a donnybrook between different factions within the World Bank itself at a conference, where one side was taking to task the other for even putting ethics on the agenda. They claimed that this was an internal matter for countries and the World Bank should not be advising on ethics at all.

As we know, that has changed and the question of ethics — corruption, accountability and transparency — is very much on the agenda of the World Bank. It used to be that the World Bank focused almost entirely on the economic side of development, changing the banks, changing the financial structure of the country and that certainly is important. However, they, too, are now moving to a better understanding of the importance of governance, of helping the different players in society to work together to make decisions.

**Ms. Marshall:** It sounds terribly simple. It is not. The devil is in the details on the principles I have mentioned. It is easy to say, but because of the influence of culture, it is hard to actually put it into effect in even one country, let alone several.

The fact that the World Bank is now carrying out studies on governance indicators is an indication that they are changing their tune and seeing things in a more holistic fashion.

qui peut les aider comprendre le mot « civil » en opposition avec l'armée, alors nous avons un gros problème. C'est une question de pouvoir compter sur ceux qui le savent, et comme ma collègue l'a dit, le rôle de pays donateur est important.

**Le sénateur Robichaud :** Nous entendons souvent les mêmes commentaires. Je me rapporte, madame Marshall, à vos commentaires liminaires qui portent sur l'étude de la Banque mondiale. Kofi Annan dit que la bonne gouvernance est la principale garantie. Plus loin, on parle de la prise en compte de la culture, des valeurs et des traditions.

Lorsque nous, les pays donateurs, arrivons à ces conclusions, est-ce que nous faisons vraiment des efforts pour les mettre en pratique ou se contente-t-on simplement de dire : « On devrait faire cela d'une certaine façon » et que, par après, cela reste un rapport sur l'étagère?

Regardez la Banque mondiale. Des représentants sont venus nous dire que dans certains pays, les interventions de cette banque avaient complètement outrepassé les besoins des habitants de se nourrir. On avait complètement passé outre les traditions, et en fait, la majorité des pays étaient plus pauvres. Est-ce que nous essayons d'aller dans la direction des déclarations que nous faisons? Agissons-nous de la façon dont nous devrions le faire?

Cela vous faire sourire, madame.

[*Traduction*]

**Mme Marshall :** Je préfère sourire.

Même la Banque mondiale peut changer, tout comme les cultures évoluent. Je me rappelle avoir pris part au début des années 1990 à ce qui est devenu une rencontre houleuse des diverses factions au sein de la Banque mondiale elle-même lors d'une conférence, où un camp prenait à partie l'autre camp parce qu'il avait osé inscrire l'éthique à l'ordre du jour. On disait que c'était une affaire interne pour les pays et que la Banque mondiale n'avait pas d'affaire à les conseiller sur l'éthique.

Comme on le sait, cela a changé et la question de l'éthique — la corruption, la reddition de comptes et la transparence — est avantageusement inscrite au programme de la Banque mondiale. Autrefois, la Banque mondiale concentrait presque entièrement toute son action sur l'aspect économique du développement, la modification des banques, la modification de la structure financière du pays, et il est vrai que cela est très important. Cependant, la Banque aussi commence à mieux comprendre l'importance de la gouvernance, la nécessité d'aider les divers acteurs de la société à collaborer afin de prendre des décisions.

**Mme Marshall :** Tout cela a l'air si simple. Ce n'est pas le cas. Le diable se niche dans les détails lorsqu'il s'agit des principes que j'ai mentionnés. Cela est facile à dire, mais à cause de l'influence de la culture, il est difficile de mettre ces principes en œuvre dans un seul pays, et c'est encore plus difficile s'il y en a plusieurs.

Le fait que la Banque mondiale mène en ce moment des études sur les indicateurs de gouvernance prouve qu'elle a changé de ton et qu'elle a une vision plus holistique des choses.

**Mr. Prempeh:** The only thing I would add is that the more the World Bank discovers it has made mistakes in the past, the more it tends to insist on following the same path.

**The Chairman:** Could you say that again, please?

**Mr. Prempeh:** The more the World Bank comes to the realization that it has gotten things wrong in the past, the more it asks these African governments to continue on the same path that got them into the mess in the first place. It does not seem to me that the World Bank has learned any lessons or that it is putting new mechanisms in place or implementing new policies in new directions. I do not believe they are doing that.

That is why I have said that the time for talk is over. What we need now is action. We cannot keep coming up with new reports and new studies that confirm what all the critics have said in the past: The poor get poorer when you implement such adjustments.

The agricultural extension officers who used to work with the farmers directly helped increase production, yet they have been withdrawn as part of the cutbacks of structural adjustment. What has been the effect? There has been a decrease in food production in those areas where the agricultural extension officers have been withdrawn. However, the World Bank does not seem to learn anything from this. The bank talks about moving away from food production to cash crop production. Those are the same policies that have been implemented for over 50 years. Nothing has changed.

I am not terribly sympathetic to the World Bank when it says it is learning something new, although I keep getting myself drawn into some of their activities. I was involved in a video conference with the World Bank on May 24, 2005, talking about the role the African diaspora communities can play. All of a sudden, the World Bank seems to have this huge interest. They have monies available, and they want to bring a group of us together in Washington in June. They want to have a donors' conference this year and talk about how to tap into the human capacity of Africans in the diaspora. If you invite us here in a year or two, they will be talking about the action plans they still have sitting on the shelves gathering dust. We need to move away from the talk to implementation in order to ensure we are making a difference in the lives of people who live on the continent of Africa.

[Translation]

**Mr. Ngoy:** I would like to make a comment on what my colleagues have just said. There is a lot of criticism directed at the World Bank and the International Monetary Fund for their structural adjustment program. The same things, as my colleague has just said, have been repeated over the last 50 years. They are institutions but, and I am not saying that it is an easy solution, there are ways of considering them as they are. They were never changed by the criticism directed against them. They are there and they just carry on in one way or another. That is where I can see that a country like Canada, who has its own sensitivities, who has not lost sight of its humanism, can add its voice to the chorus and certainly, as my colleague Claire Marshall said, everything

**M. Prempeh :** J'ajouterais seulement que plus la Banque mondiale se rend compte qu'elle a commis des erreurs par le passé, plus elle insiste pour faire les mêmes choses.

**Le président :** Pouvez-vous répéter cela, s'il vous plaît?

**M. Prempeh :** Plus la Banque mondiale se rend compte qu'elle s'est trompée par le passé, plus elle exige des gouvernements africains qu'ils maintiennent les mêmes mesures qui les ont mis dans le pétrin. Je ne crois pas que la Banque mondiale ait appris quoi que ce soit ou qu'elle mette en place de nouveaux mécanismes ou de nouvelles politiques. Je ne crois pas qu'elle fait cela.

C'est pourquoi j'ai dit que le temps des discours est révolu. Ce qu'il faut maintenant, c'est agir. On ne peut produire sans cesse de nouveaux rapports et de nouvelles études qui confirment tout ce que les critiques ont dit par le passé : les pauvres s'appauvrissent quand on met en œuvre de telles mesures.

Il y avait autrefois des conseillers agricoles qui aidaient les fermiers directement à accroître la production, mais ceux-ci ont été retirés dans le cadre des compressions qu'exigeaient les aménagements structurels. Quel en a été le résultat? Il y a eu diminution de la production alimentaire dans ces régions d'où ont été retirés les conseillers agricoles. Cependant, la Banque mondiale ne semble pas en avoir tiré la moindre leçon. Les banques parlent de délaissier la production alimentaire en faveur de la production commerciale. Ce sont les mêmes politiques qui ont été mises en œuvre pendant plus de 50 ans. Rien n'a changé.

Je n'écoute pas la Banque mondiale avec beaucoup de sympathie lorsqu'elle dit qu'elle a appris quelque chose de nouveau, même si je ne cesse d'être attiré par certaines de ses activités. J'ai pris part à une conférence vidéo avec la Banque mondiale le 24 mai 2005 où il était question du rôle que les communautés de la diaspora africaine peuvent jouer. Tout à coup, la Banque mondiale semble s'intéresser beaucoup à nous. Elle a de l'argent, elle veut réunir un groupe de gens comme nous à Washington en juin. Elle veut organiser une conférence des donateurs cette année et elle parle d'exploiter les capacités humaines de la diaspora africaine. Si vous nous invitez ici dans un an ou deux, nous parlerons encore des plans d'action qui ramassent encore de la poussière sur les tablettes de la Banque. Il faut cesser de parler de mise en œuvre si nous voulons changer l'avis des gens qui vivent sur le continent africain.

[Français]

**M. Ngoy :** Je veux faire un commentaire sur ce que viennent de dire mes collègues. Il y a eu beaucoup de critiques à l'endroit de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international pour son programme d'ajustement structurel. Les mêmes choses se sont répétées, comme mon collègue vient de la dire, au cours des cinquante dernières années. Ce sont des institutions mais, et je ne dis pas que c'est une solution facile, il y a un moyen de les considérer comme elles sont. Elles n'ont jamais été changées par les critiques formulées contre elles. Elles sont là et elles continuent d'une manière ou d'une autre. C'est là que je vois que, un pays comme le Canada, qui à sa propre sensibilité, qui ne perd pas de vue son humanisme, peut ajouter sa voix et, certainement, comme ma

changes. Even the World Bank can change. Simply because of all the pressure brought to bear on it. When criticism is constructive, it will change the world.

**Senator Robichaud:** If we may continue in this vein, my question was: are we showing enough involvement with these institutions to invite them to change their ways more quickly, perhaps? Criticism cannot simply come from those countries that are subject to the conditions imposed by the bank, but also from the donor countries who, perhaps, see their action decreased because some of the bank's policies are not favourable to Canada's action. Are we putting enough pressure on those institutions to lead to change?

**Mr. Ngoy:** I quite agree with you. Perhaps we could say that some years ago the criticism was not as harsh as today. But there is always room for the voice of reason to be heard more loudly. Constructive criticism may fall into a deaf ear, but someday it will emerge because it is a matter of reason, and the truth will out. The World Bank may not be paying attention, but one day it will remember: "Canada did tell us so." If the criticism is not as solid now, I think it can be solidified a bit for the voice of reason to be heard.

[English]

**Ms. Marshall:** About a year ago, we were asked by the Department for International Development in the U.K. to look at the governance of the World Bank family and the United Nations cluster of organizations.

The British government wanted to ensure that their representatives on the boards of these organizations recognized good governance practices and could encourage them where they saw them and nudge for improved practices elsewhere. That is within the World Bank and the UN family itself. It was a rather creative way of going about it, because the boards of these organizations comprise a large number of different countries trying to work together, and the practices for hiring, recruitment and the way proposals are brought forward and judged is perhaps less than transparent.

I am not sure whether there were significant changes in how the British representatives on those boards conducted their business or managed influence, but I thought it was something interesting for Canadian members of boards to look at as well.

**The Chairman:** I would remind everyone that we had Mr. Masse, the director of the World Bank, before the committee, and it was suggested that we go to Washington.

We were not going to go, but after hearing what Ms. Marshall had to say we would like to take a closer look at our directors and how this works. Some members of the committee have similar questions about this. In many ways, it arose out of the

collègue Claire Marshall l'a dit, tout change. Même la Banque mondiale peut changer. Tout simplement par le nombre de pressions exercées aussi sur elle. Les critiques, quand elles sont constructives, changent le monde.

**Le sénateur Robichaud :** Si nous pouvons continuer dans cette veine, ma question était : est-ce que nous faisons suffisamment d'interventions auprès de ces institutions pour les inviter à changer, peut-être, leur façon d'agir plus rapidement? Il ne faudrait pas que la critique vienne simplement des pays qui sont sujets aux mesures imposées par la banque, mais aussi par les pays donateurs qui, peut-être, voient leur intervention réduite parce que certaines politiques de la banque ne favorisent pas l'intervention du Canada. Est-ce qu'on met suffisamment de pressions sur ces institutions pour provoquer un changement?

**M. Ngoy :** Je suis tout à fait d'accord avec vous. Peut-être qu'on peut dire que, il y a quelques décennies, les critiques n'étaient pas aussi sévères qu'aujourd'hui. Mais il y a toujours de la place pour faire entendre davantage la voix de la raison. Une critique constructive peut tomber dans l'oreille d'un sourd, mais un jour elle va surgir parce que c'est la raison et que la raison ne meurt pas. La Banque mondiale peut ne pas y faire attention, mais un jour elle se rappellera : « le Canada nous avait prévenus ». Si les critiques ne sont pas aussi solides maintenant, je crois qu'il y a moyen de les solidifier un peu pour faire entendre la voix de la raison.

[Traduction]

**Mme Marshall :** Il y a environ un an, le ministère du Développement international du Royaume-Uni nous a demandé d'examiner la gouvernance de la famille de la Banque mondiale et des organisations des Nations Unies.

Le gouvernement britannique voulait s'assurer que ses représentants aux conseils de ces organisations reconnaissent les bonnes pratiques de gouvernance et pouvaient les encourager, le cas échéant, et donner un coup de pouce pour qu'on améliore les pratiques ailleurs. Tout cela dans le cadre de la Banque mondiale et de la famille des organisations de l'ONU. C'était une manière de s'y prendre assez créative parce que les conseils de ces organisations comprennent un grand nombre de pays différents qui essaient de travailler ensemble, et les pratiques pour l'embauche, le recrutement et la manière dont les propositions sont présentées et jugées ne sont pas toujours tout à fait transparentes.

Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu des changements en profondeur dans la manière dont les représentants britanniques au sein de ces conseils mènent leurs affaires ou administrent leur influence, mais j'ai pensé que ce serait intéressant pour les membres canadiens des conseils d'examiner cela également.

**Le président :** Je rappelle à tous que nous avons entendu devant le comité M. Masse, qui est directeur de la Banque mondiale, et qu'on nous a suggéré d'aller à Washington.

Nous n'avions pas l'intention d'y aller, mais après avoir entendu ce que Mme Marshall avait à dire, nous aimerions voir de plus près ce que font nos administrateurs et comment tout cela fonctionne. Certains membres du comité ont des questions

agricultural question. The World Bank asks African countries to follow agricultural policies that members of the World Bank do not themselves follow. This is something we would like to learn a little more about.

[Translation]

**Senator Corbin:** In 1999, I spoke on Africa following an official trip with the Governor General of Canada. I dared to say that:

Africa is still looking for its democratic formulas.

I also quoted someone called Sadikou Ayo Alao, the president of the Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique et social en Afrique, who warned a group of parliamentarians meeting in Gabon against the danger of "parliamentary colonialism," and I quote:

Apart from the universal principles of democracy, there is enough room to allow each constitutional and institutional model to reflect its citizens, its history, its culture and its socioeconomic realities.

Therefore, it is not indispensable to refer to a model to create a democratic constitution and democratic institutions. What is essential is to never give up striving for democratic and economic development.

I would like to know what you think of this and if you will accept my apology for doing so again, I will quote myself once more in referring to freedom of the press in Africa. I dared to say:

If we want to achieve genuine transparency, we need to, once and for all, give real freedom of expression to journalists; we must end the arbitrary detention of journalists, if not their outright assassination. There can be no real democracy without real freedom of expression on behalf of every constituent part of a democratic society, including the press.

When I looked at your organizational structures on governance, I noted that you put the media at the centre of the guarantees for good governance. I would like to know what you think about the two statements I made in 1999. I would like to know what has changed and what has not in terms of real freedom of expression in Africa.

I know that the situation has worsened in some places, but on the whole, has there been progress or not?

**M. Ngoy:** Senator Corbin, your quotes have touched me deeply, including the one referring to the journalist who was killed in Burkina Faso. In 2001, *Savante histoire anthropologique*, a magazine published by the French publisher Harmatan, published a piece entitled *Développement et mal-développement*, which it dedicated to the journalist who was brutally killed in Burkina Faso.

semblables à poser là-dessus. À bien des égards, tout découle du dossier de l'agriculture. La Banque mondiale demande aux pays africains de mettre en pratique des politiques agricoles que les membres de la Banque mondiale ne suivent pas eux-mêmes. Nous voudrions en savoir un peu plus là-dessus.

[Français]

**Le sénateur Corbin :** En 1999, j'avais fait une intervention sur l'Afrique suite à un voyage officiel avec le Gouverneur général du Canada. J'ai osé dire que :

L'Afrique est toujours à la recherche de ses formules démocratiques.

J'ai également cité une personne du nom de Sadikou Ayo Alao, président du Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique et social en Afrique, qui mettait en garde un groupe de parlementaires en réunion au Gabon contre le danger du « colonialisme parlementaire » et je le cite :

Au-delà des principes universels de la démocratie, il reste suffisamment de place pour permettre à chaque modèle constitutionnel et institutionnel de porter la marque du peuple auquel il est destiné, compte tenu de son histoire, de sa culture et de ses réalités socioéconomiques.

Donc, il n'est pas indispensable de se référer à un modèle quelconque pour mettre sur pied une constitution et des institutions démocratiques. L'essentiel doit être la permanence de la recherche dans notre démarche en matière de développement démocratique et économique.

J'aimerais avoir vos commentaires quant à ces propos et je me citerai encore une fois — tout en m'excusant — en parlant de la liberté de presse en Afrique. J'ai osé dire :

Si on veut atteindre une authentique transparence, il faut qu'on accorde, une fois pour toutes, une véritable liberté de parole aux journalistes, qu'on cesse l'emprisonnement arbitraire, quand ce n'est pas l'assassinat pur et simple des journalistes et il ne peut y avoir d'authentique démocratie sans une authentique liberté d'expression de tous les éléments constitutifs de cette démocratie, la presse incluse.

En examinant vos organigrammes sur la gouvernance, je remarque que vous avez placé les médias au centre des garanties pour une bonne gouvernance. J'aimerais avoir des commentaires de part et d'autre sur ce que j'avais dit en 1999. J'aimerais savoir ce qui a changé et ce qui est resté inchangé, si on s'aligne vers une liberté d'expression authentique en Afrique.

Je sais qu'il existe des reculs à certains endroits, mais dans l'ensemble, y a-t-il eu progrès ou non?

**M. Ngoy :** Sénateur Corbin, vos citations m'ont profondément touché, entre autres le cas du journaliste qui a été tué au Burkina Faso. En 2001, la revue *Savante histoire anthropologique*, publiée par l'éditeur français L'Harmatan, a écrit un ouvrage intitulé *Développement et mal-développement* et l'a dédié à ce journaliste qui a été brutalement tué au Burkina Faso.

In Africa, all kinds of statements are made which pervert the language. People dress up democracy in all kinds of colours and use qualifiers which deform their words.

There is a sort of a flagrant contradiction in Africa. The countries as we know them today do not represent the old structures from before 1885. There are country entities which must be organized based on a certain model.

The model for a country, of course, came from colonization, but how can you have a country and go back to a completely non-operational structure, one which does not work for a country nor for a government? Since democracy has a proven track record, it is a bit too much to reject it outright without understanding the advantages it can confer.

When you travel through Africa, you often meet with officials who are close to the government and who are more or less mouthpieces for the government they represent. Often what they have to say is a perversion of the facts.

The press is important, it does part of the job which many others have done before, such as writers, because no one wants to see their name in the paper, especially if they have done something bad. Knowing this, the government, which always does things badly, does not admit that there exists a parallel press, or if it does admit to the existence of such a press, it is one which is beholden to the government and which, in fact, is the government's propaganda machine. So when you travel throughout a country, what you hear is propaganda which is spread by the means at the government's disposal. You do not hear the voice of the majority which is forced to remain silent.

That is why some statements have to be taken with a grain of salt because we do not know whom the person is representing.

Democracy has a proven track record. The reason we are discussing Africa today is because the continent has a huge problem. And instead of discussing future possibilities, development and how to build a better world, we are trying to find solutions and wondering what is not working.

What is not working? Well, basically one thing. There has not been much progress with regard to freedom of the press and a lot still remains to be done. Countries which recognize the power and usefulness of the press have to put pressure on African countries. The international association of journalists has exercised pressure, often after the fact, but at least something is being done. And if dictatorships seek reprisals against the press, I believe that they do not get good press. The media has to continue its efforts.

[English]

**Senator Gustafson:** Senator Corbin raised the question I was going to ask, that being lack of Western media coverage. You mentioned local media coverage. If something happens in Afghanistan, we know about it the next morning. We know

En Afrique, on entend toutes sortes de déclarations que je qualifie parfois d'usage abusif des mots. Des gens donnent parfois à la démocratie toutes sortes de colorations et utilisent des adjectifs qui ont pour effet de déformer les mots.

Il y a en Afrique une sorte de contradiction flagrante. Les pays, tels que nous les avons aujourd'hui, ne sont pas les structures anciennes d'avant 1885. Nous avons des entités, des pays qui doivent être organisés selon un certain modèle.

Le modèle d'un pays est venu, bien entendu, de la colonisation, mais comment peut-on accepter d'avoir un pays et de retourner dans une structure tout à fait non opérationnelle pour un pays, pour un État? Si la démocratie a fait ses preuves ailleurs, la rejeter d'emblée, sans pouvoir comprendre ce qu'elle peut apporter comme avantages, c'est peut-être un excès de trop.

Très souvent, en visitant l'Afrique, on rencontre des officiels proches du pouvoir et qui expriment, d'une manière ou d'une autre, le point de vue du pouvoir qu'ils représentent. Et souvent, c'est là que survient la dénaturation des choses.

La presse est importante, elle fait partie du travail que beaucoup d'autres ont fait, le rôle des écrivains, parce qu'il n'y a personne qui accepte de lire son nom dans un journal sur ce qu'il a fait, surtout lorsque c'est quelque chose de mauvais. Sachant cela, le pouvoir, qui fait toujours mal ces choses, n'admet pas qu'il existe une presse parallèle ou s'il en existe une, c'est une presse qui est acquise au pouvoir, et qui constitue, en fait, son organe de propagande. C'est cette propagande, avec les moyens dont elle dispose, qu'on entend un peu partout et en visitant un pays, on n'entend pas la voix de la majorité qui est réduite au silence.

C'est ainsi que certaines déclarations qui sont faites doivent être prises avec un certain degré de prudence parce que nous ne savons pas pour qui la personne qui l'a faite joue.

La démocratie a fait ses preuves. Si nous parlons aujourd'hui de l'Afrique, c'est parce qu'un grand problème se pose à l'intérieur de ce continent. Et au lieu de parler de possibilités, de développement, de moyens de bâtir un monde meilleur, nous sommes en train d'essayer des solutions et de se demander ce qui ne va pas.

Qu'est-ce qui ne va pas? À la base, dans cette question, il y a une cause. Le progrès en ce qui a trait à la liberté de presse n'est pas aussi considérable et il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. Les pressions qui peuvent venir de pays où on reconnaît le pouvoir et l'utilité de la presse sont importantes. L'Association internationale des journalistes fait des pressions, souvent un peu tard après les faits, mais au moins il y a quelque chose qui se fait. Et en montrant un pouvoir sur ce méfait à l'endroit des journalistes, je pense que ce pouvoir ne reçoit pas bonne presse. Ces efforts doivent se poursuivre.

[Traduction]

**Le sénateur Gustafson :** Le sénateur Corbin a posé la question que j'allais poser au sujet de l'absence de couverture médiatique dans les pays occidentaux. Vous avez parlé des médias locaux. Si quelque chose arrive en Afghanistan, nous le savons dès le

how many were killed, how many were shot down, and so on. Atrocities can happen in Africa, and we do not know about it until well after the event. Is the Western media afraid for their lives to report there, or what is the problem?

**Mr. Prempeh:** I do not think Western journalists are afraid for their lives. It comes down to Africa's marginalization. It is not newsworthy. As you said, when something happens in Afghanistan, we know about it within hours or minutes. When something happens in Africa, no one seems to care. The continent has been marginalized and is not seen as newsworthy. Until that mentality changes, Africa will not be covered in the media here.

When disaster strikes in Africa, the media gets involved and we see pictures on television and in the newspapers of starving kids. However, what about the good news stories? The media should tell good news stories, because there are some good things happening in Africa.

**Senator Gustafson:** We have the same problem here.

**Mr. Prempeh:** The fact that most African countries have moved away from authoritarian governments to democratic governments is good news and we need to spread the word so that everyone knows that is happening.

A question was posed earlier about models of democracy. We need to go back to the five principles that Ms. Marshall talked about. Regardless of what system of democracy you have, it must reflect the five principles of legitimacy: voice, direction, performance, accountability, and fairness.

**The Chairman:** We are all aware that this is a difficult subject. We would thank you. Your remarks have been most interesting and we have learned a great deal.

The committee adjourned.

lendemain matin. Nous savons combien ont été tués, combien d'appareils ont été abattus, et cetera. Des atrocités peuvent survenir en Afrique et nous ne l'apprenons que beaucoup plus tard. Les médias occidentaux craignent-ils pour la vie de leurs journalistes s'ils vont enquêter là-bas, ou enfin quel est le problème?

**M. Prempeh :** Je ne pense pas que les journalistes occidentaux craignent pour leur vie. C'est à cause de la marginalisation de l'Afrique. Ce n'est pas jugé digne d'être publié. Comme vous l'avez dit, quand quelque chose arrive en Afghanistan, nous l'apprenons dans les heures ou même les minutes qui suivent. Quand quelque chose arrive en Afrique, personne ne semble s'en soucier. Le continent a été marginalisé et l'on ne juge pas qu'il vaut la peine d'en parler dans les bulletins de nouvelles. Tant que cette mentalité ne changera pas, l'Afrique n'aura aucune couverture dans les médias ici.

Quand l'Afrique est frappée par une catastrophe naturelle, les médias s'en mêlent et nous voyons alors des images d'enfants qui meurent de faim à la télévision et dans les journaux. Mais que fait-on des bonnes nouvelles? La presse devrait nous raconter les belles histoires, car il se passe de belles choses en Afrique.

**Le sénateur Gustafson :** Nous avons le même problème ici.

**M. Prempeh :** Le fait que la plupart des pays d'Afrique soient passés d'un gouvernement autoritaire à un gouvernement démocratique, c'est une bonne nouvelle et nous devons répandre la bonne parole pour que tous sachent ce qui se passe.

On a posé tout à l'heure une question sur les modèles de démocratie. Nous devons revenir aux cinq principes dont Mme Marshall a parlé. N'importe quel système démocratique doit respecter les cinq principes de la légitimité et la voix, la direction, le rendement, la reddition de comptes et l'équité.

**Le président :** Nous savons bien que c'est une question difficile. Nous vous remercions. Vos propos ont été des plus intéressants et nous avons beaucoup appris.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

---

APPEARING

**Tuesday, May 31, 2005**

Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology,  
Mozambique.

WITNESSES

**Tuesday, May 31, 2005**

*International Development Research Centre (IDRC):*

Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership  
Branch;

Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and Development.

**Wednesday, June 1, 2005**

*Institute on Governance:*

Claire Marshall, Director.

*As an individual:*

Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political  
Science and Sociology, Carleton University;

Kashimoto Ngoy, International Development Researcher.

COMPARAÎT

**Le mardi 31 mai 2005**

M. Venâncio Massingue, ministre de la Science et de la Technologie,  
Mozambique.

TÉMOINS

**Le mardi 31 mai 2005**

*Centre de recherche pour le développement international (CRDI):*

Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats.

Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement.

**Le mercredi 1<sup>er</sup> juin 2005**

*Institut sur la gouvernance:*

Claire Marshall, directrice.

*À titre personnel:*

Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science  
politique et sociologie, Université Carleton;

Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international.